This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Google

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 472524

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN · LIBRARIES ·

MÊLANGES

DE

LITTÉRATURE ORIENTALE,

Traduits de différens Manuſcrits Turcs, Arabes & Perſans de la Bibliothéque du Roi.

Par M. CARDONNE, *Secrétaire-Interprête* DU ROI *pour les Langues Orientales à la Marine & à la Bibliothèque de S. M. & Profeſſeur en Langue Arabe au Collége Royal.*

TOME I.

NOTE TO THE READER

The paper in this volume is brittle or the inner margins are extremely narrow.

We have bound or rebound the volume utilizing the best means possible.

PLEASE HANDLE WITH CARE

GENERAL BOOKBINDING CO., CHESTERLAND.

890.8
C264
V. 1

Gibson
Sanders
11-21-27
15775
2 v.

PRÉFACE.

Les *Mille un Jour*, les *Mille & une Nuit*, & quelques autres traductions de différens Livres orientaux ont toujours été reçus du Public avec une espéce d'applaudissement : je n'ignore point que la manière dont ces Livres sont écrits, a pu contribuer à l'accueil qu'on leur a fait. Trop foible pour égaler les savans Ecrivains qui les ont composés, j'étois prêt de discontinuer ces Mêlanges de Littérature, lorsque j'ai considéré, que s'ils

12-19.27 K.K.

devoient beaucoup à la délicateſſe de leur plume, ils devoient auſſi quelque choſe au ſujet qu'ils ont traité : cette réflexion a ranimé mon courage, & j'ai eſpéré racheter les défauts du ſtyle par la nouveauté, & par le choix des matières.

J'ai penſé qu'une autre raiſon avoit pu contribuer au ſuccès des écrits dont je viens de parler : ils peignent des humains auſſi éloignés de nos mœurs que de notre climat : toutes les Nations, tous les Peuples méritent l'attention du Philoſophe; & moins les Orientaux nous reſſemblent, plus il

faut les examiner, pour ſe convaincre, que les mœurs infiniment variées, ne changent jamais le fond de l'homme, & que toutes les paſſions qui s'expriment de tant de manières, ont toujours la même ſource, & le même but. La pelliſſe, le turban, & tous les habillemens d'un Aſiatique, l'offrent à nos yeux très-différent de ce que nous ſommes ; mais nous ne penſons pas pour cela, que l'Etre qui nous a formé, l'ait fait différent de nous : il en eſt de même de ſon ame ; la paſſion qu'il exprime autrement qu'un Européen, ſes deſirs, ſes craintes, ſes plaiſirs & ſes pei-

nes ; préſentent un autre caractère, mais ſont toujours les mêmes : la nature eſt une, & tous ſes enfans à qui elle a donné les mêmes traits doivent néceſſairement ſe reſſembler.

Pour compoſer cet Ouvrage, j'ai traduit de différens Manuſcrits Turcs, Arabes & Perſans de la Bibliothéque du Roi, les morceaux qui m'ont paru les plus intéreſſans ; j'ai donné la préférence à tout ce qui ſe rapportoit aux vertus morales & politiques, & l'on verra dans les différentes Hiſtoires qui ſe trouvent ici, des traits de grandeur d'ame, de générosité, de juſtice & de courage peu com-

muns; j'ose même dire, qu'il y en a quelques-uns au-dessus de l'humanité : tant il est vrai, que ces hommes que nous croyons barbares, sont susceptibles de tout ce qu'on admire chez les Peuples policés; que le crime est haï chez eux, comme chez les autres Nations; & que sur la surface de la terre, tout se rapporte à deux points, l'horreur du vice, & l'éloge de la vertu.

Pour mêler autant qu'il m'a été possible, l'agréable & l'utile, j'ai joint quelques allégories, quelques contes & quelques bons mots; je desire que cette variété puisse amuser le Le-

ſteur : un Traité d'éducation ; ou des conſeils d'un Pere à ſon Fils, écrits en vers par Nabi Efendi, Poëte le plus eſtimé parmi les Turcs, quelques maximes & quelques morceaux de Poëſie terminent ce Recueil. Perſuadé que les Orientaux ſeuls pouvoient faire connoître leurs mœurs & leurs uſages ; j'ai tâché d'être par-tout fidele Traducteur, quoique j'aie vécu bien des années dans le pays dont je parle, je n'ai rien voulu tirer de moi, ni d'aucun Livre, qui ne fut oriental.

Je n'entretiendrai point le Lecteur de la gêne continuelle où je me ſuis trouvé pour le

choix des matières : obligé quelquefois de puiser dans les mêmes sources que Messieurs d'Herbelot, Galand & de la Croix, il a fallu supprimer de mon Recueil, quand je m'en suis apperçu, des Histoires qui se trouvoient dans leurs Ouvrages : la loi sévère que je me suis imposée, de ne rien donner que de neuf, & le succès qu'ont eu leurs Livres, ne me permettoient pas de répéter ce qu'ils avoient dit : il se pourroit cependant qu'il se fût glissé ici quelque Histoire qui se trouveroit ailleurs sans que je le susse.

Je cite à la marge les noms des Auteurs, & le numéro sous

lequel ils sont à la Bibliothéque du Roi, en faveur de ceux qui voudront remonter à la source : le peu de notes que l'on trouvera répandues dans cet Ouvrage m'ont paru indispensables, & servent à éclaircir des usages relatifs aux Orientaux, ou à faire connoître la personne dont on rapporte quelque Anecdote.

MELANGES

MÉLANGES
DE
LITTÉRATURE ORIENTALE,

Traduits de différens Manuscrits Turcs, Arabes & Persans de la Bibliothéque du Roi.

TRAIT EXTRAORDINAIRE
de générosité d'un Arabe, & fidélité singulière d'un autre, à garder sa parole.

UNE coûtume barbare, mêlée de superstition, s'étoit introduite parmi les Arabes, avant le Mahométisme : ils avoient consacré deux jours de la semaine Adjaïbel Measer. N° 153

à deux de leurs fausses Divinités. Le premier de ces jours étoit regardé comme un jour de bonheur, & le Prince pour le célébrer accordoit à tous ceux qui se présentoient devant lui la faveur qu'ils lui demandoient: le second, au contraire, étoit réputé de sinistre augure. L'on immoloit tous ceux qui, dans ce jour, avoient l'imprudence de paroître devant le Roi, pour solliciter quelque grace; sans doute que l'Idole, auquel ce jour étoit spécialement consacré, passoit dans l'esprit de ces Peuples grossiers pour une Divinité terrible, & qu'ils prétendoient appaiser sa colère par ces victimes.

Sous le regne de Naam ibn Munzir, un Arabe du désert, nommé Taï, étoit tombé d'une extrême opulence dans une affreuse misère;

il entendit vanter la libéralité de Naam, & il prit la résolution d'y avoir recours : il part, après avoir embrassé sa femme & ses enfans, & après les avoir assuré qu'il va chercher un remède à leurs maux. Cet infortuné, trop occupé de l'idée de soulager sa famille, n'avoit pas fait réflexion au jour fatal qu'il choisissoit, pour paroître devant le Roi comme suppliant : Naam ne l'eût pas plutôt apperçu, que détournant la vue, il lui dit: Qu'as-tu fait, malheureux, & pourquoi te présenter devant moi dans un jour aussi funeste que celui-ci ? Il y va de ta vie, & il n'est pas en mon pouvoir de te la sauver.

Taï, voyant sa mort certaine, se jette aux pieds du Prince, & le conjure de différer du moins son supplice de quelques heures. Qu'il

» me ſoit permis, lui dit-il, d'em-
» braſſer, pour la dernière fois, ma
» femme & mes enfans, & de leur
» porter quelques proviſions, faute
» deſquelles ils périroient. Vous
» êtes trop équitable pour enve-
» lopper les innocens avec le cou-
» pable : je jure par ce qu'il y a de
» plus ſacré, que je ſerai de retour
» avant le coucher du ſoleil; vous
» déciderez alors de mon ſort, je
» le ſubirai ſans murmurer. »

Le Prince, touché du diſcours de Taï, voulut bien lui accorder le délai qu'il demandoit; mais il y mit une condition, qui rendoit preſque inutile cette grace; il exigea une caution qu'il pût faire périr à ſa place, s'il manquoit à ſa parole.

Taï conjure en vain tous ceux qui entouroient le Prince; per-

fonne n'ose s'expofer à un danger auffi évident : il s'adreffe alors à Chérikbénadi, favori du Monarque, &, les larmes aux yeux, il lui dit : « Et vous, Chérik, vous » dont l'ame eft fi noble & fi gran» de, ferez-vous infenfible à mes » maux ? Refuferez-vous de me » fervir de garant ? J'attefte les » dieux & les hommes, que je fe» rai de retour avant le coucher du » foleil. »

Le difcours de Taï, fes malheurs, touchèrent Chérik, qui étoit naturellement fenfible; il dit au Prince, qu'il n'héfitoit point de s'obliger pour Taï. Celui-ci ayant eu la liberté de partir, difparut dans l'inftant, & alla rejoindre fa femme & fes enfans.

Cependant le tems limité pour fon retour s'écouloit infenfible-

ment ; & le ſoleil étoit prêt de terminer ſon cours, ſans qu'il parût. On conduit Chérik au lieu du ſupplice, on le garotte, le bourreau avoit déjà la hache levée, pour donner le coup, lorſque l'on apperçut de loin un homme qui venoit de la plaine en courant. L'exécution eſt ſuſpendue : c'étoit Taï lui-même qui étoit hors d'haleine, & tout couvert de ſueur & de pouſſière. Il eſt frappé d'horreur, lorſqu'il apperçoit Chérik monté ſur l'échaffaud prêt à recevoir la mort; il vole vers lui, délie ſes liens, & ſe mettant à ſa place : » Je meurs content, lui dit-il, puiſ» que j'ai été aſſez heureux pour » venir à tems vous délivrer (a) ».

(a) (Délivrer.) Cette Hiſtoire a quelque rapport à celle de Damon & de Pythias, ſi fameuſe dans l'antiquité ; mais il me ſemble

Ce spectacle attendrissant arrache des larmes à tout le monde ; le Roi lui-même ne pût retenir les siennes. « Je n'ai jamais rien vu de » si extraordinaire, s'écria-t-il transporté d'admiration : toi, Taï, tu » es le modele de la fidélité, que » l'on doit garder à sa parole ; & » toi, Chérik, personne n'égale ta » grande ame en générosité : j'abolis en faveur de vous deux une » coûtume odieuse, que la barbarie avoit introduite parmi nous. » Mes Sujets pourront désormais » m'aborder en tout tems sans » crainte. » Ce Monarque combla Taï de bienfaits, & Chérik lui devint plus cher qu'auparavant.

---

que l'action de Chérik est supérieure à celle de Pythias, en ce que la générosité fit faire à Chérik pour un inconnu, ce que l'amitié fit faire à Pythias en faveur de Damon.

Dame, en voyant le Monarque devant elle ? Tremblante, interdite, elle oſe à peine lever les yeux ; revenue de ſon trouble, elle connut le deſſein du Sultan : mais comme elle étoit auſſi ſage que belle, elle ne voulut pas lui donner le tems de s'expliquer, & fit ces deux vers Arabes in-promptu, dont voici le ſens.

(*a*) « Le lion croiroit s'avilir en » rongeant les reſtes du loup, & » ce Roi des animaux dédaigne de » ſe déſaltérer dans le ruiſſeau que » le (*b*) chien ſouille de ſa langue » impure. »

(*a*) (Le lion) paſſe chez les Orientaux, comme chez nous, pour le roi des animaux ; allégoriquement, il ſignifie auſſi un Roi, un Sultan.

(*b*) (Chien.) Le chien eſt regardé comme impur par les Mahométans, & celui qui en a touché un a contracté une ſouillure légale,

Ces paroles, que le Sultan n'eut pas de peine à entendre, le convainquirent qu'il n'avoit rien à espérer; il se retira tout confus, & son trouble lui fit oublier une de ses pantoufles.

Cependant Féirouz, après avoir cherché inutilement l'ordre que lui avoit donné le Prince, se ressouvint qu'il l'avoit oublié sur son sofa; il fut contraint de retourner chez lui pour le prendre : la pantoufle du Sultan, que personne n'avoit apperçue avant lui, ne lui

& ne peut faire sa prière sans se laver auparavant : cela ne les empêche point d'élever des chiens pour la chasse & la garde des troupeaux. Le chien des Sept Dormans est fort révéré parmi eux; ils lui donnent une place dans le paradis, avec l'âne de Jesus-Christ & l'alborac, monture fabuleuse sur laquelle, suivant l'Alcoran, Mahomet fit un voyage nocturne au ciel.

apprit que trop les véritables desseins du Monarque, & les motifs qu'il avoit eus de l'éloigner. Tourmenté en même-tems par son ambition & par sa jalousie, il chercha les moyens de répudier sa femme, sans risquer de perdre sa dignité : il commença par rendre compte au Roi, de la commission qu'il lui avoit donnée : de retour chez lui, il dit à son épouse que le Sultan venoit de lui faire don d'un très-beau palais, & que pour lui laisser le loisir de le meubler, il falloit qu'elle allât passer quelques jours chez son pere ; il lui donna en même-tems cent piéces d'or.

Chemsennissa, qui n'avoit point de reproches à se faire, étoit bien loin de soupçonner la vérité. Elle obéit sans inquiétude ; plusieurs

jours s'écoulèrent sans que Féirouz parût : une si longue absence étonna son épouse, & elle ne put dissimuler ses allarmes à ses freres ; ils allerent trouver Féirouz : « Apprenez-nous, lui dirent-ils, les motifs » de votre conduite avec votre » épouse ; si elle est coupable, » loin de prendre son parti, nous » laverons dans son sang l'outrage » qu'elle vous a fait. » Le Visir, sans vouloir entrer dans aucune explication, leur répondit qu'il avoit payé à leur sœur la dot dont il étoit convenu en se mariant, qu'elle n'avoit plus rien à lui demander. Ceux-ci irrités de la réponse de Féirouz, l'appellèrent en Justice : l'usage du pays étoit que le Sultan assistât à tous les jugemens qui se rendoient, afin que la présence du Prince contînt les Cadis.

Les freres de Chemſenniſſa dirent au Juge : « Seigneur, nous » avions loué à Féirouz un jardin » délicieux ; ce lieu charmant étoit » un paradis terreſtre ; nous le lui » avions cédé entouré de hautes » murailles, & planté des plus » beaux arbres parés de fleurs & » chargés de fruits : il a détruit les » murailles, il a ravi les tendres » fleurs & a dévoré les plus beaux » fruits. Il prétend nous rendre ce » jardin dépouillé de tout ce qui » le rendoit délicieux lorſque nous » l'y avons introduit. »

Le Cadi ayant ordonné à Féirouz de détailler ſes raiſons. « C'eſt » malgré moi, dit-il, que je re- » nonce à la jouiſſance de ce lieu » qui m'étoit ſi cher : mais un jour » que je me promenois dans une » allée de ce jardin, j'apperçus la

» trace du pied d'un lion ; la ter-
» reur s'empara de mon ame, &
» j'aimai mieux céder le jardin à
» cet animal terrible, que de m'ex-
» poser à sa colère. »

Le Sultan qui étoit présent, adressant la parole au Visir, lui dit : « Rentre dans ton jardin, Féi-
» rouz, tu n'as rien à redouter ; il
» est vrai que le lion y a mis le
» pied ; mais il n'a pu toucher à
» aucun fruit, & il en est sorti
» rempli de honte & de confusion :
» il n'y eut jamais un plus beau
» jardin, mais aussi aucun n'est
» mieux gardé ni plus à l'abri des
» atteintes. »

Ces paroles, qui étoient une énigme pour tous ceux qu'elles n'intéressoient point, rassurèrent Féirouz : il reprit sa femme, il vint à l'en aimer davantage, dès qu'il

fut l'épreuve difficile à laquelle sa vertu avoit été mise.

LE VISIR

Sellé & bridé.

Idem.

UN jeune Sultan fort épris du beau sexe, avoit rassemblé dans son sérail les plus belles esclaves de l'Asie : plus occupé du soin de leur plaire que des affaires de l'Etat, il sortoit rarement de ce lieu de délices. Son Visir lui représentoit souvent, qu'il étoit honteux à un Roi de perdre dans les plaisirs, le tems qui lui avoit été donné pour le bonheur de ses Peuples ; le jeune Monarque fit enfin un généreux effort, & oublia la volupté pour s'appliquer au gouvernement de son royaume.

Tandis que le Visir triomphoit du changement de son Maître, ses esclaves languissoient dans les plus vives allarmes : le sérail, autrefois le séjour des ris & des jeux, étoit devenu celui de l'ennui & de la tristesse : un jour ce Prince étoit allé voir ses femmes, ce qu'il ne faisoit plus que rarement; elles se jettèrent à ses genoux, en lui disant : « Quel crime, Seigneur, avons-» nous commis, qui ait pu nous » attirer votre indifférence ? ah ! si » c'en est un que de trop vous ai-» mer, sans doute nous sommes » toutes coupables. » Le Sultan, sensible à une scène si touchante, les releva avec bonté : pour les consoler il eut la foiblesse de leur avouer, qu'il ne s'étoit éloigné d'elles que par les conseils de son Ministre. « Je gagerois, dit au

» Sultan une d'entr'elles plus har-
» die que ses compagnes, que ce
» censeur austère, qui déclame si
» fort contre notre sexe, ne lui ré-
» sisteroit pas mieux qu'un autre:
» envoyez-moi à ce triste censeur,
» cela n'est pas sans exemple (*a*);
» je veux devenir son esclave, &
» j'assure que cette esclave sera
» bientôt sa maîtresse. » Cette idée
réjouit le Sultan, & il fit accepter la jeune esclave au Visir, qui ne prêchoit tant, contre les belles femmes, que parce que lui-même ne les haïssoit pas. «

(*a*) (Exemple.) Les Sultans sont dans l'usage de faire présent de leurs esclaves à leurs Visirs & à leurs Favoris : aujourd'hui même, quand le Grand Seigneur meurt, les esclaves qui n'ont pas eu d'enfans de ce Prince, sont mariées après sa mort à différens Seigneurs de la Porte.

L'adroite Odalifque mit en oeuvre toutes les rufes de la coquetterie la plus rafinée, & le vieillard devint bientôt fon adorateur & fa dupe; quand elle le vit bien épris, elle changea de conduite & s'arma de rigueur. Le vieil amant défefpéré la preffoit en vain de céder à fes vives inftances; elle inventoit fans ceffe de nouveaux prétextes pour éluder ce qu'il defiroit.

Un jour il étoit à fes genoux, il lui peignoit toute la violence de fa paffion, & il en exigeoit le prix: « Que vous êtes étranges vous au- » tres hommes, lui dit cette Belle, » nous devons toujours vous obéir, » & vous ne faites aucun frais pour » nous plaire! Si vous exigez de » moi, ce que vous appellez le » bonheur de votre vie, l'achete-

» rez-vous trop cher en m'obéif-
» fant un feul jour ? Promettez de
» faire mes volontés pendant un fi
» court efpace, & je ferai les vôtres
» toute ma vie. Je n'ai rien à vous
» refufer, répondit le vieux Vifir;
» vous éprouverez toujours de moi
» une égale complaifance. »

Le lendemain l'efclave fit dire fécrétement au Roi de fe cacher dans l'appartement de fon Miniftre: elle fit apporter une bride & une felle. « Voici la pierre de touche
» de votre amour, dit-elle au Vi-
» fir, voyons jufqu'où ira cette
» complaifance tant vantée; il
» faut que vous faffiez ufage de
» cette felle & de cette bride, &
» que vous fouffriez que je monte
» fur votre dos. »

Le foible Vifir, moitié répugnance, moitié plaifanterie, fe mit

dans la posture d'un cheval, & se laissa sangler & brider ; le Roi sortant à l'instant de l'endroit où il étoit caché : « Ah, ah, grave censeur, vous êtes bien fol pour un » moraliste si austère. Prince, ré» pondit le Ministre, sans se dé» concerter, c'est parce que je » connoissois tous les caprices de » ce sexe dangereux, que j'exhor» tois Votre Majesté à ne pas s'y » livrer : mes leçons doivent faire » plus d'impression sur votre esprit » depuis que j'ai joint l'exemple au » précepte ; cette métamorphose » bizarre vous apprend combien » l'amour est à fuir. »

» posé, répondit le Philosophe ; il » contient des secrets qu'il ne con- » vient pas de divulguer. Je m'étois » imaginé, reprit la Dame, que » l'on ne faisoit des livres que pour » les rendre publics ; qu'est-il be- » soin d'être savant, si l'on ren- » ferme ses connoissances ; c'est un » vol fait à la société. J'en con- » viens, reprit notre Philosophe ; » mais le sujet de ce livre n'est pas » de la compétence des Dames. » Vous rabaissez furieusement no- » tre sexe, lui dit la Dame offen- » sée, le Prophéte nous a traitées » plus favorablement que vous & » ne nous a pas exclues du paradis. »

Le refus du Philosophe excita de plus en plus la curiosité de la Dame ; elle le pressa si fort, qu'il lui dit enfin, « Je suis à la vérité » l'Auteur de ce livre, mais le fond

» fond n'eſt pas de moi ; il con-
» tient toutes les ruſes que les
» femmes ont inventées : ce ne
» ſeroit pas la peine de vous lire
» votre propre ouvrage. Quoi !
» toutes abſolument ? dit la Dame.
» Oui, toutes, répondit le Philoſo-
» phe, & ce n'eſt qu'en les étu-
» diant que j'ai appris à ne plus les
» craindre. Voilà un livre bien ſin-
» gulier, reprit-elle en ſouriant :
» croyez-moi, grand Philoſophe,
» vous tentez une choſe impoſſi-
» ble ; vous voulez mettre de l'eau
» dans un crible. »

L'Arabe coquette & vindicative, en changeant de propos, ſe mit à lancer au prétendu Sage des œillades ſi vives, qu'il oublia bientôt ſon livre & tous les tours qu'il contenoit. Voilà mon Philoſophe le plus paſſionné des hommes, & il

ne tarda pas à en faire l'aveu. L'Arabe enchantée de voir qu'il s'offroit de lui-même à sa vengeance, feignit de l'écouter; il concevoit déjà les plus flatteuses espérances, lorsque la jeune Dame apperçut de loin son mari : « Nous sommes » perdus, dit-elle à son nouvel » amant; mon mari va nous sur» prendre; que deviendrai-je? C'est » le plus jaloux & le plus brutal de » tous les hommes, au nom du » Prophéte cachez-vous dans ce » coffre. »

Le Philosophe ne voyant point d'autre parti à prendre pour se sauver de ce mauvais pas, se mit dans le coffre, que la Dame ferma sur lui, & dont elle prit la clef. El' alla ensuite au-devant de son n ri & lui servit à dîner : sur la du repas, voyant son époux

belle humeur ; « Il faut, lui dit-
» elle, que je vous raconte une
» aventure bien ſingulière ; il eſt
» venu aujourd'hui dans ma tente
» une eſpéce de Philoſophe, qui
» prétend avoir raſſemblé dans un
» livre toutes les fourberies dont
» notre ſexe eſt capable. Ce faux
» Sage m'a entretenu d'amour ; je
» l'ai écouté, il eſt jeune, aimable,
» preſſant ; vous êtes arrivé bien
» à propos, pour ſoutenir ma vertu
» chancelante. „

On peut ſe repréſenter à ces mots la fureur du mari, qui étoit véritablement d'un naturel jaloux & emporté : le Philoſophe, qui avoit tout entendu de ſon coffre, maudiſſoit de bon cœur ſon livre, les femmes & les jaloux. Où eſt caché ce téméraire ? dit le mari à ſa femme ; que je l'immole à ma ven-

geance, ou que je t'immole toi-même. La rusée, feignant beaucoup d'effroi, lui montra le coffre & lui en présenta la clef : comme le jaloux se disposoit à l'ouvrir, sa femme lui dit, avec un grand éclat de rire : « Payez-moi, vous » avez perdu l'*iadeslé* * ; une autre » fois soyez moins curieux & ayez » plus de mémoire. »

Le mari se croyant fort heureux d'en être quitte pour cette fausse allarme, rendit la clef à sa femme, lui paya tout ce qu'elle voulut, & s'en alla, après l'avoir prié de ne plus lui donner de pareils sujets de crainte.

La jeune Dame tira alors le Philosophe du coffre où il étoit plus mort que vif : « Monsieur le Do- » cteur, lui dit-elle, n'oubliez pas » ce tour ; il mérite place dans vo- » tre Recueil. »

* Gage-touché.

JUSTIFICATION INGÉNIEUSE
d'un Visir.

MÉHEMET, Roi du (*a*) Khouzistan, étoit, comme les autres Princes Orientaux, environné de femmes, de flatteurs & d'eunuques. Le hasard, qui sert quelquefois mieux que la prudence, lui avoit donné un bon Ministre; cet homme aimoit la justice, son Maître & l'Etat qu'il gouvernoit. Il falloit bien qu'il fût persécuté; on ne donnoit point d'emplois à la faveur; il étoit impossible de vendre les graces; les femmes du Sultan

Megmo Hikaïat N° 149

(*a*) Khouzistan, province de Perse que nous appellons la Susiane, & qui a été pendant quelque tems un royaume particulier.

ignorantes, & qui ne connoiſſoien
que les plaiſirs du ſérail & la fa
veur du Miniſtre, ne trouvoien
pas occaſion d'enrichir les eunu
ques qu'elles craignoient, & le
époux qu'elles deſtinoient à leur
filles; elles ſaiſirent un de ces mo
mens, où les hommes ne ſaven
rien refuſer, & obtinrent du vo
luptueux Monarque l'expulſion d
cet important Miniſtre.

Le Viſir diſgracié ne voulut n
ſe juſtifier, ni obtenir grace; i
écrivit ſimplement à ſon Maître
« que, comme il avoit toujour
» deſiré d'être utile, il demandoi
» à Sa Hauteſſe quelques terres in
» cultes, qu'il promettoit de dé
» fricher, & qui ſuffiroient à ſ
» ſubſiſtance. »

Méhemet, qui ne pouvoit s'em
pêcher d'aimer un homme qui l'a

voit bien servi, fit chercher dans tout son royaume un canton inculte; mais on ne put en trouver: toutes les terres étoient fertiles; le commerce & la culture, également encouragés, fournissoient à des habitans industrieux une subsistance abondante; on ne trouvoit dans le Khouzistan ni indigent, ni terre en friche.

Le Monarque, à qui ce compte fut rendu par des gens qui n'en tiroient pas les conséquences nécessaires, fit dire à son Visir qu'il lui donneroit tel terrein cultivé qu'il lui plairoit choisir: « Je ne » veux, répondit le Visir, pour » prix de mes services, que le » bonheur de les avoir rendus. » J'ai voulu que mon Maître con» nût l'état dans lequel j'ai laissé son royaume; il ne me reste à

» desirer que mes successeurs en » fassent autant que moi. »

Cette réponse éclaira le Monarque ; il rétablit le Visir dans sa dignité, bien résolu de confier désormais à ses Femmes le soin de ses plaisirs, & le gouvernement de son royaume à des Sages.

TRAIT SINGULIER *de générosité d'un Homme qui avoit acheté une Esclave.*

Adjaïb Measer. N° 153.

UN jeune homme nommé Békir avoit hérité de grands biens ; livré à lui-même, & n'écoutant que la voix de ses passions, il dissipa en peu de tems une fortune immense : il fut obligé, pour contenter des créanciers avides, de vendre son palais, ses meubles, ses esclaves

même les plus chéries : une ſeule, nommée Gulroui (*a*), lui reſtoit, dont la poſſeſſion le conſoloit de la perte de toutes les autres : ils brûloient tous les deux des mêmes feux, & jamais l'Amour n'avoit vu ſous ſon empire deux Amans plus parfaits.

Cependant la miſere de Békir alloit toujours en augmentant, & il ſe vit enfin réduit à la plus triſte néceſſité. Un jour qu'il s'entretenoit avec Gulroui de ſes malheurs, & qu'ils s'attendriſſoient l'un & l'autre, en rappellant toute l'horreur de leur deſtinée : « Je » ſupporterois ſans murmurer, lui » dit Békir, les maux dont le ciel » m'accable, & que je n'ai que » trop mérités, ſi vous ne les parta-

(*a*) Gulroui ſignifie viſage de roſe.

» giez pas avec moi ; je n'ai donc
» uni mes triſtes jours avec les vô-
» tres, que pour vous punir des
» fautes dont vous n'êtes pas cou-
» pable, que pour voir ce que la
» nature a fait de plus aimable,
» éprouver toutes les rigueurs &
» toutes les injuſtices du ſort. Je
» ne vois qu'un remède à tant de
» maux ; c'eſt l'amour qui me l'in-
» ſpire ; je ne balance pas à m'en
» ſervir : j'ai réſolu de vous vendre
» à un homme aſſez riche, pour
» vous faire un ſort digne de vous ;
» en ſongeant à votre bonheur, je
» tâcherai d'oublier mes peines.
» Ah cruel ! lui répondit la belle
» Gulroui, en fondant en larmes ;
» tu veux te ſéparer de moi ; & tu
» oſes me parler de bonheur ; penſes-
» tu que la vie, éloignée de ta pré-
» ſence, puiſſe avoir des charmes

» pour moi? Non, je ne consentirai jamais à te quitter; mais que » dis-je, & où m'emporte un » amour trop violent? Tu immoles » ton repos à ma tranquillité, & » je balancerois à me sacrifier pour » toi; oui, je souscris au marché » que tu me proposes, puisque le » prix que tu en retireras, soulagera ta misere. »

Békir voyant son amante déterminée, eut le triste courage de la remettre entre les mains d'un Marchand d'esclaves, qui la conduisit chez un riche Emir, nommé Moter: quoique l'Emir eût dans son sérail les plus aimables personnes de l'Asie, la beauté de Gulrouï l'étonna: « Que de charmes! s'écria-t-il, en la voyant, quels » yeux! quelle bouche! je n'ai jamais rien vu de si piquant; com-

» bien demande-t-on de cette jeune
» merveille? Deux cens mille drach-
» mes, répondit le Marchand.
» Aussi-tôt le Patron de la belle Es-
» clave fut mandé, & l'Emir lui
» compta la somme convenue ;
» croyant ne pouvoir trop payer
» cette Beauté, le généreux Arabe
» fit encore présent au vendeur de
» dix vestes de satin, de dix che-
» vaux & de dix mulets. »

Le moment funeste arriva où il falloit que Békir abandonnât pour jamais, ce qu'il avoit de plus cher au monde ; il seroit difficile d'exprimer l'abatement où il étoit : Gulroui n'étoit pas dans un état moins à plaindre ; cette Amante désolée, le visage baigné de larmes, & levant à peine des yeux où étoient peints la douleur & le désespoir, lui dit d'une voix presque

éteinte : « Adieu, cher Amant, je
» vas entrer dans des lieux où je
» ne te verrai plus, mais ton image
» me ſuivra par-tout ; puiſſe le prix
» que tu as reçu pour ma perſonne,
» faire ceſſer tous tes malheurs ;
» quant à moi, j'eſpere qu'un prompt
» trépas terminera bientôt tous les
» miens. Je m'étois imaginé, lui
» dit Békir, en pouſſant un pro-
» fond ſoupir, que la mort ſeule
» pouvoit briſer les liens qui nous
» uniſſoient, mais la fortune cruelle
» m'a bien fait voir le contraire :
» vivez, belle Gulroui, vivez, &
» ſouvenez-vous quelquefois d'un
» homme qui vous adore ; je vas
» traîner loin de vous des jours lan-
» guiſſans, en attendant avec im-
» patience que ma douleur en ter-
» mine le triſte cours. »

Un ſpectacle auſſi attendriſſant

toucha Moter, qui étoit naturel
lement généreux; il prit la be
Esclave par la main, & la rem
tant à Békir: « A Dieu ne plais
» lui dit-il, que je sépare de
» cœurs si bien unis: je vous ren
» votre Amante, & je la prie
» garder pour l'amour de moi,
» deux cens mille drachmes q
» vous avez reçues: soyez he
» reux l'un & l'autre, & rapp
» lez-vous quelquefois dans vo
» bonheur, celui qui y a contrib
» aux dépens mêmes du sien. »

LA FEMME JUSTIFIÉE.

Megmou Hikaïat. N° 149

Un riche Négociant d'Agra déjà vieux, & qui n'avoit plus de femme, résolut de marier un fils unique qu'il aimoit tendrement : aussitôt que cet enfant eut atteint l'âge de puberté, il lui donna une femme pourvûe en même-tems de toutes les graces, & de tous les défauts de son siécle. Un Indien, passant sous le balcon de cette Belle, en devint bientôt amoureux ; il le lui témoigna par des gestes ; elle n'y fut pas insensible : les deux Amans ne pouvoient pas se communiquer facilement leurs sentimens réciproques ; mais leur adresse surmonta les difficultés.

Le jeune homme employa d'abord des moyens les plus connus.

Une vieille pour quelque argent s
chargea d'une lettre ; cette avanc
fut en apparence mal reçue : l
messagère, après avoir été bie
rebutée, eut ordre de fuir par u
aqueduc qui communiquoit du de
hors dans le jardin. Elle rendi
compte de son message ; la circon
stance de l'aqueduc n'échappa pa
à l'Amant clairvoyant, bien sûr qu
ce n'étoit pas sans mystère, que l
vieille avoit été chassée par l'a
queduc : il résolut de s'introduir
par ce même chemin dans la mai
son de sa Belle.

L'Indienne qui avoit soupçon
né qu'un Amant si empressé devoi
entendre à demi-mot, l'attendoi
dans le jardin à l'heure à laquell
il avoit pu s'y rendre. Cette nui
délicieuse ne fut pas la seule que
ces Amans surent se procurer. Plus

les difficultés ſont grandes, plus les Orientaux ſavent s'armer contre elles; mais, pour être plus induſtrieux que les autres Amans, ils n'en ſont pas plus prudens : on fit ſi ſouvent uſage de cet aqueduc, que le pere du mari, qui vivoit dans la même maiſon, s'apperçut de l'infidélité de ſa bru. Il épia les deux Amans, & les ſurprit au moment où ils ſe livroient inconſidérément aux douceurs du ſommeil.

Le vieillard, jaloux pour le compte de ſon fils comme il l'auroit été pour le ſien propre, chercha les moyens de convaincre l'infidelle; il détacha de ſon bras un bracelet qu'elle tenoit de ſon époux : la Belle à ſon réveil, s'apperçut du larcin; elle ſoupçonna ſon beau-pere d'en être l'auteur, plutôt que ſon mari, qu'elle ſa-

voit plongé dans un ſommeil pro
fond.

Pour ſauver ſon honneur & pré
venir les maux dont elle étoit me
nacée, elle congédia bien vît
l'amant qui l'y avoit expoſée. D
retour dans le lit conjugal, ell
trouva ſon époux endormi ; que
ques feintes careſſes le réveillèren
bientôt, & la traîtreſſe attira l
dupe dans ce même jardin, témoi
de ſon infidélité : ils y paſſèrent l
reſte de la nuit, qu'elle s'efforç
de lui rendre délicieuſe.

Avant de rentrer dans la maiſon
la perfide feignit de s'appercevoi
de la perte de ſon bracelet, qu'ell
prétendoit lui avoir été ravi pen
dant quelques momens d'un ſom
meil ſuppoſé.

Auſſitôt que le matin fut venu,
le beau-pere s'empreſſa d'averti

son fils des déportemens de sa femme, & il lui donna pour preuve le bracelet que tous deux connoissoient. Le jeune homme abusé ne fit que rire à la vue de ce témoin muet : « C'est moi-même, dit-» il à son pere, qui reposois avec » ma femme dans le berceau, où » vous nous avez trouvés. Elle n'est » pas infidelle ; rapportez-vous-en » à moi sur ce qui doit m'intéresser » plus que vous. »

Le pere, piqué de l'aveuglement de son fils, résolut de le dissiper à quelque prix que ce fût. On admiroit à Agra un bassin mystérieux, construit par des Sages qui y avoient fait venir l'eau sous la conjonction de certaines planetes. La vertu de cette eau consistoit à éprouver tous les mensonges. Une femme soupçonnée, juroit qu'elle avoit été

fidele, & étoit précipitée dans ce baſſin, appellé le baſſin d'épreuve: ſi elle accuſoit faux, elle tomboit à l'inſtant au fond; ſi elle diſoit vrai, elle ſurnageoit ſur l'eau.

Le beau-pere irrité cita ſa bru à cette épreuve, ſelon le droit de tous les chefs de famille. Cette femme, convaincue dans ſon cœur, chercha les moyens de ſe laver aux yeux du monde. Elle fit dire à celui, dont elle avoit été la conquête, de contrefaire l'inſenſé & de ſe précipiter dans ſes bras, au moment où elle ſeroit prête à ſubir l'épreuve fatale : cet Amant, qui deſiroit autant qu'elle de ſauver l'honneur & la vie de ſa Maîtreſſe, ne fit aucune difficulté de s'expoſer aux yeux du public; il vint à bout de joindre & d'embraſſer ſon Amante, & en fut quitte pour quel-

ques coups de bâton, étant réputé fol aux yeux de ceux qui ne le connoissoient pas.

La femme accusée s'avance sur les bords du bassin, & élevant la voix d'un ton ferme & modeste : « J'atteste le Dieu qui m'écoute, » le Prophéte, auteur de notre loi, » le mari qu'on m'accuse d'avoir » offensé, son pere mon délateur » & mon juge, j'atteste la vertu, » la vérité, l'honneur, la vie mê» me, à laquelle je ne renonce pas, » & le peuple qui m'entend, que » je n'ai touché aucun homme que » l'époux que le ciel m'a donné, » & que ce malheureux qui vient » de m'insulter aux yeux de tous. » Que cette eau me punisse, si j'ai » fait un faux serment : » Elle dit, & se précipite dans le bassin fatal. Les eaux la soutiennent aux yeux

trer des dehors du ſérail juſques dans le ſecret des appartemens des Sultanes.

Une nuit que l'impitoyable Kislaraga faiſoit ſa ronde ordinaire, il apperçoit l'éléphant du Prince monté par ſon conducteur; cette bête privilégiée s'avance ſous le balcon de la Favorite; le balcon s'ouvre, l'éléphant ſaiſit la Sultane avec ſa trompe & la porte ſur ſon dos à ſon conducteur: après quelque tems, la Sultane retourna ſur ſon balcon par la même voiture qui l'en avoit fait ſortir. Le vieillard ne put s'empêcher de rire de la bonté de cet animal, de la confiance de la Belle & du bonheur du conducteur: cette aventure lui ayant appris que le Sultan n'étoit pas plus heureux que ſon fils, il ſe conſola, & réſolut de garder

le ſecret de la Sultane, mieux qu'il n'avoit fait celui de ſa bru.

TRAIT EXTRAORDINAIRE *de juſtice de la part du Sultan Sandjar.*

L'ORIENT a vu regner peu de Princes auſſi renommés pour leur équité que le Sultan (*a*) Sandjar, fils de Melekchahle Selgiucide, comme on le verra par l'Hiſtoire ſuivante. Le Sultan Sandjar après

Adjaïbel Mouaſer. N° 153.

(*a*) Sandjar ſixiéme Sultan de la première branche des Selgiucides : tous les Hiſtoriens louent ſa valeur, ſa juſtice, ſa magnanimité & ſa bonté : les peuples qu'il gouvernoit, pour témoigner l'amour qu'ils avoient pour lui, continuérent une année après ſa mort, de publier ſon nom dans les moſquées, comme s'il eût encore vécu & regné : il fut ſurnommé le ſecond Alexandre.

une guerre ſanglante, où il avoit donné les preuves les plus éclatantes de ſa valeur & de ſon habileté, entroit en triomphe dans la ville de Zalika : ſon armée victorieuſe le ſuivoit; le peuple empreſſé de revoir ſon Prince, & d'être témoin d'une pompe auſſi auguſte, étoit ſorti hors des murs.

Il y avoit aux environs de cette ville un dôme d'une hauteur prodigieuſe; il étoit porté ſur quarante colonnes de marbre. Comme les troupes défiloient au pied de ce dôme, le fils d'un pauvre Dervich, pour mieux obſerver leur marche, étoit monté tout au haut. Le Sultan en paſſant auprès du dôme, apperçut quelque choſe qui étoit perché ſur l'extrémité : il s'imagina que c'étoit un oiſeau; comme ce Prince étoit fort adroit

à tirer de l'arc, il voulut faire voir ſon habileté à tout le monde : la fléche, décochée avec violence, atteignit l'enfant qui tomba à terre baigné dans ſon ſang; quel fut l'étonnement, ou plutôt quel fut le déſeſpoir du Prince, lorſqu'il vit ce ſpectacle funeſte. Il mit pied à terre, & ſe précipitant ſur le corps de l'enfant, il s'abandonna à la plus vive douleur. Il fit venir auſſitôt le pere de l'enfant, & le prenant par la main, il le conduiſit dans ſa tente, où il s'enferma ſeul avec lui : prenant enſuite une bourſe remplie d'or, & tirant ſon ſabre qu'il poſa ſur une table à côté de la bourſe : « Vous voyez » dans moi, dit-il au Dervich, le » meurtrier de votre fils ; je pour» rois me juſtifier, en vous aſſu» rant que je ne l'ai pas tué de deſ-

» ſein prémédité : mais mon crime,
» pour être involontaire, ne vous
» accable pas moins du coup le
» plus rude que l'on puiſſe porter
» à un pere : vous ſavez la loi, ſi,
» comme elle vous en donne la
» liberté, vous voulez me per-
» mettre de racheter le ſang de
» votre malheureux fils, voici de
» l'or ; mais ſi vous voulez uſer
» de toute la rigueur de cette mê-
» me loi, & que vous exigiez ſang
» pour ſang, voici mon ſabre,
» ôtez-moi la vie, j'ai pris mes pré-
» cautions pour que vous n'ayez
» rien à craindre en ſortant de ma
» tente. Ah, Seigneur! dit le Der-
» vich, en ſe jettant aux pieds du
» Monarque, ſi vous êtes au-deſ-
» ſus des autres hommes par votre
» rang, vous l'êtes encore plus par
» votre équité : à Dieu ne plaiſe,

» que je porte une main facrilége
» fur mon Prince, qui eft l'ame &
» la vie de fon royaume : mon fils
» infortuné a fubi le trifte fort qui
» étoit écrit de tout tems fur la
» table du (*a*) deftin ; Votre Maje-

(*a*) Les Mufulmans croient que la deftinée de tous les hommes eft écrite fur un livre en caractères ineffaçables, qu'ils nomment le livre des deftinées. Pour accorder la doctrine du deftin rigide, avec le libre arbitre, Huféin Vaïz, un de leurs plus fameux Docteurs, dit, qu'après que nous avons mal ufé de notre liberté, nous n'avons plus le pouvoir de faire les bonnes œuvres que nous voudrions : il compare notre liberté à la bride que le Cavalier tien en main, par le moyen de laquelle il va à droite & à gauche comme il lui plaît ; mais auffi-tôt qu'elle lui eft échappée, fon cheval l'emporte & fuit fa fougue naturelle. Le proverbe Arabe fur le deftin eft, que quand Dieu veut exécuter ce qu'il a arrêté, la fageffe des plus grands hommes fe perd, jufqu'à ce que fon décret foit rempli. Un Poëte Turc s'exprime ainfi à ce fujet :

» ſté n'eſt point coupable de ſa
» mort, je ne dois pas en recevoir
» le prix ; je m'eſtimerois heureux
» moi-même, ſi je pouvois ſacri-
» fier ma vie pour conſerver celle
» d'un Prince auſſi bon, & auſſi
» équitable que Votre Majeſté. »

« Ton déſintéreſſement, lui ré-
» pondit le Sultan étonné, mérite
» récompenſe, & je te fais Gou-
» verneur de la ville de Zalika.
» Les hommes ſupérieurs aux au-

« Quand la toute puiſſance de Dieu a déco-
» ché la fléche de ſon decret, il n'y a point
» d'autre bouclier qui la puiſſe parer que la
» conformité à ſa volonté. » Hilali, Poëte
Perſan, compare le monde, & les événemens
qui s'y paſſent, à une boule d'un mail, &
dit, « que le decret divin, eſt le mail qui
» pouſſe cette boule, qui par elle-même n'a
» aucun mouvement ; ce mail eſt entre les
» mains de la Providence qui fait paſſer la
» boule par tel anneau qu'elle veut. »

» tres par les sentimens, sont faits » pour les commander. »

JUSTICE D'UN CALIFE, *ou la Femme coupée en morceaux & trouvée dans l'Euphrate.*

Le Calife (*a*) Motaded Billah, se promenant un jour sur les bords de l'Euphrate avec ses courtisans, s'amusoit à considérer un pêcheur qui retiroit son filet de l'eau : la fortune ne l'avoit point favorisé, & il n'avoit pris que deux ou trois petits poissons. Motaded, pour le *Idem.*

(*a*) Seiziéme Calife de la Maison des Abbassides : il regna neuf ans & neuf mois ; il rendoit une justice exacte à tout le monde, & étoit extrêmement sévére ; il passe aussi pour avoir été fort désintéressé.

conſoler, lui ordonna de jetter ſon filet une ſeconde fois; le pêcheur, comptant ſur la générolité du Calife, obéit ſur le champ; ſa joie fut extrême, lorſqu'ayant voulu retirer ſon filet, il jugea à ſa peſanteur qu'il avoit fait une pêche heureuſe: mais quel fut ſon étonnement, lorſqu'au lieu de poiſſon, il vit que le filet renfermoit un ſac de cuir, dont l'ouverture étoit couſue avec ſoin! il remit le ſac au Calife qui le fit ouvrir. On trouva dedans des pierres & une main dont les ongles teints en (*a*) rouge, & les chairs encore

(*a*) Les Femmes Turques & Arabes ſe teignent les ongles en rouge, & même les pieds & les mains avec le jus d'une herbe qu'elles ſont bouillir: l'impreſſion du jus de cette herbe dure une quinzaine de jours; & elles ſe teignent de nouveau, quand la couleur commence à s'effacer.

ſanglantes, firent juger que c'étoit celle d'une femme maſſacrée depuis très-peu de jours.

Ce funeſte ſpectacle fit frémir d'horreur le Calife. « Eſt-ce ainſi, » s'écria-t-il avec douleur, que » ceux qui ſont chargés de veiller » à la ſûreté publique, s'acquittent » de leur devoir? Qu'on faſſe venir » le Juge de Police. »

Celui-ci parut en tremblant devant le Prince, qui lui reprocha ſa négligence : « Montrez ce ſac, » lui dit Motaded, à tous les ou- » vriers en cuir de Bagdad, & tâ- » chez de découvrir celui qui l'a « fait. »

Le Juge fit toutes les diligences poſſibles; enfin un vieillard, après avoir conſidéré le ſac, dit qu'il le réconnoiſſoit, & qu'il l'avoit vendu, peu de jours aupa-

ravant, avec dix autres pareils à l'Emir Jaiahhachémi, parent du Calife.

Le Juge conduisit aussitôt le vieillard devant Motaded, auquel il répéta les mêmes choses qu'il avoit dites au Juge de Police. « Votre Majesté, ajouta le vieil- » lard, ignore les coupables excès » auxquels cet Emir s'abandonne » tous les jours; il abuse du droit » que lui donnent sa naissance & » ses dignités, pour commettre » toute sorte de crimes : il n'y a » point d'asyle si sacré pour la pu- » deur & pour la beauté, qu'il ne » viole, & les plus honnêtes fem- » mes de la Ville ne sont pas à » l'abri de ses odieuses entreprises. » Tout le monde déteste ses vio- » lences, & gémit en secret; car » il est encore plus redouté qu'il

» n'eſt haï. Il y a quelque tems, » qu'ayant vu par haſard une eſ- » clave de ſes voiſins, ſa beauté, » ſa jeuneſſe l'enflammèrent : il » propoſa au maître dé l'eſclave » de la lui vendre. Celui-ci s'en » défendit ſous le prétexte qu'il lui » avoit donné la liberté. Un refus » ſi funeſte, pour ſon amour, loin » de le diminuer, ne fit que l'au- » gmenter. Il tenta d'avoir par » adreſſe ce qu'il ne pouvoit avoir » de bon gré. Comme cette eſclave » joue parfaitement de pluſieurs in- » ſtrumens, il feignit qu'un de ſes » parens ſe marioit, & pria le maî- » tre de lui envoyer ſon eſclave » pour amuſer l'aſſemblée par ſes » talens. Depuis cet inſtant funeſte » l'on ignore ce qu'eſt devenue » cette eſclave infortunée : ſon » patron, inconſolable de ſa perte,

» a fait de vaines recherches par
» toute la Ville. »

Le Calife, ayant entendu ce discours du vieillard, ordonna qu'on lui amenât l'Emir Jaiah; dès qu'il parut: « Reconnois-tu cette main, » lui dit l'Empereur d'un ton irri» té, en lui montrant le sac & la » main. »

L'Emir interdit, changea de couleur, & garda un morne silence. Motaded fit ensuite venir le maître de l'esclave, auquel il fit la même question. A peine eut-il apperçu la main de son esclave, qu'il versa un torrent de larmes. « Faut» il, qu'un monstre tel que toi, dit » alors Montaded à l'Emir, me » soit uni par les liens du sang, & » que je ne puisse te faire expier » dans les tourmens, les forfaits » dont tu t'es rendu coupable, sans

» violer la Majesté du Califat. Je » te bannis à jamais de mon Em» pire, & je te condamne à payer » mille drachmes d'or, au maître » de celle que tu as égorgée si in» humainement. »

LE DEPOSITAIRE INFIDELE.

UN Négociant sur le point de partir, remit à un Dervich de ses amis, une bourse pleine d'or; de retour de voyage, il lui redemanda son dépôt; mais le perfide Dervich nia d'avoir rien reçu. Le Marchand indigné alla porter ses plaintes à Moavié Cadi de Bagdad. Si ce Négociant, moins crédule, en remettant son or au Dervich, eut pris des témoins, l'affaire eût été bien vîte jugée : mais il avoit né- *Idem.*

gligé cette précaution. Le Cadi ſentit bien qu'il ſeroit impoſſible de confondre ce dépoſitaire infidéle, il dit au Négociant de revenir le lendemain, & il envoya ſur le champ chercher le Dervich.

Le Cadi le reçut avec bonté, & lui témoigna une eſtime qu'il ne reſſentoit pas, pour ſurprendre ſa confiance. Après une aſſez longue converſation; « Des affaires importantes, lui dit-il, m'obligent de » quitter ce pays pour quelque tems. » J'ai une ſomme très-conſidérable » en or, que je n'oſe porter avec » moi; je ne vous choiſirois point » pour mon dépoſitaire, ſi je con- » noiſſois dans cette Ville un plus » honnête homme que vous. Com- » me il faut ici du myſtère, je vous » enverrai mon dépôt demain dans » la nuit. Le Dervich tout joyeux

» assura le Cadi d'une fidélité qu'il » étoit bien résolu de violer, & se » retira chez lui. »

Le Marchand ne manqua pas de retourner le lendemain chez le Juge; aussi-tôt qu'il l'apperçut: « Allez, lui dit-il, chez votre Dervich, & s'il refuse de rendre votre dépôt, menacez-le de me porter vos plaintes. » Celui-ci obéit avec empressement. Le Dervich entendant parler du Cadi, dont il croyoit avoir tant d'intérêt de conserver la confiance, remit promptement le dépôt; le Négociant bien content, alla témoigner au Juge sa reconnoissance.

Cependant le Dervich attendoit avec impatience l'effet de la promesse qui lui avoit été faite : surpris de ne recevoir aucune nouvelle, il se transporta chez le Ca-

di ; mais quel fut ſon étonnement, lorſqu'il s'entendit reprocher ſa mauvaiſe foi par ce Juge. Il ſe retira couvert de confuſion, & au déſeſpoir d'avoir été la dupe de ſa crédulité.

HARDIESSE *d'un Ambaſſadeur Grec à la table d'un Calife.*

Megmoua Hikaïal. N° 149.

IL arriva à Bagdad ſous le regne de (*a*) Montevekul, un Ambaſſadeur de l'Empereur de Conſtanti-

(*a*) Montevekul, dixiéme Califc de la race des Abbaſſides : il étoit fils de Motaſſem, & ſuccéda à ſon frere Vathek Ce Prince paſſe pour avoir été fort cruel, ſur-tout envers ſes Courtiſans qu'il puniſſoit ſévérement pour la moindre faute ; il avoit fait faire un fourneau de fer, armé en dedans de pointes de clous, qu'il faiſoit chauffer plus ou moins,

nople : le Calife, qui avoit intérêt alors de ménager les Chrétiens,

---

pour punir ceux qu'il y faiſoit enfermer : Benzéiat ſon Viſir, mourut dans ce fourneau, après y avoir reſté quarante jours. Il perſécuta auſſi beaucoup les Alides, ou les deſcendans d'Ali.

Le mépris qu'il témoignoit de ſon fils Montaſſer, & les mauvais traitemens dont il l'accabloit ſans raiſon, pouſſèrent ce fils dénaturé à conſpirer contre ſon propre pere. Il ſuborna les Turcs qui étoient la garde ordinaire des Califes, qui le maſſacrèrent, tandis qu'il étoit à table.

Ce Prince, qui mêloit la cruauté, même juſques dans ſes plaiſirs, invitoit ſouvent ſes Courtiſans, & tandis qu'ils étoient à table, il faiſoit lâcher, tantôt un lion, qui paroiſſant tout à coup au milieu de la ſalle, épouvantoit tous les convives ; il faiſoit auſſi quelquefois couler ſous la table des ſerpens, ou bien caſſer des pots remplis de ſcorpions, ſans qu'il fût permis à aucun de ſe lever de table ou de faire le moindre mouvement. Lorſque quelqu'un avoit été piqué par ces animaux, il le faiſoit guérir avec une excellente thériaque qu'il avoit.

le combla d'honneur. Ce Prince, quelques jours après ſon arrivée, l'invita à un feſtin ſplendide, où tous les Grands de l'Empire furent admis. Les vins les plus délicieux y furent prodigués.

L'Ambaſſadeur, étonné de voir

Les eſclaves Turcs conjurés choiſirent un jour que Montevekul étoit en débauche avec ſes Courtiſans pour exécuter leur deſſein, & entrèrent l'épée nue dans la ſalle du feſtin. Un des Seigneurs qui étoit à table, dit en raillant : « Ce n'eſt plus la journée des lions, ni » des ſerpens, mais c'eſt celle des épées. »

Montevekul, qui ne voyoit pas les Turcs, dit au Courtiſan, « Qu'eſt-ce que tu veux » dire avec tes épées ? » Mais à peine eut-il achevé ces paroles qu'il fut maſſacré : Fathah ſon Viſir mourut en défendant ſon Prince, & en diſant : « Montevekul, je ne veux pas » vous ſurvivre. » Le bouſon du Califе, qui à la vue des épées s'étoit caché ſous la table, entendant ces paroles du Viſir, ſe mit à crier : « ô Montevekul ! je ſerai fort aiſe de vivre » après vous. »

les convives boire du vin sans mesure & sans scrupule, ne put s'empêcher de leur dire; « Votre Pro-
» phéte vous a interdit l'usage du
» porc & du vin; ces deux pré-
» ceptes sont égaux ; pourquoi
» êtes-vous si rigides observateurs
» du premier, & violez-vous si lé-
» gerement le second? »

La question étoit embarrassante, & aucun de ceux qui étoient à table n'osa la résoudre : « Je vas, avec
» la permission du Calife, reprit
» l'Ambassadeur, vous expliquer
» les motifs de votre conduite :
» vous vous êtes conformés sans
» peine à la loi qui vous défend
» de manger le porc, parce que
» mille espéces de viandes plus
» exquises, flattent votre goût ;
» mais vous n'avez pu vous sou-
» mettre à la loi qui vous inter-

» dit le vin, parce que vous n'a-
» vez pas pu trouver une liqueur
» plus délicieuſe. »

(*a*) ALLEGORIE.

Ahmedben Arabchah. Nº 1509.

UN homme bienfaiſant, voulant contribuer au bonheur d'un de ſes eſclaves, lui rendit la liberté; il fit enſuite équiper un vaiſſeau, & lui donna de quoi aller chercher fortune dans tel pays qu'il lui plairoit choiſir.

L'eſclave reconnoiſſant mit à la voile; à peine étoit-il en mer, qu'une tempête affreuſe le jetta dans une île qu'il croyoit déſerte: il avoit perdu ſes marchandiſes;

(*a*) Cette allégorie & la ſuivante peuvent donner une idée de la Philoſophie Orientale, qui ne préſente preſque aucune vérité morale, que ſous l'emblême des figures.

ſon équipage avoit été ſubmergé, il étoit ſeul ſans ſecours, & livré à l'incertitude d'un avenir qu'il croyoit ne pouvoir être que funeſte : il marchoit ſans deſſein, abſorbé dans ſes réflexions, lorſqu'un chemin tracé s'offrit à ſes regards; il le ſuivit avec joie, & découvrit de loin une grande ville. Ses eſpérances ſe ranimèrent, & il y dirigea ſes pas. Mais quel fut ſon étonnement, lorſqu'en approchant il ſe vit environné d'habitans accourus à ſa rencontre : des hérauts commencèrent à crier : « Peuples, voici votre Monar» que; les acclamations le précé» dérent dans la ville, où il fut » conduit avec pompe; on l'in» troduiſit dans le palais, ſéjour » ordinaire des Rois, il fut revê» tu d'un manteau de pourpre, &

» ſa tête fut ceinte du diadême.
» Les principaux Seigneurs vinrent
» lui jurer au nom du peuple en-
» tier, l'obéiſſance due aux Sou-
» verains. »

Ce nouveau Monarque ne pouvoit croire que ce ne fût pas un ſonge; cependant, perſuadé par une plus longue expérience de la réalité du ſort qu'il éprouvoit, il ſe demandoit à lui-même: « Qu'eſt-
» ce que tout ceci? & que veut de
» moi l'Etre ſuprême? »

Cette penſée qui l'agitoit ſans ceſſe, l'invita à prendre des éclairciſſemens: il appella celui des Seigneurs de la Cour qui l'approchoit le plus ſouvent, qui lui donnoit des conſeils, & que la Providence ſembloit avoir deſtiné à partager le gouvernement avec lui.
« Viſir, lui dit-il, qu'eſt-ce qu

» m'a fait votre Roi ? pourquoi » m'obéit-on, & que dois-je de» venir ? Sachez, Prince, lui répon» dit le Ministre, que les génies » qui habitent cette île ont de» mandé à Dieu de leur envoyer » chaque année un enfant d'Adam » pour regner sur eux. Le Tout» puissant a daigné exaucer leurs » voeux, & toutes les années à » pareil jour il aborde ici un hom» me : les peuples empressés ac» courent à sa rencontre, comme » vous l'avez vu ; ils le recon» noissent pour leur Souverain ; » mais le cours de son regne ne » peut être que d'une année. Ce » terme fatal révolu, il est préci» pité du trône, dépouillé des or» nemens royaux & revêtu d'ha» bits grossiers ; des soldats impi» toyables le traînent sur le bord

» de la mer, le jettent sur un vais-
» seau qui le conduit à une autre
» île : cette île est par sa nature
» aride & déserte. Celui qui, peu
» de jours auparavant, étoit un
» puissant Monarque, ne trouve ni
» sujet, ni ami, ni consolateur;
» & il traîne une vie pénible &
» douloureuse. Les peuples, après
» avoir ainsi traité leur ancien Roi,
» sortent de la Ville pour aller au
» devant du nouveau Monarque
» que la Providence leur envoi
» constamment chaque année
» telle est, Prince, la loi irrév
» cable que vous ne pouvez p
» changer. »

» Mes prédécesseurs, dit le R
» à son Visir, ont-ils été instr
» d'un sort si rigoureux? Au
» d'eux, répondit le Ministre
» l'a ignoré; mais ils n'ont pa

» le courage de fixer sur un ave-
» nir fâcheux, des yeux éblouis de
» l'éclat qui environne le trône :
» l'ivresse des plaisirs passagers, les
» a détournés de l'idée d'un bon-
» heur durable, & ils n'ont pas su
» prévenir la fin qui les menaçoit :
» l'année de leur prospérité s'est
» toujours écoulée, sans qu'ils s'en
» soient apperçus : le jour fatal est
» venu enfin, & ils n'avoient rien
» fait pour adoucir un sort inévi-
» table & funeste. »

Ce discours du Ministre pénétra de crainte le Prince : il songea avec effroi qu'une partie de ce tems précieux s'étoit déjà écoulée, & il résolut de mettre à profit ce qui lui restoit. « Sage Visir, dit il au Gé-
» nie, vous m'avez annoncé des
» malheurs, quel autre que vous
» pourroit m'enseigner les moyens

» de les détourner de dessus ma
» tête. »

« Souvenez-vous, Seigneur,
» lui dit le Génie, que vous êtes
» entré nud sur cette île ; sachez
» que vous en sortirez de même,
» & que vous n'y rentrerez jamais.
» Il ne vous est donné qu'un seul
» moyen d'éviter les maux dont
» vous êtes ménacé ; il faut en-
» voyer dans l'île où vous serez
» conduit des ouvriers habiles qui
» construisent de vastes magasins,
» que vous remplirez de provi-
» sions nécessaires pour les besoins
» de la vie. Profitez des momens
» de votre prospérité, & faites-
» vous des ressources pour un tems
» plus difficile ; mais il faut ache-
» ver promptement tous ces tra-
» vaux ; le tems presse, le terme
» approche, l'instant échappé ! ne

» renaîtroit plus. Souvenez-vous » ſur-tout que vous ne trouverez » dans le lieu que vous irez habi- » ter ſi long-tems, que ce que » vous y aurez fait tranſporter » d'ici dans le peu de jours qui » vous reſtent. »

Le Roi approuva le projet du Miniſtre, & ſe conduiſit par ſes conſeils pour l'exécuter. Les ouvriers furent envoyés dans l'inſtant : les épargnes deſtinées à ces travaux furent employées utilement pour avancer l'ouvrage : le Monarque fit paſſer dans cette île autant d'habitans qu'il le crût néceſſaire pour la rendre agréable & fertile.

Cependant le moment approchoit où il devoit quitter ſon royaume ; mais ce Prince, loin de le regretter, ſoupiroit après

l'inſtant où il devoit aller prendre poſſeſſion de ſes nouveaux états. Le jour preſcrit arriva enfin, il fut précipité du trône, dépouillé des habits royaux, comme on le lui avoit prédit, & conduit ſur un vaiſſeau qui le porta dans le lieu de ſon exil. Le Monarque détrôné y arriva heureuſement, & y vécut plus heureuſement encore, avec les ſecours que ſa ſageſſe y avoit amaſſés. Arabchah, duquel j'ai traduit cette allégorie, en donne l'explication ſuivante.

L'homme bienfaiſant, c'eſt Dieu: l'eſclave, c'eſt l'enfant qui eſt conçu: le vaiſſeau ſur lequel ſon maître le fait embarquer, eſt le ventre de ſa mere. Le naufrage du vaiſſeau eſt l'inſtant de la naiſſance: l'île où il aborde, eſt ce monde. Les génies qui vont à ſa rencontre, ce ſont ſes parens qui prennent

n de son enfance. Le Ministre qui vertit du triste sort qui l'attend, c'est sagesse. L'année qu'il doit régner, st le cours de la vie humaine; & 'e déserte où il est conduit, c'est l'au- monde : les ouvriers qu'il envoie ut les bonnes œuvres qu'il fait du- ut sa vie : les Princes qui l'ont pré- é, sans faire réflexion aux mal- rs qui les menaçoient, sont la plû- t des hommes; qui, uniquement oc- és des plaisirs de ce monde, ne gent pas à l'autre où ils sont mal- reux, en se présentant les mains des de bonnes œuvres devant le trône Dieu.

ALLEGORIE
ſur l'Amitié.

UN riche Négociant avoit un fils unique qu'il aimoit tendrement ; il le fit élever avec beaucoup de ſoin, & ne ménagea rien pour lui former le cœur & lui orner l'eſprit. L'éducation du jeune homme étant preſque finie, il réſolut de le faire voyager : « Mon fils, lui » dit-il un jour, ſachez que par- » mi les beſoins preſſans de la vie, » le plus grand de tous c'eſt un » bon ami. La prodigalité nous » enlève nos richeſſes, un revers » de fortune fait tomber les plus » puiſſans dans l'adverſité ; mais » la mort ſeule nous enlève un » ami, comme elle nous enleve à

» nous-mêmes ; c'est le seul avan-
» tage *(a)* qu'aucune puissance hu-
» maine ne peut nous ravir : trou-
» vez un seul ami dans le cours de
» votre vie, & vous aurez trouvé
» le premier & le plus grand de
» tous les biens. Je desirerois aussi,
» mon fils, que vous parcourus-
» siez le monde ; les voyages don-

(a) Cette pensée est assez semblable à une de Cicéron, dans son Dialogue sur l'Amitié, chap. 15. « Quelle plus grande folie, dit-il, » pour un homme opulent, & qui est à por- » tée de se donner tous les agrémens de la » vie, que de rechercher tout ce qu'on peut » avoir avec de l'argent ! Belles terres, beaux » équipages, maisons superbement meublées, » & de ne pas songer plutôt à se faire des » amis ; toute autre acquisition peut leur » échapper, & devenir la proie du plus fort ; » il n'y a que nos amis, dont la possession » ne puisse nous être disputée. *De la nature des Dieux de l'Abbé d'Olivet*, *pag.* 156, » *tom.* I. »

» nent la véritable expérience ; » plus on a vû d'hommes, plus » on sait vivre parmi eux. Le » monde est un grand livre qui » instruit celui qui sait y lire; c'est » un miroir fidele qui rend à nos » yeux tous les objets dont la con- » noissance peut nous instruire. » Partez, mon fils, & ne songez » sur-tout dans vos courses à faire » d'acquisition, que celle d'un vé- » ritable ami. Sacrifiez, s'il le faut » pour cela, tout ce que vous avez » de plus précieux. »

Le jeune homme prit congé de son pere, & alla dans un pays peu éloigné de celui qu'il venoit de quitter; il y séjourna peu de tems, & revint dans sa patrie. « Je ne » vous attendois pas si-tôt, lui dit » son pere, étonné d'un si prompt » retour. Vous m'aviez ordonné,

» lui répondit fon fils, de cher-
» cher un ami, & j'en ai amené
» cinquante qui font le modèle de
» la vraie amitié. »

« Mon fils, reprit le Négociant,
» ne prodiguez pas ce nom facré;
» avez-vous oublié ce que dit le
» Poëte Perfan? Ne vantez pas vo-
» tre ami, avant de l'avoir mis à
» l'épreuve. C'eft une chofe rare;
» prefque tous ceux qui préten-
» dent à ce titre, n'en ont que le
» mafque : ils reffemblent à un
» nuage d'été qui fe fond au moin-
» dre rayon du foleil; ils agiffent
» avec ceux qu'ils prétendent ai-
» mer, comme les buveurs font
» avec une cruche remplie de vin,
» qu'ils embraffent amoureufement
» tant qu'elle contient encore de
» cette liqueur enchantereffe, &
» qu'ils jettent à terre, auffi-tôt

» qu'elle eſt vuide : je crains fort
» que ceux dont vous êtes ſi con-
» tent, ne reſſemblent à ces ames
» fauſſes dont je viens de vous tra-
» cer l'idée. Mon pere, répondit
» le jeune homme, votre défiance
» eſt injuſte; ceux que je regarde
» comme mes amis, me verroient
» dans l'adverſité, ſans que leur
» cœur ſe démentît. »

« J'ai véeu ſoixante-dix ans, re-
» prit le Négociant, j'ai éprouvé
» la bonne & la mauvaiſe fortune,
» beaucoup d'hommes ont paru à
» mes yeux; à peine dans une ſi
» longue révolution d'années ai-je
» pu acquérir un ami; comment
» à votre âge, & en ſi peu de
» tems, en avez-vous trouvé cin-
» quante? Apprenez de moi à con-
» noître les humains. »

Le Négociant égorgea un mou-

ton, le mit dans un ſac, & teignit du ſang de cet animal les habits de ſon fils; tout étant ainſi diſpoſé pour le deſſein qu'il avoit formé, il en remit l'exécution à la nuit. Il prit le ſac où étoit le corps du mouton, le chargea ſur les épaules du jeune homme, qu'il avoit inſtruit du rôle qu'il devoit jouer : ils ſortirent tous deux dans cet équipage.

Le jeune homme frappe à la porte d'un de ſes cinquante amis; celui-ci ouvre d'un air empreſſé, & lui demande le ſujet de ſa venue. « C'eſt dans les malheurs, lui » répondit le fils du Négociant, » qu'on éprouve ceux qu'on aime. » Je vous ai entretenu ſouvent de » l'ancienne inimitié qui regnoit » entre ma famille, & celle d'un » Seigneur de la Cour; le hazard

» nous a fait rencontrer dans un
» lieu écarté ; la haine nous a mis
» les armes à la main ; je l'ai éten-
» du sans vie à mes pieds. Dans
» la crainte d'être poursuivi par
» la Justice, j'ai pris son corps, il
» est dans le sac que vous voyez
» sur mes épaules : je vous prie de
» cacher ce corps dans votre mai-
» son, jusqu'à ce que cette af-
» faire soit assoupie. Ma maison
» est si petite, lui répondit son
» ami, d'un air chagrin & embar-
» rassé ; à peine peut-elle contenir
» les vivans qui l'habitent, com-
» ment y pourrois-je placer un
» mort ? Personne n'ignore la haine
» qui regnoit entre vous & le Sei-
» gneur que vous avez tué ; on
» devinera bientôt que vous êtes
» l'auteur de sa mort ; on fera des
» recherches ; & comme notre

» amitié eſt publique, on com-
» mencera par ma maiſon ; rien
» ne vous ſerviroit de m'envelop-
» per dans votre malheur, le ſeul
» ſervice que je puiſſe vous rendre
» eſt de vous garder le ſecret. »

Le jeune homme fit de nouvelles inſtances, mais inutilement : déſeſpérant enfin de fléchir cet ingrat, il alla trouver ſucceſſivement les cinquante perſonnes, ſur leſquelles il avoit ſi légérement compté, & cinquante fois il reçut le même accueil.

« Reconnoiſſez enfin, mon fils,
» lui dit le Négociant, combien
» il faut peu compter ſur les hom-
» mes ; qu'eſt devenu le zèle de
» ceux dont vous faiſiez un éloge
» ſi pompeux ; ils vous ont tous
» abandonné dans votre diſgrace.
» Ce ſont des murailles peintes,

» des nuages ſans pluie, des arbres » qui ne portent aucun fruit : je » veux vous montrer la différence » qu'il y a du ſeul ami que j'ai » aux vôtres. » Tout en cauſant, ils arrivèrent devant la porte de celui qu'il avoit repréſenté à ſon fils, comme le modèle de l'amitié parfaite. Il lui raconta le prétendu malheur arrivé à ſon fils. « O jour trois fois heureux! s'é» cria cet homme, qui me four» nit l'occaſion de vous prouver » mon attachement; ſi vous com» ptez ſur moi, vous me rendrez » juſtice ; ma maiſon eſt aſſez » grande pour cacher mille corps » morts ; mais quand même il y » auroit du danger pour moi, je » l'affronterois avec joie dans l'eſ» pérance de vous ſauver. Ren» dez-vous avec votre fils à ma

» terre, vous y vivrez tranquille, » inconnu & à l'abri de toutes les » recherches de la Juſtice. »

Le Négociant, après avoir remercié ſon ami de ſes offres généreuſes, lui dit, que tout ce qu'il venoit de lui raconter, n'étoit qu'une fable inventée, pour apprendre à ſon fils à diſcerner les faux amis des véritables.

REPONSE INGENIEUSE
d'un Dervich à un Roi.

Un Sultan, étant à la promenade, rencontra un Dervich qui tenoit une tête de mort ſur ſes genoux; le ſanton, ſans appercevoir le Roi, conſidéroit cette tête, & ſembloit plongé dans la plus profonde rêverie : l'attitude

Latifé Na: N° 228

dû Dervich, ſon attention ſurprirent le Sultan : il aborde le Dervich, & lui demande le ſujet de ſes réflexions. « Prince, répondit » le Moine, cette tête s'eſt of-» ferte à ma vûe ce matin ; de-» puis cet inſtant, je cherche en » vain à découvrir ſi cette tête » eſt celle d'un puiſſant Monar-» que comme Votre Majeſté, ou » d'un pauvre Dervich, comme » moi. »

AUTRE BON MOT
d'un Dervich.

UN Sultan avoit fait élever un palais à grands frais ; lorſqu'il fut achevé, il y conduiſit ſa Cour, pour expoſer ce palais à l'admiration de ſes favoris ; comme on en louoit la beauté, & ſur-tout le nombre & la régularité des entrées : « En effet, dit un Dervich » qui s'étoit mêlé dans la troupe, » ce palais eſt ouvert de toutes » parts, l'ange de la mort peut y » entrer aiſément. » *Idem.*

TRAIT EXTRAORDINAII
de générosité d'un Egyptien.

egmoua likaïal. l° 149.

UN incendie ayant embrasé u nuit la principale mosquée Caire, les Musulmans ne ma quèrent pas d'imputer ce malh à la haine des Chrétiens; &, s examiner si un reproche si gra étoit fondé, plusieurs jeunes ge coururent au quartier des Ch tiens, & y mirent le feu par préfailles.

Un pareil excès devoit être ni : le Gouverneur fit saisir coupables, qui tous avoient bi mérité la mort; mais, comme étoient en grand nombre, il put se résoudre à sacrifier tant jeunes gens qui s'étoient laissé

ler à un grand crime, plutôt par fougue que par malice.

On jetta dans une urne autant de billets qu'il y avoit de coupables; un petit nombre de ces billets portoit un arrêt de mort, & tous les autres condamnoient celui qui le retiroit, à être ſeulement battu de verges.

Lorſque tous les coupables eurent tiré leur ſort de l'urne fatale, un de ceux qui devoient mourir, s'écria avec douleur: « Je ne re» grette point la vie, mais com» ment mes parens, accablés de » vieilleſſe & réduits à la dernière » miſère, pourront-ils ſe paſſer de » mes ſecours? »

L'un de ceux qui avoient échappé à la mort, dit à celui qui pleuroit: « Ami, je n'ai ni pere ni me» re, ma vie n'eſt utile à perſonne;

» donne-moi ton billet, & prends » le mien. »

Cet étonnant ſacrifice excita l'admiration de tous ceux qui en étoient témoins ; & le Gouverneur, qui ne tarda pas à l'apprendre, fit grace aux deux coupables.

JALOUSIE CRUELLE *d'un Arabe du déſert.*

Idem.

UN Arabe du déſert devint éperdument amoureux d'une jeune fille qui n'étoit pas de ſa Tribu. La loi lui défendoit abſolument de faire cette alliance ; mais ſa conſtance & l'ardeur de ſa paſſion ſurmontèrent cet obſtacle ; il étoit plus riche que celle qu'il aimoit : les parens de la jeune perſonne obtinrent que la loi générale ſeroit

iolée, & l'amant devint heureux,
le bonheur peut exiſter avec une
louſie effrénée.

L'époux ne tarda pas à s'apper-
evoir qu'il avoit un rival puiſ-
int : l'amour mécontent, ſi reſ-
emblant à la haine, lui perſuada
e ſéqueſtrer ſa femme, & de la
eléguer, ainſi que lui-même au
ond d'un déſert. Il partit avec
lle ; après pluſieurs jours de mar-
che, il choiſit pour ſon domicile,
in lieu d'autant plus riant à ſes
eux, qu'il étoit tout-à-fait ſoli-
aire, & très-éloigné de toute ha-
itation.

A peine y avoit-il tendu ſa ten-
e, ſous laquelle repoſoit cette
épouſe qui lui cauſoit tant de plai-
irs & tant de peine, qu'il apperçut
de loin trois Cavaliers, parmi leſ-
quels il reconnut ſon Rival : en-

flammé de colère, il l'attaque premier, malgré l'inégalité c nombre, & eſt bientôt percé c pluſieurs coups. Comme il avc vendu cher ſa vie, ce Rival étc auſſi bleſſé : tandis que ſes ſuivai lui donnent du ſecours, le furiet Arabe ſe traîne dans ſa tente; ſc épouſe accouroit pour le ſouteni il la regarde avec des yeux plei d'amour & de rage. « Meurs ave
» moi, lui dit-il, plutôt que de d
» venir la proie d'un infâme rav
» ſeur : à ces mots il la perce
» poignard qu'il tenoit encore; l
» ſang confondu coule à gros bo
» lons, & ils expirent en mê
» tems aux yeux du raviſſeur,
» bleſſé lui-même, ne tira a
» fruit de ſa criminelle entrepr

LES DEUX PANTOUFLES.

Adjaïb Mouafer. N° 153.

IL y avoit à Bagdad un vieux Marchand, nommé Abou-Casem-Tambourifort, célèbre pour son avarice. Quoiqu'il fut très-riche, ses habits n'étoient que piéces & morceaux : son turban d'une toile grossière, étoit si sale que l'on ne pouvoit plus en distinguer la couleur ; mais de tout son habillement, ses pantoufles étoient ce qui méritoit davantage l'attention des curieux : les semelles étoient armées de gros clous, les empeignes étoient toutes rapiecetées. Jamais le fameux navire d'Argos n'eût tant de piéces, & depuis dix ans qu'elles étoient pantoufles, les plus habiles Savetiers de Bagdad avoient épuisé leur art pour

en rapprocher les débris. Elles en étoient même devenues si pesantes, qu'elles avoient passé en proverbe, & lorsque l'on vouloit exprimer quelque chose de lourd, les pantoufles de Casem étoient toujours l'objet de comparaison.

Un jour ce Négociant se promenant dans le grand (*a*) bazar de la ville, on lui proposa d'acheter une partie considérable de cristal ; il conclut le marché, parce qu'il étoit avantageux : ayant appris quelques jours après, qu'un parfumeur ruiné avoit pour toute ressource de l'eau rose à vendre, il profita du malheur de ce pauvre homme, & lui acheta son eau rose pour la moitié de sa valeur ; cette

(*a*) Bazar, marché public.

cette excellente affaire l'avoit mis de belle humeur : au lieu de donner un grand feſtin, ſelon l'uſage des Négocians de l'Orient, qui ont fait quelque marché avantageux, il trouva plus expédient d'aller au bain, où il n'avoit pas été depuis long-tems.

Comme il ôtoit ſes habits, un de ſes amis, ou du moins qu'il prenoit pour tel, (car les avares en ont rarement,) lui dit que ſes pantoufles le rendoient la fable de toute la ville, & qu'il devroit bien en acheter d'autres. J'y ſonge depuis long-tems, répondit Caſem; mais enfin elles ne ſont pas ſi délabrées, qu'elles ne puiſſent encore ſervir : tout en cauſant il fut déshabillé & entra dans l'étuve.

Pendant qu'il ſe lavoit, le Cadi de Bagdad vint auſſi ſe baigner,

Caſem étant ſorti avant le Juge ; paſſa dans la première piéce ; il reprit ſes habits & chercha en vain ſes pantoufles : une chauſſure neuve étoit à la place de la ſienne ; notre avare perſuadé, parce qu'il le deſiroit, que c'étoit un préſent de celui qui l'avoit ſi bien prêché, met à ſes pieds les belles pantoufles, qui lui épargnèrent le chagrin d'en acheter d'autres, & ſort du bain plein de joie.

Quand le Cadi ſe fut baigné, ſes eſclaves cherchèrent en vain les pantoufles de leur Maître ; ils ne trouvèrent qu'une vilaine chauſſure, qui fut auſſi-tôt reconnue pour celle de Caſem : les Huiſſiers courent après le prétendu filou, & le ramènent ſaiſi du vol ; le Cadi, après avoir troqué de pantoufles, l'envoie en priſon.

Il fallut financer pour sortir des griffes de la Justice ; & comme Casem passoit pour être au moins aussi riche qu'avare, on ne l'en tint pas quitte à bon marché.

De retour chez lui, l'affligé Casem jette de dépit ses pantoufles dans le Tygre qui couloit sous ses fenêtres ; quelques jours après, des pêcheurs retirant un filet plus lourd que de coûtume, y trouvèrent les pantoufles de Casem. Les clous dont elles étoient garnies avoient brisé les mailles du filet.

Les pêcheurs, indignés contre Casem, & contre ses pantoufles, imaginèrent de les jetter dans son logis par les fenêtres qu'il avoit laissées ouvertes : les pantoufles, lancées avec force, atteignirent les flacons qui étoient sur les corniches & les renversèrent : les

bouteilles furent fracaſſées, & l'eau roſe fut perdue.

On ſe figurera, ſi l'on peut, la douleur de Caſem, à la vue de tant de déſordre : maudites pantoufles, s'écria-t-il, en s'arrachant la barbe, vous ne me cauſerez plus de dommage ; il dit, & prenant une bêche, il fit un trou dans ſon jardin pour y enfouir ſes ſavates.

Un de ſes voiſins qui lui en vouloit depuis long-tems, l'apperçut remuant la terre ; il court auſſi-tôt avertir le Gouverneur que Caſem a déterré un tréſor dans ſon jardin : il n'en fallut pas davantage pour allumer la cupidité du Commandant. Notre avare eut beau dire qu'il n'avoit point trouvé de tréſor, qu'il avoit ſeulement voulu enfouir ſes pantoufles ; le Gouverneur avoit compté

ſur de l'argent, & l'affligé Caſem n'obtint la liberté, que pour une fort groſſe ſomme.

Notre homme déſeſpéré, donnant ſes pantoufles au diable de grand cœur, va les jetter dans un aqueduc éloigné de la ville : il croyoit pour le coup qu'il n'en entendroit plus parler ; mais le diable, qui n'étoit pas las de lui faire des niches ; dirigea les pantoufles tout juſtement au conduit de l'aqueduc, ce qui intercepta le fil de l'eau. Les Fontainiers accourent pour réparer le dommage ; ils trouvent & portent au Gouverneur la chauſſure de Caſem, déclarant qu'il avoit fait tout le mal.

Le malheureux maître des pantoufles eſt remis en priſon, & eſt condamné à une amende plus forte

que les deux autres : le Gouverneur qui avoit puni le délit, prétendant n'avoir rien à personne, lui rendit fidélement ses précieuses pantoufles. Casem, pour se délivrer enfin de tous les maux qu'elles lui avoient causées, résolut de les brûler ; comme elles étoient imbibées d'eau, il les exposa au rayons du soleil sur la (*a*) terrasse de sa maison.

Mais la fortune n'avoit pas encore épuisé tous ses traits contre lui, & le dernier qu'elle lui réservoit étoit le plus cruel de tous. Un chien d'un voisin apperçut les pantoufles, il s'élance de la ter-

---

(*a*) Terrasse : les maisons dans la plus grande partie de l'Orient n'ont point de toît, mais des terrasses, où l'on respire le frais, après le coucher du soleil.

raſſe de ſon maître ſur celle de notre avare, il prend dans ſa gueule une des pantoufles, & en jouant la lâche dans la rue : la funeſte ſavate tombe directement ſur la tête d'une femme enceinte qui paſſoit devant la maiſon. La peur & la violence du coup occaſionnèrent une fauſſe couche à cette femme bleſſée : ſon mari porte plainte au Cadi, & Caſem eſt condamné à payer une amende proportionnée au malheur, dont il eſt la cauſe.

Il retourne chez lui, & prenant ſes deux pantoufles dans ſes mains : « Seigneur, dit-il au Cadi, avec une » véhémence qui fit rire le Juge, » voilà l'inſtrument fatal de toutes » mes peines ; ces maudites pan» toufles m'ont enfin réduit à la » pauvreté ; daignez rendre un ar» rêt, afin que l'on ne puiſſe plus

» m'imputer les malheurs qu'elles
» occaſionneront ſans doute en-
» core. Le Cadi ne put pas lui re-
» fuſer ſa demande, & Caſem ap-
» prit à grands frais le danger qu'il
» y a de ne pas changer aſſez ſou-
» vent de pantoufles.

RECONNOISSANCE SINGULIERE, *& ſentimens de générosité entre deux Seigneurs Arabes.*

Idem. ALI-Ibn-Abbas, favori du Calife (*a*) Mamoun, & Lieutenant de

(*a*) Mamoun, fils du Calife Aroun Arrachid : ſon nom eſt fameux dans tout l'Orient, & il paſſe pour le plus grand Prince de la maiſon des Abbaſſides ; ſon regne fût de vingt ans & huit mois. Il étoit grand Capitaine, plein de douceur, & d'une libéralité pouſſée à l'excès : mais ce qui l'a le plus im-

Police ſous le regne de ce Prince, raconte en ces termes une hiſtoire qui lui eſt arrivée à lui-même.

---

mortaliſé, eſt ſon amour pour les Belles-Lettres : il étoit lui-même fort verſé dans toutes ſortes de ſciences, ſur-tout dans la Philoſophie & dans l'Aſtronomie. C'eſt ce Prince qui fit traduire du Grec en Arabe les meilleurs Ouvrages des Grecs, & qui inſpira à ſa Nation le goût des ſciences, dans leſquelles elle égala bientôt les Grecs, ſes premiers maîtres.

Les Docteurs Mahométans lui ont reproché d'avoir introduit la Philoſophie, & les autres ſciences ſpéculatives dans le Mahométiſme ; car les Arabes de ſon tems, n'étoient pas accoutumés à lire d'autres livres, que ceux de leur religion : ce Prince favoriſoit également les Savans de quelque religion qu'ils fuſſent.

La queſtion de la création, ou de l'éternité de l'Alcoran qui s'éleva de ſon tems, lui fit verſer beaucoup de ſang : il prétendoit, avec le plus petit nombre des Docteurs, que ce livre avoit été créé : les autres Docteurs aſſuroient que l'Alcoran, étant la parole émanée de

« J'étois un soir chez le Calife
» lorsque l'on y amena un homm
» pieds & mains liés. Mamou
» m'ordonna de garder à vue c
» prisonnier, & de le lui amene
» le lendemain matin. Le Calif
» m'avoit paru très-irrité : la crain
» te de m'exposer moi-même à s
» colère, m'inspira de renferme
» le prisonnier dans mon (*a*) ha

Dieu, étoit éternel, comme lui-même : c'e
encore aujourd'hui le sentiment des Mahc
métans qui regardent, comme infideles ceu
qui nient ce dogme.

(*a*) (Harem.) C'est le nom que l'on donn
dans l'Orient, à l'appartement destiné au
femmes. Il est séparé du reste de la maison, au
quel il communique cependant, par une ga
lerie ; aucun homme, excepté le maître, n'
droit d'y entrer : ce nom vient de la racin
arabe *Haramé*, il a défendu. Harem veu
dire aussi une chose sacrée, & à laquelle
n'est pas permis de toucher ; ainsi ils appe
lent le temple de la Mecque, *Beit* el *hara*

» rem, comme le lieu le plus sûr
» de ma maison.

» Je lui demandai quelle étoit
» sa patrie ; il me répondit qu'il
» étoit né à Damas, & qu'il de-
» meuroit dans le quartier de la
» grande Mosquée. Que le ciel,
» m'écriai-je, verse ses bénédi-
» ctions les plus abondantes sur la
» ville de Damas, & particulière-
» ment sur le quartier que vous

---

la Maison sacrée. Le harem du Sultan à Constantinople est inaccessible à tout le monde ; aucune femme, pas même celle du Grand Visir n'a le privilége d'y entrer : il n'y a que les esclaves du Sultan qui, ayant été élevées dans ce lieu, & mariées ensuite à quelques Seigneurs, ou bien les filles ou les sœurs du Sultan, & les Princesses du sang, qui étant sorties du sérail, ou pour mieux dire du harem, pour épouser quelques Pachas, ont la permission d'y entrer pour faire leur cour au Sultan & aux Sultanes.

» habitez. Il voulut ſavoir le mo-
» tif du vif intérêt qui m'animoit;
» c'eſt, lui dis-je, que je dois la
» vie à un homme de votre quar-
» tier.

» Ces paroles excitèrent ſa cu-
» rioſité, & il me conjura de la ſa-
» tisfaire. Il y a pluſieurs années,
» continuai-je, que le Calife, mé-
» content du Vice-Roi de Damas,
» le dépoſa : j'accompagnois ce-
» lui que ce Prince avoit nommé
» pour lui ſuccéder ; dans l'in-
» ſtant que nous prenions poſſeſ-
» ſion du palais du Gouverneur,
» une querelle s'éleva entre le
» nouveau, & l'ancien Gouver-
» neur ; ce dernier avoit apoſté
» des ſoldats qui nous aſſaillirent :
» je ſautai par une fenêtre du pa-
» lais ; me voyant pourſuivi par
» d'autres aſſaſſins, je me refugiai

» dans votre quartier. Je vis un » palais ouvert, dont le maître » étoit sur la porte, je le conjurai » de me sauver la vie; il me con- » duisit aussitôt dans l'appartement » de ses femmes, & j'y restai un » mois dans l'abondance & dans la » paix.

» Mon hôte vint un jour m'aver- » tir qu'une caravane se disposoit » à partir pour Bagdad, & que si » j'avois dessein de revoir ma pa- » trie, je ne pouvois profiter d'une » occasion plus favorable; la honte » me ferma la bouche, & je n'o- » sai lui avouer ma misère : je me » trouvois sans argent, forcé par » conséquent de suivre la cara- » vane à pied. Mais quel fut mon » étonnement, lorsque le jour du » départ, l'on m'amena un très- » beau cheval, un mulet chargé

» de toutes ſortes de proviſions ;
» avec un eſclave noir, pour me
» ſervir dans la route ; mon hôte
» me remit en même tems une
» bourſe d'or ; il me conduiſit lui-
» même à la caravane, où il me
» recommanda à pluſieurs voya-
» geurs de ſes amis. Voilà le bien-
» fait que j'ai reçu dans votre ville,
» & ce qui me la rend ſi chère :
» toute ma peine eſt de n'avoir pu
» encore découvrir mon généreux
» bienfaiteur. Je mourrois con-
» tent, ſi je pouvois lui témoigner
» ma reconnoiſſance.

» Vos voeux ſont accomplis ;
» s'écria avec tranſport mon pri-
» ſonnier ; je ſuis celui qui vous
» reçut dans ſon palais, pouvez-
» vous me méconnoître ? Le tems
» qui s'étoit écoulé depuis cet évé-
» nement, & la douleur dans la-

» quelle il étoit plongé, avoient
» changé son visage, mais en cher-
» chant ses traits, je me les remis
» aisément, & des circonstances
» qu'il me rappella, ne me permi-
» rent plus de douter que ce pri-
» sonnier, qui étoit prêt de perdre
» la vie, ne fût celui-là même qui
» me l'avoit si généreusement sau-
» vée. Je l'embrassai, les larmes
» aux yeux, je lui ôtai ses chaî-
» nes, je lui demandai, par quelle
» fatalité, il avoit encouru la co-
» lère du Calife. Des ennemis mé-
» prisables, me répondit-il, m'ont
» noirci injustement dans l'esprit
» de Mamoun; on m'a fait partir
» de Damas avec précipitation,
» l'on a poussé la barbarie jusqu'à
» me refuser la consolation d'em-
» brasser ma femme & mes enfans;
» j'ignore quel sort m'attend:

» mais si, comme je dois le craindre, l'arrêt de ma mort est prononcé, je vous conjure de leur annoncer ce malheur.

» Non, vous ne mourrez point, » lui dis-je, c'est moi qui vous en assure ; vous serez rendu à votre famille : soyez libre dès ce moment. Je choisis aussitôt plusieurs pièces des plus belles étoffes d'or de Bagdad, & je le priai de les présenter à son épouse : partez, ajoutai-je ensuite, en lui remettant une bourse, où il y avoit mille sequins ; allez rejoindre ces gages précieux de votre tendresse, que vous avez laissés à Damas ; que la colère du Calife retombe sur moi, je la redoute peu, si je suis assez heureux, pour vous sauver.

» Quelle proposition me faites-

ıs, reprit mon prisonnier, & croyez-vous capable de l'ac-ꞁter? Quoi! dans la vue d'é-.pper à la mort, je sacrifie-s aujourd'hui cette même vie : je vous conservai autrefois. chez de prouver mon inno-ıce au Calife, je ne veux int d'autre témoignage de vo- reconnoissance : si vous ne ıvez le désabuser, j'irai moi-me lui porter ma tête ; qu'il pose de mes jours à son gré, urvu que les vôtres soient en eté. Je le conjurai de nouveau prendre la fuite, mais il de-ura inébranlable.

Je ne manquai pas de me pré-ter le lendemain matin de-ıt Mamoun. Ce Prince étoit êtu d'un manteau, couleur de , symbole de sa colère ; à

» peine m'eut-il apperçu, qu'il me
» demanda, où étoit mon prison-
» nier; il ordonna en même tems
» qu'on fît venir le bourreau. Sei-
» gneur, lui dis-je, en me jettant
» à ses genoux, il est arrivé quel-
» que chose de bien extraordi-
» naire, à l'occasion de celui que
» vous m'avez confié hier; que
» Votre Majesté me permette de
» le lui apprendre: ces paroles le
» mirent en courroux. Je jure, me
» dit-il, par l'ame de mon aïeul
» que je te ferai périr à la place de
» ton prisonnier, si tu l'as laissé
» échapper. Ma vie & la sienne,
» lui répondis-je, sont à la dispo-
» sition de Votre Majesté, qu'elle
» daigne seulement m'entendre.
» Parlez, reprit-il. Je racontai
» alors à ce Prince de quelle ma-
» nière cet homme m'avoit sauvé

» la vie à Damas ; que desirant
» m'acquitter envers lui, je lui
» avois offert la liberté, mais qu'il
» l'avoit refusée, dans la crainte
» de m'exposer à la mort. Sei-
» gneur, ajoutai-je, il n'est point
» coupable ; un homme si géné-
» reux ne peut pas l'être ; de lâ-
» ches calomniateurs l'ont noirci
» à vos yeux, il est la malheu-
» reuse victime de la haine & de
» l'envie déchaînées contre lui.

» Le Calife parut touché ; ce
» Prince avoit l'ame naturellement
» grande : il ne put s'empêcher
» d'admirer la conduite de mon
» ami. Je lui pardonne à cause de
» toi, me dit Mamoun ; vas lui
» annoncer cette bonne nouvelle,
» & amene-le moi. Je me jettai
» aux pieds de ce Prince, en les
» baisant, & je le remerciai dans

» les termes les plus forts que pu
» me dicter ma reconnoissance : je
» conduisis ensuite mon prisonnier
» devant le Calife. Ce Monarque
» le fit revêtir d'un robe d'hon-
» neur ; il lui fit donner dix che-
» vaux, dix mulets & dix cha-
» meaux de ses écuries ; il ajouta
» à toutes ces faveurs une bourse
» qui renfermoit dix mille sequins
» pour les frais de son voyage, &
» lui remit lui-même une lettre de
» recommandation pour le Gou-
» verneur de Damas. »

LE GLOUTON.

Un Glouton nommé Museiré, étoit ami d'un Religieux chrétien ; un jour passant devant le Monastère du Cénobite, celui-ci l'invita à un repas frugal : comme Museiré n'en espéroit pas de meilleur, il accepta l'offre du Moine, qui de très-bon cœur mit sur la table (a) une dixaine de pains, & courut à la cuisine chercher un plat de (b) lentilles : étonné de ne plus retrouver de pains à son retour, il en va chercher une nouvelle provision.

Idem.

(a) Les pains en Turquie sont en général assez petits, il y en a qui pesent moins d'un quarteron.

(b) Les Moines Chrétiens en Turquie mangent maigre toute l'année, & menent en général une vie assez austère.

Le plat de lentilles durant
intervale fut expédié, tellen
que le Moine qui rapportoit
pain, se crut obligé d'aller
nouveau chercher des lentill
ces dix pains ne durèrent pas
que les premiers : le Moine de
tour vit la table encore nettoy
il voulut voir jusqu'où cela ir
il regarnit la table autant de
qu'il la retrouva vuide ; mais q
que promptitude qu'il y mît,
affamé dévoroit plus vîte enc
Enfin il se rendit au dixième
vice. Après avoir remercié
hôte, il monta sur sa mule. «
» quel côté dirigez-vous vos p
» lui demanda le Religieux ?
» vais à une ville voisine, lui
» pondit Museiré, consulter
» fameux Médecin ; mon estor
» est dérangé depuis quelque te

j'ai perdu l'appétit. Quand vous l'aurez retrouvé, reprit le Moine, ne repassez pas ici ; vous affameriez tous les Monastères du monde. »

LE MEDECIN HONTEUX.

Béharistan Molladjami. N° 309.

Un Médecin Turc étoit contraint de passer souvent devant un cimetiere, il détournoit la vue de cet aspect : un de ses amis qui l'avoit accompagné plusieurs fois, lui en ayant demandé la cause : « C'est, lui dit-il, que j'ai fait périr presque tous ceux qui sont enterrés dans ce cimetiere ; je m'imagine les voir sortir de leurs tombeaux, & venir me reprocher leur mort. »

REPARTIE D'UN POETE *à un autre.*

Idem. DEUX Poëtes dînant à la table d'un Grand, crurent devoir payer leur écot par des saillies. (*a*) Le premier, à qui l'on avoit servi d'un ragoût très-chaud, dit « Que » le Cuisinier l'avoit fait au four- » neau qui doit cuire les Mécréans. » En ce cas, dit l'autre, ce seroit » vainement

(*a*) (Le premier.) L'histoire du Poëte ressemble à une d'Hésiode. Un Poëte avoit dit qu'il n'étoit pas étonnant que le feu eût pris au temple de Diane à Ephèse, parce que cette Déesse avoit été occupée cette nuit-là aux couches d'Olympias, mere d'Alexandre : Hésiode releve cette pensée froide, par une autre encore plus froide, en disant qu'elle étoit si froide qu'elle auroit pu éteindre l'incendie.

» vainement que tu entreprendrois
» de souffler, mais récite posément
» cinq ou six de tes vers ; je ne
» connois rien de si chaud, que ce
» moyen ne puisse refroidir. »

JUSTICE D'UN SULTAN.

Le Sultan Masoud (a), fils de Sultan Mahmoud Sebukteghin, chassoit, selon l'usage des Souverains d'Asie, avec une partie de son armée: il rencontra un paysan qui paroissoit accablé de douleur ; *Idem.*

(a) Sultan Masoud, fils de Mahmoud : il étoit le second Sultan de la Dynastie des Gaznévides : ce Prince périt misérablement par la révolte d'une partie de son armée après un regne de treize ans. Il étoit juste & libéral, & fut aimé des Gens de Lettres de son siécle.

ce Prince lui demanda avec bonté le ſujet de ſa peine : « Seigneur, » lui dit ce pauvre homme, j'avois » employé tous mes ſoins depuis » bien du tems à faire venir un me- » lon, que je comptois vendre très- » cher ; c'étoit toute la reſſource de » ma famille, un des vôtres vient » de me la ravir. Le Sultan lui promit prompte juſtice : en effet il appella un de ſes Officiers : « J'ai le » plus grand deſir, lui dit-il, de » manger du melon, ſi vous pouvez » m'en trouver un, je conſens à le » payer très-cher. » Celui-ci parcourut à l'inſtant toutes les tentes de l'armée : après bien des pas, il rencontra enfin ce qu'il cherchoit dans la tente d'un Officier. « Votre fortune eſt faite, lui dit-il, » ſi vous voulez céder ce melon » pour la bouche de l'Empereur ;

» c'est une fantaisie du Monarque » dont vous pouvez tirer un grand » profit. »

L'Officier, ravi de porter lui-même à son Maître ce présent intéressé. « Voilà ton esclave, dit aussi-tôt le Prince au paysan, dispose » de lui. » Et il ordonna que l'on attachât une corde au col du maraudeur.

Le paysan rendit graces au Sultan, & fit marcher devant lui son voleur, qui, sorti de dessous les yeux du Monarque, voulut composer pour sa liberté : il offrit à son nouveau maître cinq cens sequins. Le pauvre homme ébloui, reçut, sans balancer, un prix qu'il n'auroit jamais espéré de son melon ; & courut pour témoigner sa reconnoissance à l'Empereur, en lui apprenant le marché qu'il ve-

noit de conclure. « Tu t'es contenté » d'un trop bas prix, lui dit le Sul- » tan, la justice vouloit que tu prisses tout le bien de celui qui t'avoit » enlevé tout le tien. »

CONSTANCE SINGULIERE
d'un Visir de Cosroès.

-Elari-Mah. 155.

Cosroès, Roi de Perse, avoit convoqué ses Ministres pour délibérer sur une affaire de la dernière importance. Tandis qu'ils étoient assemblés, un scorpion tomba du haut du plancher sur un des Visirs, & lui enfonça son dard à plusieurs reprises, dans le pied. Le Ministre, qui dans cet instant adressoit la parole au Roi, continua son discours, sans faire le

LE GLOUTON.

UN Glouton nommé Museiré, étoit ami d'un Religieux chrétien ; un jour passant devant le Monastère du Cénobite, celui-ci l'invita à un repas frugal : comme Museiré n'en espéroit pas de meilleur, il accepta l'offre du Moine, qui de très-bon coeur mit sur la table (*a*) une dixaine de pains, & courut à la cuisine chercher un plat de (*b*) lentilles : étonné de ne plus retrouver de pains à son retour, il en va chercher une nouvelle provision. *Idem.*

(*a*) Les pains en Turquie sont en général assez petits, il y en a qui pesent moins d'un quarteron.

(*b*) Les Moines Chrétiens en Turquie mangent maigre toute l'année, & menent en général une vie assez austère.

Quelles sont les vertus qui rendent un Monarque heureux ?

dem. Djemchid, Roi de Perse, demandoit un jour à son Visir quelles étoient les vertus qui pouvoient contribuer à rendre un Prince heureux ? « Seigneur, ré-
» pondit le Visir, comme les Rois
» sont au-dessus des hommes, ils
» doivent être plus vertueux qu'eux
» tous. Le courage & la force, font
» les Conquérans ; la justice & la
» prudence, font les véritables Mo-
» narques ; la clémence & la géné-
» rosité, font les Peres de la Patrie,
» & rendent un Prince heureux. »

Qu'il n'y a point de lien plus fort que celui des bienfaits.

(*a*) Cosroés-Parviz, Roi de Perse, avoit à la tête de ses ar- *Idem*

(*a*) Cosroés-Parviz, ou Khuviev-Parviz, vingt-troisiéme Roi de la Dynastie des Sassanides, ayant été vaincu & obligé de fuir de sa capitale devant l'usurpateur Behram, se réfugia auprès de l'Empereur Maurice, par le secours duquel il remonta bientôt sur le trône, & fit périr à la fin son Compétiteur. Le Monarque Persan, en reconnoissance d'un service aussi essentiel, rendit aux Grecs plusieurs villes de la Syrie, dont son pere s'étoit emparé : Phocas, ayant fait mourir l'Empereur Maurice & tous ses enfans, à l'exception d'un seul qui se réfugia à la Cour de Cosroés, celui ci résolut de venger la mort d'un Prince auquel il devoit sa couronne ; il marcha contre les Grecs, & leur enleva une grande partie de la Syrie ; mais malgré tous ses succès, il ne put parvenir à remettre sur le trône de Constantinople le fils de son bienfaiteur. Il fut aussi ennemi déclaré d'Héraclius, successeur de

mées un Général illuftre par les plus rares qualités : Ruftem, c'étoit fon nom, étoit le bouclier de l'Etat; mais après avoir fervi long-tems fon Maître, il fut accufé de vouloir le trahir. Si cet ambitieux, qui eft l'idole des foldats, (dit en lui-même Cofroés,) ofe lever l'étendard de la révolte, quel autre pourrai-je lui oppofer qui foit auffi habile & auffi puif-

---

Phocas, qu'il l'avoit été de ce dernier. Les commencemens de la guerre qu'il lui fit, furent heureux pour lui; mais la fin en fut très-funefte, ayant été vaincu & fa capitale ayant été prife. Sa mort fut encore plus trifte : ce Prince, qui avoit illuftré les premières années de fon regne par mille belles actions, ternit l'éclat des dernières par fa cruauté & fon avarice. Les Grands du Royaume confpirèrent contre lui, fe faifirent de fa perfonne, & l'enfermèrent dans une des voûtes fouterraines, où il gardoit fes tréfors, au milieu defquels il périt miférablement.

ſant que lui? Le Prince conſulta là-deſſus ſes Viſirs; tous convinrent qu'il falloit charger de chaînes le traître Ruſtem.

Coſroés parut ſe rendre à leurs avis; le lendemain il fit venir Ruſtem & le combla de nouveaux bienfaits : la confiance & la bonté du Monarque touchèrent ce Général, & le firent renoncer à ſes deſſeins. Le Roi s'en étant apperçu, appella ſes Viſirs : « J'ai ſuivi » vos avis, leur dit-il, & j'ai en» chaîné Ruſtem avec le lien le plus » fort : il faut des chaînes pour les » mains, pour les pieds, pour le » corps; il n'en faut qu'une pour le » coeur, qui eſt le roi de toutes les » autres parties. »

SUR L'ÉDUCATION.

Idem. UNE guerre cruelle regna long-tems entre l'Egypte & l'Empire de Conſtantinople ; les deux Monarques, également touchés des maux que la diſcorde traîne après elle, mirent bas les armes. Pour cimenter leur union, le Sultan d'Egypte donna ſa fille en mariage au fils de l'Empereur, & la fille du Prince Grec fut deſtinée au fils du Sultan : les deux Souverains, à l'occaſion de ce double mariage, lierent la correſpondance la plus intime, & l'un n'entreprenoit rien ſans conſulter l'autre ; le Sultan écrivit un jour à l'Empereur.

« Un pere ne doit rien avoir de » plus cher que ſes enfans ; c'eſt par » eux qu'il revit, même après ſa

» mort; il doit donc faire ſes efforts,
» pour les mettre après lui à l'abri
» des atteintes de l'indigence. Pé-
» nétré de cette vérité, j'ai amaſſé
» des tréſors pour mon fils : pour-
» quoi ne ſuivez-vous pas mon
» exemple, & ne vous occupez-
» vous pas de ce que votre fils doit
» devenir après vous ? »

L'Empereur répondit au Sultan : « Le ſage ne met pas ſa confiance » dans les biens de ce monde ; la » prodigalité les diſſipe, le malheur » les fait perdre ; mon fils trouvera » après ma mort des biens plus ſo- » lides : j'ai enrichi ſon ame de dons » ineſtimables que perſonne ne peut » lui ravir : il poſſede les qualités du » cœur & de l'eſprit. » Le Sultan d'Egypte convint que la bonne éducation étoit le bien le plus précieux qu'un pere pût laiſſer à ſes enfans.

LE DEPOSITAIRE FID

Adjaïb Mouafer. N° 153.

LES liens de la plus étroit
tié unissoient l'Emir-Samoui
l'Emir-Alkis : celui-ci ayar
la résolution de voyager, c
pouvoir remettre son bien
des mains plus sûres que cel
son ami. Il fit donc porter
ses richesses dans la ville où
mandoit Samouil, & partit
son voyage.

L'on apprit quelque tems
que cet Emir avoit eu le ma
de périr dans un naufrage
kendé regnoit alors en Ar
c'étoit un Prince dévoré de l
des richesses, & peu délicat s
moyens qui pouvoient les aug
ter. La mort de l'Emir-Alk
parut une occasion favorable

ſatisfaire ſon avidité : il ſavoit que le bien de cet Emir étoit entre les mains de Samouil ; il le fit ſommer de le lui livrer. Celui-ci fit répondre au Prince, qu'il étoit au déſeſpoir d'être dans l'impoſſibilité de lui accorder ſa demande, qu'il devoit être inſtruit mieux qu'un autre des regles de l'honneur & de la bonne foi, qu'elles obligeoient un dépoſitaire à remettre le dépôt qu'on lui avoit confié, à celui à qui il appartenoit, & non pas à un étranger.

Le Roi, irrité du refus de l'Emir, réſolut d'avoir par la force ce qu'on refuſoit de lui donner de bonne grace, & mit le ſiége devant la ville où commandoit Samouil. Le fils de cet Emir, allarmé du danger où étoit ſon pere, ramaſſe quelques amis & tenta de

ſe jetter dans la ville, mais il eut le malheur d'être pris.

Alkendé fut charmé d'avoir entre les mains, un ôtage capable d'ébranler la fermeté de Samouil: il fait charger de chaînes le jeune Emir, le conduit dans cet état ſous les murailles de la ville, & lui mettant le poignard ſur la gorge, il menace Samouil de percer ſon fils ſous ſes yeux, s'il ne lui livre ſur le champ les richeſſes d'Alkis.

Samouil, ſans faire paroître la moindre émotion, & faiſant taire la voix de la nature, pour n'écouter que celle de la fidélité, lui cria, que la crainte de perdre ce qu'il avoit de plus cher au monde, ne l'engageroit jamais à trahir ſon devoir.

L'héroïque fermeté de Samouil,

loin de toucher le Roi, ne fit que redoubler ſa fureur ; ce Prince barbare plongea ſon poignard dans le ſein du jeune Emir : les habitans de la ville, indignés de cette cruauté, & craignant de tomber au pouvoir de ce Prince inhumain, ſe défendirent avec tant de courage, qu'ils le forcèrent de lever le ſiége honteuſement.

Le fils de l'Emir Alkis qui avoit accompagné ſon pere dans ſon voyage, & qui avoit eu le bonheur d'échapper au naufrage étant de retour, l'Emir Samouil lui remit le dépôt que ſon pere lui avoit confié, & dont la garde lui avoit été ſi funeſte.

MANIERE INGENIE[U]
d'un Philosophe pour con[soler] un Prince sur la mort d[e son] fils.

[A]medben [H]abchah. [Ann]o 1509.

COSROÉS, ayant eu le ma
de perdre un fils qui lui étoi
cher, s'abandonna à la doul
plus vive. Ses Visirs, ses Fav
les Ministres même de la
gion, entreprirent en vain
consoler. Il y avoit à Chtési
une espéce de Philosophe,
l'entretien duquel ce Princ
toit toujours plû : Behloul
toit son nom) entre chez le
qu'il trouve seul dans son a
tement, pénétré de chagrin.
loul, feignant d'ignorer la
que ce Prince avoit faite, lu
manda le sujet d'une si pro

ifteffe. Mon fils eft mort, lui répondit Cofroés, & je vas paffer le fte de ma vie à le pleurer. « Seigneur, lui dit le Philofophe, votre douleur eft jufte, mais elle cefferoit de l'être, fi vous ne confentiez à y mettre des bornes; qu'il me foit permis d'interroger Votre Majefté : Pouviez-vous defirer que votre fils feul exempt de la loi commune, fût immortel fur la terre? Non, répondit le Roi, je fais que l'ange de la mort n'épargne perfonne; mais j'aurois du moins fouhaité qu'il eût vécu âge d'homme; qu'après avoir goûté les plaifirs de la jeuneffe, il fe fût vu renaître dans une brillante & nombreufe poftérité, & qu'au bout de fa carrière il eût joui du repos dû à la vertu.

» Hé bien ! reprit Behloul, sup-
» posez, pour un instant, que vo-
» tre fils a parcouru successive-
» ment les quatre âges de la vie ;
» poussez plus loin la supposition :
» imaginez-vous que ses jours purs
» & sereins, n'ont jamais été of-
» fusqués par le moindre nuage du
» chagrin ou de l'adversité, & que
» ses années ont été aussi nom-
» breuses que les grains de sable,
» qui couvrent la surface de la
» terre ; mais que ce long espace
» de tems écoulé, il a payé le
» tribut qu'il devoit à la nature :
» cette vie si longue & si fortu-
» née, n'est-elle pas pour lui à
» l'instant de sa mort, comme un
» songe léger, dont les traces s'ef-
» facent au réveil ? ses grandeurs,
» ses richesses, ses plaisirs, l'ac-
» compagnent-ils dans la nuit du

» tombeau? Non, répondit le Roi. » Si cela eſt ainſi, reprit Behloul, » pourquoi donc vous affliger de » la perte d'une vie qui, courte » ou longue, heureuſe ou mal- » heureuſe, doit finir indubitable- » ment. Souvenez-vous de ces » vers d'un Poëte Perſan : prolon- » gez, s'il eſt poſſible, vos jours » au-delà des bornes ordinaires ; » goutez tous les plaiſirs imagina- » bles, ſoyez conquérant & que la » renommée publie par-tout l'uni- » vers la grandeur de vos exploits ; » la trame de vos jours eſt ourdie » avec le fil de la mort. »

Ces paroles adoucirent la douleur de Coſroés, & il ne put s'empêcher de dire que Behloul étoit un véritable conſolateur.

TRAIT SINGULI

de libéralité.

Megmoua Hikaïal. N° 149.

Les peuples de l'Orient plı que les autres habitans de la portent les vertus & les vi l'extrême : leur opinion ſur taliſme, les empêchent ſo d'écouter la prudence; on l ra par l'hiſtoire ſuivante.

Un homme libéral juſqı profuſion, habitoit Bagdad le regne du Calife Mamou prodigalité épuiſa bientôt ur tune immenſe; les Poëtes aı toujours été plus favoriſés d que les autres Artiſtes, & c il y en avoit à Bagdad, ainſi leurs beaucoup de faméliques nombre n'avoit pas peu con

à épuiser les richesses de ce protecteur.

Un jour Asmai, plus habile & plus avide que tous les autres, s'étant présenté à la porte de celui qu'il croyoit encore riche, pour lui porter des vers dont il espéroit le prix, le portier refusa de le laisser entrer. Asmai, blessé de ce procédé, fit dans l'instant un distique dont voici le sens.

« Quelle différence doit-on mettre entre l'avare & le généreux, » si ce dernier ferme sa porte ? » Il remit ces deux vers au portier, le priant de les montrer à son maître. Il n'attendit pas long-tems la réponse : ce domestique rapporta dans l'instant le même papier, au revers duquel Asmai lut un autre distique dont voici le sens.

« Lorsque l'homme généreux a

» tout donné, il tient ſa porte f
» mée, pour n'avoir pas le chag
» de refuſer. »

Malgré le ſens de cet *impron
tu*, ces vers étoient accompag
d'une bourſe cachetée remp
d'or.

Le Poëte d'autant plus frappé
cette libéralité, que le diſtique
rendoit plus étonnante, alla cl
le Calife qui protégeoit auſſi
Poëtes : Aſmai raconta ſon av
ture à ce Prince, & lui montr
bourſe qu'il venoit de recev
Mamoun en la conſidérant rec
nut ſon cachet, & ſe rappella
lui-même l'avoit donné, pe
jours auparavant, à ce prét
riche devenu néceſſiteux.
venir cet homme pour lui d
der compte d'une conduite
ſarre : « Etes-vous véritab

» pauvre? lui dit-il. Seigneur, ré-
» pondit-il au Calife, celui qui
» nourrit tous les humains, n'a-
» bandonne pas ceux qui le crai-
» gnent. J'ai donné ce que je te-
» nois de votre générosité, pour
» imiter vous, & celui dont vous
» êtes l'image : avec un si bon
» maître que m'a donné la Provi-
» dence, je ne suis pas inquiet de
» l'avenir. Le Calife flatté de cette
» repartie, fit donner à cet homme
» si confiant une bourse de dix
» mille sequins. »

Un Monarque doit réunir dans sa personne toutes les vertus.

(*a*) Nouchirevan, Roi de Perse, fut appellé à bon titre le Salomon *Idem.*

(*a*) C'est ainsi que les Musulmans nomment Cosroès, premier du nom, qui étoit fils de Cobadès son prédécesseur, Roi de la qua-

de l'Orient. Le Roi des Indes; l'Empereur de la Chine & celui de Constantinople, se rendirent un jour à sa Cour pour admirer sa sagesse, & profiter de ses lumières : ces Monarques faisoient parler devant eux tous les Sages, & l'on ne traitoit rien dans cette illustre assemblée, qui n'eût trait à la plus sublime morale, & qui ne dût encourager la vertu.

Nouchirevan demanda un jour à

triéme Dynastie de Perse, nommée des Sassanides ou des Cosroés. Tous les Historiens, tant Arabes que Persans, proposent Nouchirevan, comme le modèle que doivent suivre tous les Princes, pour la conduite de leurs Etats. Ils assurent que ce Monarque possédoit au souverain dégré toutes les vertus royales, sur-tout la justice & la libéralité : Mahomet se glorifie dans l'Alcoran d'être né sous son regne.

à ses augustes hôtes, qu'est-ce qui pouvoit les flatter davantage dans la vie? L'Empereur de Constantinople répondit que le bonheur d'accorder des graces, étoit à son gré le plus bel appanage de la royauté. « Je ne connois point, » dit l'Empereur de la Chine, de » plaisir plus pur que celui de par» donner à l'offenseur que je suis » en droit de punir. Et moi, dit le » Roi des Indes, je mets tout mon » contentement à être aimé des » bons, & à être redouté des mé» chans. Grands Princes, re» prit Nouchirevan, la vertu est » une, & tout ce qu'elle inspire » doit être également précieux à » des Sages : exercer sa libéralité, » montrer sa clémence, faire usage » de la justice, voilà trois grands » bonheurs; chacun de vous y a

» droit ; ne les choisissez pas, exer-
» cez-les tous ensemble.

Sur le danger d'attacher trop de considération aux richesses.

lem.

Un Calife Abbasside s'entretenoit avec son Visir, de la manière dont les anciens Rois de Perse avoient gouverné. Je voudrois, dit ce Prince, connoître précisément le caractère de ces Monarques, & ce qui les a distingués les uns des autres. Seigneur, répondit le Ministre, ils ont eu presque tous des principes différens. (*a*) Djemchid croyoit que l'expérience seule

(*a*) Djemchid, quatriéme Roi de la Dynastie des Pischadiens, qui est la première des Rois de Perse : ce fut lui qui bâtit la fameuse & la superbe ville d'Estékar, appellée Persépolis par les Grecs. Les Persans prétendent que la plûpart des arts libéraux & méchani-

pouvoit inſtruire, & il ne confioit les places intéreſſantes qu'à des Miniſtres d'un âge avancé. Zahak penſoit que l'opulence tenoit lieu de toutes les vertus; ſous ſon regne il ſuffiſoit d'être riche pour devenir grand. L'opinion de (*a*) Manoudjeher étoit que les hommes d'un ſang illuſtre, connoiſſoient ſeuls la vertu, & qu'on n'étoit pur

ques furent inventés ſous ſon regne. Ce fut auſſi ce Prince qui donna à la main gauche la préférence, qu'elle conſerve encore aujourd'hui en Orient: il diſoit, pour juſtifier ce réglement, qu'il ſuffiſoit à la main droite d'avoir l'avantage d'être la droite, & qu'il falloit honorer la gauche, pour faire quelque ſorte de comparaiſon.

(*a*) Manoudjeher, huitiéme Roi de Perſe de la première race, dite des Piſchadiens, étoit petit-fils de Féridoun; il gouverna ſes peuples avec beaucoup de juſtice & de douceur, & s'attacha à faire fleurir ſon Royaume par la culture des terres.

qu'autant qu'on étoit noble. Kichtab (a) pensant qu'on n'étoit digne de conduire les hommes, qu'autant qu'on s'étoit entretenu avec Dieu, alloit chercher ses Ministres dans les Temples. Cosroés, dans des guerres fréquentes, s'étoit persuadé que les plus forts étoient les plus sages, & ne choisit pour gouverner ses sujets, que ceux qui avoient fait trembler ses ennemis. Nouchirevan, qui vint après eux, n'adoptant aucun systême, chercha des Ministres parmi les guerriers, parmi les nobles, parmi ceux à qui l'âge avoit donné l'expérience ; il ne rejetta que ceux qui s'étoient attachés à devenir riches. Tout est perdu dans un état

(a) Kichtab, cinquiéme Roi de Perse de la Dynastie de Caïanides.

(difoit-il) lorfque l'opulence eft l'unique fource de toute confidération; tout le monde veut être riche, & perfonne ne fonge à être vertueux.

PRÉROGATIVE DES DROITS *de l'hofpitalité parmi les Arabes.*

MAAN Benzaïd, Roi de l'Arabie, ayant fait cent prifonniers dans une bataille, les condamna tous à avoir la tête tranchée; un d'entre eux, fe jettant aux genoux du Prince, le conjura de permettre qu'on lui donnât de l'eau, pour étancher la foif cruelle dont il étoit tourmenté. Maan dit à fon Echanfon de lui verfer à boire. Mes compagnons, reprit le jeune homme,

ne sont pas moins altérés que moi ; si Votre Majesté veut que je profite de la grace qu'elle m'a faite, qu'elle daigne leur accorder la même faveur. Le Roi voulut bien y consentir, & ordonna que l'on donnât à boire à tous les prisonniers.

Quand ils eurent bu, le jeune homme dit au Roi, (a) nous sommes devenus les hôtes de Votre Majesté, vous êtes trop généreux, Seigneur, pour faire périr ceux que vous avez admis à un pareil honneur.

(a) Les droits de l'hospitalité sont sacrés parmi les Orientaux, & sur-tout parmi les Arabes ; c'est par cette raison que Saladin qui vouloit faire périr Raynaud de Chatillon contre lequel il étoit irrité, ne voulut p permettre que ce Seigneur bût en sa pr sence.

Le Prince ne put s'empêcher d'admirer la subtilité de son esprit, & révoqua, à sa considération, l'arrêt qu'il avoit prononcé.

MANIERE INGENIEUSE
de se justifier.

LE Calife Mamoun, mécontent de Fadl son premier Ministre, avoit résolu de le faire périr; il en fit la confidence à cinq de ceux qui l'approchoient de plus près, & leur recommanda un secret inviolable. La résolution du Calife fut découverte; & Fadl, qui ne tarda pas à l'apprendre, fit à Mamoun des reproches de son ingratitude, & de sa cruauté. Le Calife, accoutumé à la dissimulation, tenta de dissuader son Visir, en l'accablant de *Idem*

careffes ; mais n'ayant pas renonc
à fon projet, il le fit étouffer quel
que tems après dans le bain.

Auffitôt après la mort du Vifi
le Calife, qui ne pouvoit favoir
lequel des cinq confidens l'avoit
trahi, les fit tous périr, afin d'être
fûr d'avoir puni le coupable. Plu-
fieurs années après, l'indifcret fut
découvert : on apprit qu'Abdou-
laziz avoit fait part à Ibrahim fon
Secrétaire du deffein du Prince, &
que celui-ci en avoit inftruit Fadl,
qui en devoit être la victime.

Mamoun irrité condamna Ibra-
him à la mort ; Ibrahim ayant de-
mandé à paroître devant le Calife.
« Prince, lui dit-il, ne me punif-
» fez pas fans m'entendre ; écoutez
» une hiftoire qui doit fervir à ma
» juftification. »

Nouchirevan, Roi de Perfe,

avoit condamné à la mort un de ses Pages pour avoir répandu sur lui, par mégarde, de la sausse en le servant à table : le Page ne voyant aucune espérance de pardon, versa le plat tout entier sur ce Maître implacable.

Nouchirevan, plus étonné encore qu'indigné, voulut savoir la raison d'une pareille témérité : « Prince, lui dit le Page, j'ai voulu que ma mort ne fît aucun tort » à votre renommée ; vous passez » pour le plus juste des Monarques, mais vous perdriez ce titre, si la postérité savoit que » vous avez condamné un de vos » sujets pour une faute si légère. » Nouchirevan, revenu à lui-même, eut honte de sa colère, & » lui fit grace. »

» Serai-je plus malheureux que le

» Page? & vous, Prince, feriez
» vous moins équitable que Nou
» chirevan? Fadl avoit été autre
» fois mon maître, fuis-je don
» coupable, pour avoir voulu lu
» fauver la vie? Je n'ai point viol
» le fecret de Votre Majefté, ca
» je n'en étois pas le dépofitaire
» Celui à qui vous l'aviez confié
» & qui vous a trahi, eft mort
» fon fang doit fuffire à votre ver
» geance. »

Le Calife touché de cet exem ple lui pardonna.

Quelles font les trois chofes dan la vie que l'on doit le plus eftimer?

Nouchirevan demandoit à (a Idem. Buzurdjemher quelles étoient le

(a) C'eft le nom que les Mahométans dor nent au Vifir de Nouchirevan, ou de Cofro

trois choses, dans la vie, que l'on doit le plus estimer. Le Visir répondit: « La femme, la mort, & » le besoin réciproque que les » hommes ont les uns des autres. » Nouchirevan étonné, voulut avoir l'explication de ce discours.

« Seigneur, reprit le Visir, s'il » n'y avoit point de femmes, le » monde auroit-il le bonheur de » posséder un Empereur aussi grand » & aussi juste que vous? Si les

premier : il est fort renommé dans tout l'Orient pour sa prudence, & son habileté : son Prince lui confia l'éducation de son fils Hormouz, & le disciple fut digne du maître. L'on prétend, avec raison, que ce grand Homme renonça à l'idolâtrie des Mages, pour embrasser le Christianisme, & qu'il instruisit son élève des mystères de notre sainte Religion : ce fut la raison pour laquelle Cosroës Parviz, successeur d'Hormouz, le fit périr.

» quoique Califes légitimes, n'en
» étoient pas moins des tyrans; ils
» se sont souillés du sang de leurs
» sujets, & tout le monde trem-
» bloit à leur approche : ce n'est
» pas vivre, que d'être dans une
» crainte continuelle. Depuis qua-
» tre ans Haroun est monté sur le
» trône, depuis cette époque, qui
» a été celle du bonheur public,
» je compte les années de ma
» vie. »

Cette louange flatta le Calife, & il fit donner mille drachmes d'or au vieillard; puis il lui demanda, en souriant, dans quel tems il comptoit recueillir des fruits de l'arbre qu'il venoit de planter? « Sire, répondit l'Arabe,
» nos peres ont planté des arbres,
» & nous en mangeons les fruits;
» il faut bien que nous plantions

» pour la postérité ; & nos enfans
» prendront ce soin à leur tour,
» pour ceux qui doivent venir après
» eux. »

Le Calife, content de cette réponse, lui fit donner encore mille drachmes d'or : « Voici un mira-
» cle de votre bienfaisance, dit le
» vieillard ; un arbre ne produit
» qu'après bien des années, & vous
» me faites jouir dès aujourd'hui
» des fruits de celui que je viens
» de planter. »

TRAIT SINGULIER
de la vie de Behram.

Idem. UN jeune Roi de Perse, appellé (*a*) Behram, héritier du trône de son pere, dans l'âge où les hommes sont faits pour être gouvernés, plutôt que pour gouverner leurs semblables, se croyoit Monarque seulement pour vivre heureux; & il se débarrassoit sur un Visir, des soins pénibles de son Empire. Ce Visir, qui croyoit ne devoir jamais rendre aucun compte, abusoit aussi de son autorité;

(*a*) Behram, second du nom, Roi de Perse, & le quatrième de la Dynastie des Sassanides: il étoit fils d'Hormouz, fils de Sapor, fils d'Ardchir, fondateur de cette Dynastie. Il fit périr l'hérésiarque Manès, & chassa les Manichéens de ses états.

& chacun de ceux qu'il employoit songeoient, comme lui, plutôt à leur bonheur particulier, qu'au bien général, dont ils étoient responsables. Les troupes mal payées faisoient mal leur devoir ; plus d'ordre, plus de justice, plus d'économie; les peuples se révoltèrent. Le Prince entendit dire trop tard, que ses sujets ne vouloient plus lui obéir. Il se réveilla du sein de la mollesse, & chercha d'où pouvoit provenir le mal, que jamais il n'avoit prévu : ses Conseillers, qui trembloient encore devant le Visir, lui montroient le désordre, sans oser lui en découvrir la cause.

Un jour que le Prince se promenoit tout pensif, tristement occupé du mal, auquel il vouloit remédier, il rencontra un berger qui pendoit à un arbre le chien de son

troupeau : « Qu'a fait cet animal,
» lui dit le Roi de Perse, pour
» éprouver un pareil châtiment?
» Ce qu'il a fait, répondit le Pâ-
» tre, il a trahi ma confiance; je
» l'ai élevé, je l'ai nourri pour qu'il
» garantît mes brebis du loup; il
» s'est entendu avec ces animaux
» voraces, & il a partagé avec eux
» la proie qu'il leur abandonnoit;
» mon troupeau a été dévoré par la
» perfidie de mon chien : les mal-
» heurs de la multitude viennent
» toujours de ceux qui la condui-
» sent. » Ce mot ouvrit les yeux au Roi; il comprit qu'il avoit eu tort de se confier à son Visir, aussi perfide que le chien du berger; & il lui fit subir le châtiment que le chien avoit justement souffert.

Cet exemple intimida tous ceux qui avoient abusé, comme le pre-

mier Visir, de la portion d'autorité qu'il leur avoit confiée; l'ordre fut rétabli dans la Perse, & son Roi apprit d'un conducteur de troupeau, comment un Monarque doit conduire les hommes.

DIFFERENS TRAITS *de générosité d'Hatem-Taï, Prince Arabe.*

Enisel-Asin-Pirmamoud. N° 15[illegible]

HATEM-Taï (*a*) passoit pour être si libéral, que les Monarques les plus puissans étoient jaloux de sa grande réputation. Le Sultan de

(*a*) Hatem-Taï, vivoit avant le Mahométisme, & ne fut point Musulman; mais son fils le devint l'an 7 de l'hégire. Ce chef d'Arabes a été si renommé dans tout l'Orient pour son extrême libéralité, qu'encore aujourd'hui son nom est la plus grande louange que l'on puisse donner à un homme généreux.

Damas voulut reconnoître pa
même, si ce que la renommé
blioit de cet Arabe étoit v
ble. Il fit partir un de ses p
paux Officiers, chargés de
sens pour Hatem, avec ord
lui demander vingt chameau
eussent le poil rouge & les
noirs; cette espéce de chan
étoit très-rare, & par consé
d'un grand prix.

Sur cette demande, Hate
chercher dans le désert toı
chameaux aux yeux noirs &
rouge, promettant de chac
double de sa valeur. Les Ar
qui avoient dans Hatem la
grande confiance, rassembl
cent chameaux tels qu'il le
mandoit : Hatem les envo
Roi, & combla de présens l
cier.

Le Souverain de Damas, étonné de cette magnificence, tenta de la surpasser ; il fit charger les mêmes chameaux d'étoffes précieuses, & les renvoya à Hatem. Celui-ci fit venir aussitôt tous ceux qui lui avoient amené ces animaux si rares, & les leur rendit tous avec la charge qu'ils portoient : à cette nouvelle le Roi de Damas se confessa vaincu.

La réputation d'Hatem franchit bientôt les limites de l'Asie, & parvint jusqu'en Europe ; l'Empereur de Constantinople indigné de ce qu'on osoit comparer un simple Chef d'Arabes aux plus grands Monarques par sa libéralité, voulut, ainsi que le Sultan de Damas, en faire l'épreuve.

Parmi le grand nombre de chevaux qu'entretenoit Hatem, il y

en avoit un ſi extraordinaire, qu'il le priſoit plus que toutes ſes richeſſes : jamais la nature n'avoit formé un animal ſi parfait ; le feu ſembloit ſortir de ſes narines, & il ſurpaſſoit à la courſe les cerfs les plus légers. Ce cheval enfin n'étoit pas moins célèbre dans tout l'Orient, par ſa beauté, que ſon Maître, par ſa libéralité.

L'Empereur, qui ſavoit combien Hatem aimoit ſon cheval, réſolut de le lui demander, croyant mettre ſa générosité à la plus rude épreuve. Il envoya vers ce Chef des Arabes un Seigneur de ſa Cour. L'Officier du Monarque arriva chez Hatem par une nuit obſcure, & au milieu des orages, dans la ſaiſon, où tous les chevaux des Arabes paiſſent dans les prairies. Cet Officier fut reçu

comme l'Envoyé de l'Empereur devoit l'être, par le plus magnifique de tous les hommes : après le souper Hatem conduisit son hôte dans une tente très-riche.

Le lendemain l'Envoyé remit à Hatem, les présens du Monarque avec la lettre de ce Prince. Hatem en la lisant parut affligé : Si vous m'eussiez prévenu hier, dit-il à l'Officier, de l'objet de votre mission, je ne serois pas aujourd'hui dans le plus cruel embarras, & j'aurois donné à l'Empereur ce foible témoignage de mon obéissance ; mais le cheval qu'il desire, n'existe plus ; tous les animaux paissent maintenant dans les prairies, nous sommes dans l'usage de ne réserver alors qu'une seule monture auprès de nous. J'avois choisi celle-là ; surpris par votre arrivée,

& n'ayant rien pour vous traiter, je l'ai fait égorger, & elle a été servie à votre souper : l'obscurité & le mauvais tems m'ont empêché d'envoyer chercher mes moutons qui sont dans des pâturages fort éloignés. Aussitôt Hatem fit venir les plus beaux chevaux, & pria l'Ambassadeur de les présenter à son Maître. Ce Prince ne put s'empêcher d'admirer le trait extraordinaire de la générosité d'Hatem, & convint qu'il méritoit véritablement le titre du plus libéral de tous les hommes.

Il étoit de la destinée d'Hatem de faire ombrage à tous les Monarques. Numan, Roi de l'Arabie Heureuse, conçut contre lui la plus violente jalousie : ce Prince se piquoit de générosité, mais dans le fond, il n'avoit que de

l'ostentation

l'ostentation. Il fit publier avec pompe dans tout l'Orient, que tous ceux qui desireroient quelque faveur, se rendissent au pied de son trône; il ne songeoit qu'à surpasser Hatem en générosité. Il auroit voulu effacer de la mémoire des hommes le nom d'un rival odieux; mais une foule innombrable répétoit le nom de ce bienfaiteur du genre-humain, & publioit ses louanges. Numan devenoit furieux: « Est-il possible, » s'écrioit-il, qu'on ose mettre en » parallèle avec moi, un Arabe » qui n'a ni Sceptre, ni Couronne, » & qui erre dans les déserts? » Sa jalousie augmentant sans cesse, il crut plus facile de le perdre, que de le surpasser.

Il y avoit à la Cour de Numan, un de ces Courtisans vendus aux

caprices des Princes, & prêts à tout entreprendre, pour tout obtenir. Le Roi le choisit pour en faire l'instrument d'un grand crime : « Pars, lui dit-il ; délivre » moi d'un homme que j'abhorre, » & compte sur une récompense » égale au service que tu vas me » rendre. »

Le Courtisan avide vole, & arrive dans le désert où étoient campés les Arabes : en découvrant de loin leurs tentes, il se rappella qu'il n'avoit jamais vu Hatem, & il cherchoit les moyens de pouvoir le connoître, sans laisser pénétrer son dessein. Comme il rêvoit profondément, un homme d'une figure aimable, l'aborda & l'invita d'entrer dans sa tente. Il y consent, & est enchanté des politesses qu'il reçoit : après un sou-

per ſplendide, il veut prendre congé de ſon hôte ; l'Arabe le conjure de reſter avec lui quelques jours. « Généreux inconnu, lui ré» pondit l'Officier du Roi, je ſuis » confondu du traitement que vous » m'avez fait ; mais une affaire de » la dernière importance me force » de vous quitter. Seroit-il poſſi» ble, reprit l'Arabe, que vous me » fiſſiez part de cette affaire, qui » paroît vous intéreſſer ſi fort ? Vous » êtes étranger dans ces lieux, » peut-être pourrai-je vous y être » utile. » Le Courtiſan, après avoir fait réflexion qu'il ne pourroit venir à bout ſeul de ſon entrepriſe, ſe détermina à profiter des offres gracieuſes de ſervice que lui faiſoit ſon hôte.

« Vous allez juger, lui dit-il, » de la confiance que j'ai en vous

» par l'importance du ſecret que » je vas vous révéler : Apprenez » qu'Hatem a été dévoué à la » mort par Numan, Roi d'Arabie. Ce Prince, dont je ſuis le » favori, m'a choiſi pour être le » Miniſtre de ſes vengeances : mais » comment exécuter ſes ordres, » moi qui n'ai jamais vu Hatem? » Faites-le moi connoître, & ajoutez ce bienfait à ceux dont vous » m'avez déjà comblé. Je vous ai » promis de vous ſervir, répondit l'Arabe, vous allez voir ſi » je ſuis eſclave de ma parole : » Frappez, ajouta-t-il en découvrant ſa poitrine, verſez mon » ſang : puiſſe ma mort contenter » votre Prince qui la deſire, & » vous procurer la récompenſe que » vous en eſpérez. Au reſte je dois » vous prévenir, que les momens

» ſont précieux, ne différez point » d'exécuter les ordres de votre » Roi, & partez tout de ſuite. Les » ténèbres vous déroberont à la » vengeance de mes amis & de mes » proches. Si demain le jour vous » ſurprend dans ces lieux, vous » êtes perdu. »

Ces paroles furent un coup de foudre pour le Courtiſan. Pénétré de la noirceur de ſon crime, & de la magnanimité de celui qui lui parloit, il tombe à ſes genoux. « A Dieu ne plaiſe, s'écrie-t-il, » que je porte ſur vous une main » ſacrilége; duſſai-je encourir la » diſgrace de mon Prince; dût-il » même me faire périr, rien ne » ſera capable de me forcer à une » pareille lâcheté. » A ces mots il reprend la route de l'Arabie Heureuſe.

Le cruel Monarque demande à ſon favori la tête d'Hatem ; celui-ci raconte ce qui lui eſt arrivé. Numan étonné, s'écrie : « C'eſt » avec juſtice, ô Hatem! que l'on » te révère comme une eſpéce de » divinité. Les hommes pouſſés » par un ſimple ſentiment de gé- » néroſité, peuvent donner tous » leurs biens ; mais ſacrifier ſa vie, » c'eſt une action au-deſſus de » l'humanité. »

La généroſité & la grandeur d'ame étoient preſque héréditaires dans la famille d'Hatem-Taï. Après ſa mort, les Arabes dont il étoit le chef, refuſèrent d'embraſſer l'Iſlamiſme. Le Légiſlateur Mahomet les condamna tous à la mort ; il voulut épargner la fille d'Hatem, à cauſe de la mémoire de ſon pere. Cette femme géné-

reuſe voyant les bourreaux prêts à frapper, ſe jetta aux genoux de Mahomet, le conjurant de lui ôter la vie. « Reprends ton funeſte bien-» fait, lui dit-elle; il ſeroit pour » moi un ſupplice mille fois plus » affreux, que celui que tu pré-» pares à mes Concitoyens; ou » pardonne à tous, ou fais moi » périr avec eux. » Mahomet, touché d'un ſentiment ſi généreux, révoqua l'arrêt prononcé, & fit grace en faveur de la fille d'Hatem à toute la Tribu.

Hatem-Taï étant mort ſon frere prétendit le remplacer. Cherbéka ſa mere lui répétoit ſans ceſſe, qu'il n'égaleroit jamais celui dont la réputation étoit ſi méritée. Comme il vouloit, à l'exemple d'Hatem, accueillir tous ceux qui avoient coûtume d'aborder chez

ſon frere; il fit dreſſer une vaſte tente, dans laquelle ce Chef des Arabes recevoit de ſon vivant la foule des demandeurs. Cette tente avoit ſoixante-dix portes; Cherbéka s'étant déguiſée en pauvre femme, entra dans la tente, le viſage couvert d'un voile épais; ſon fils qui ne la reconnut point, lui donna l'aumône: la même femme voilée rentra par une autre porte, & reparut à ſes yeux. Le nouveau Bienfaiteur, revoyant la même perſonne qui venoit de recevoir de ſa main, la rebuta, en lui reprochant ſon importunité. Alors Cherbéka ôtant ſon voile: « M'étois-je trompé, mon fils, lui » dit-elle, en vous aſſurant que » jamais vous n'égaleriez Hatem? » Un jour pour éprouver votre » frere, je me déguiſai ainſi, &

» j'entrai successivement par les » soixante-dix portes de cette mê- » me tente, & soixante-dix fois » je reçus des bienfaits de sa part. » J'ai connu dès votre plus tendre » enfance, que vos caractères se- » roient différens. Votre frere Ha- » tem ne vouloit point téter, » qu'un autre enfant ne parta- » geât mon sein avec lui; vous, » au contraire, tandis que vous » suciez une mammelle, vous » vous empariez de l'autre, pour » la dérober à celui qui auroit pu » la saisir. »

Hatem-Taï interrogé s'il avoit rencontré dans sa vie un homme plus magnifique que lui: « Assuré- » ment, répondit-il; un jour que » je voyageois, je passai près la » tente d'un pauvre Arabe qui » m'offrit l'hospitalité, sans me

» connoître ; il étoit tard, & j'é-
» tois encore éloigné de chez
» moi. J'acceptai volontiers les
» offres de ce Bédouin, j'avois vu
» quelques colombes, qui volti-
» geoient autour de sa tente : com-
» me je m'attendois à manger du
» ris & quelques œufs, nourriture
» ordinaire des gens du peuple, je
» vis servir sur un plat, une de ces
» colombes, que je savois être
» toute la richesse de ce pauvre
» homme : il ne voulut pas même
» que je lui en témoignasse ma re-
» connoissance, & je ne pus le
» remercier, qu'en lui vantant
» beaucoup le mets qu'il m'avoit
» apprêté.

» Je me disposois à partir le len-
» demain matin, & je cherchois
» en moi-même les moyens de ré-
» compenser la générosité de mon

» hôte ; je le vis arriver qui te-
» noit dans ses mains dix autres
» colombes, auxquelles il venoit
» de tordre le col, & qu'il me pria
» d'accepter, comme la seule cho-
» se qui fût en son pouvoir. C'é-
» toit en effet tout ce qu'il possé-
» doit au monde. Quelque affligé
» que je fus, qu'il se fût ainsi pri-
» vé de tout son bien, pour me
» mieux recevoir, j'emportai ce
» présent, qui m'étoit aussi deve-
» nu fort cher. A peine fus-je de
» retour chez moi, que j'envoyai
» à ce pauvre homme trois cens
» chameaux, & cinq cens mou-
» tons. Que parlez-vous de géné-
» rosité, lui dirent ses amis ? vous
» futes bien plus généreux que cet
» Arabe. Non sans doute, reprit
» Hatem-Taï ; car ce Bédouin,
» qui ne savoit pas qui j'étois,

» m'avoit donné tout ſon bien ; » ſans en eſpérer aucune reconnoiſ- » ſance, & je ne lui donnai moi » qu'une bien petite partie de ce » que je poſſédois. »

REPARTIE INGENIEUSE
d'un Courtiſan à Alexandre.

noua aïal. 149.

ALEXANDRE, irrité contre un de ſes principaux Officiers, le dépouilla de toutes ſes dignités, & le condamna à remplir un des derniers emplois de la Cour. Ce Conquérant ayant rencontré peu de tems après celui qu'il croyoit avoir ſi fort humilié, lui demanda avec un ſourire mépriſant, comment il ſupportoit ſon abaiſſement? « Sei» gneur, répondit l'Officier, les » dignités les plus brillantes, n'ho-

» norent point celui qui s'en mon» tre indigne ; mais l'homme de » mérite honore l'emploi le plus » vil, quand il sait le remplir avec » dignité. »

REPONSE HARDIE *d'Alexandre à Darius.*

DARIUS, Roi de Perse, étant attaqué par Alexandre, crut l'intimider par le nombre de ses soldats. Il envoya à son nouvel ennemi, qu'il ne connoissoit pas encore, un détail fastueux des troupes qu'il avoit à lui opposer. Alexandre répondit sur le revers de la même lettre : « Un boucher qui » fait son métier, n'est pas effrayé » de la quantité de moutons qu'on » lui envoie. » *Idem.*

REPONSE
du même Monarque à ses Courtisans.

olladja- • 309. LE même Monarque s'entretenant familièrement avec ses Favoris : « Grand Prince, lui dit un » d'entr'eux ; votre gloire remplit » le monde ; il ne vous manque » que des enfans qui en puissent » hériter ; les plus belles femmes » se disputeroient le bonheur de » vous donner cette joie, & vou» droient toutes partager le lit du » plus grand homme qu'ait con» nu l'univers. Ce ne sont point » les enfans, répondit Alexandre, » mais les grandes actions qui per» pétuent la gloire ; celui qui a » vaincu le monde, ne se laissera » pas vaincre par des femmes. »

GUERISON EXTRAORDINAIRE *d'un Poëte.*

UN Poëte très-entêté de ſon talent, paſſoit la nuit à compoſer, & trouvoit peu de gens qui vouluſſent l'entendre; ſon amour propre bleſſé le fit tomber dans la mélancolie, & la mélancolie le rendit bientôt malade. Il alla trouver un Médecin, qui connoiſſoit ſa foibleſſe auſſi bien que ſon tempérament : après qu'il lui eut fait un long narré de ſes maux; « N'avez-vous pas, lui dit l'Eſculape, compoſé depuis peu de » tems des vers que vous n'ayez » encore récité à perſonne? Oui, » repartit le Poëte. Hé bien! dit » le Docteur, faites-m'en la le» cture. » Le Nourriſſon des Muſes *Idem.*

débita une piéce aſſez longue avec beaucoup d'emphaſe ; & ſon Médecin, qui s'apperçut du plaiſir qu'il y prenoit, l'engagea à la lui répéter. Comme le malade mettoit encore plus d'action, & d'expreſſion dans cette ſeconde lecture, « Récitez-la moi une » troiſiéme fois, dit le Docteur. » Et lorſque ſon malade l'eut de nouveau déclamé de toutes ſes forces ; « Allez, lui dit le Méde- » cin, voilà une bonne purga- » tion, vous devez être mainte- » nant bien ſoulagé. »

LES SOUHAITS DU DEVOT.

Megmoua Hikaïal. N° 149.

UN dévot Musulman adressoit sa prière à Dieu dans une Mosquée. Les bras étendus, il disoit à haute voix : « Seigneur, admettez-moi dans ce Paradis de » délices, où vous admettez vos » élus. » Une vieille femme qui étoit à ses côtés, trouvant cette prière raisonnable, dit aussi haut que lui : « Grand Dieu, traitez-moi, » comme ce bon Musulman veut » être traité. » Celui-ci, sans doute importuné du bruit de cette voisine, dit aussi haut que la première fois : « Bon Dieu, ne me » punissez pas dans l'autre monde, » châtiez-moi plutôt dans celui-» ci ; faites que je meure sous les » coups de fouet, pour expier mes

» fautes.» La dévote qui n'étoit pas ſi fervente, s'écria: « Je ne ſuis pas » de moitié de ce dernier ſouhait. » Alors le Muſulman s'étant tourné vers elle: « Vous êtes bien in» juſte, lui dit-il, quand on veut » partager le bonheur de quel» qu'un, il conviendroit auſſi de » partager ſes peines. »

LE CHARLATAN DUPÉ.

Lati-Fenamé. N° 228.

UN Charlatan débitoit avec emphaſe ſes drogues par les rues; à l'en croire il guériſoit toutes ſortes de maux, & il n'y en avoit pas de ſi obſtiné, qui ne cédât à l'efficacité de ſes remédes. « J'ai une ma» ladie bien ſingulière, lui dit un » Paſſant; j'ai conſulté en vain les » plus habiles Médecins, tous ceux

» à qui j'ai expliqué mon infirmité, » se mettent aussitôt à rire. Ils ont » tort, reprit gravement notre Hip» pocrate; on ne doit jamais se » moquer des maux qui affligent » l'humanité : apprenez-moi la na» ture du vôtre, je vous aurai » bientôt guéri.

» Regardez ma bouche, dit » alors le Passant au Médecin; » considérez-la bien : y trouvez» vous quelque difformité, ai-je » les lévres de travers ou la lan» gue mal placée? »

Le Charlatan, après l'avoir examiné avec attention, l'assura que sa bouche étoit faite comme toutes les autres : « Hé bien! reprit le » Passant, malgré cela toutes les » fois que je veux cracher, ma » salive, au lieu de décrire une » ligne droite, en décrit une cour-

» be. Voilà une maladie bien ex-
» traordinaire, dit le Charlatan;
» crachez en ma préfence, afin
» que je puiffe mieux juger de votre
» mal. » Le prétendu infirme cracha bien fort fur le nez du Médecin qui fe mit fort en colère.
« Vous avez tort de vous fâcher,
» dit le Paffant, c'eft juftement là
» ma maladie; je vous en avois
» prévenu. »

DROITS DE L'HOSPITALITÉ *facrés.*

Molladjami. N° 309. IBRAHIM, l'un des derniers du fang des Califes Ommiades, raconte ainfi un trait de fa vie, lorfque (*a*) le trône paffa de fa maifon dans celle des Abbaffides.

(*a*) Cette fameufe révolution qui fit paffer le trône de la Dynaftie des Ommiades, dans

e vivois dans Coufa, dit-il, s soupçonner les cruels revers étoient déjà arrivés à notre ison; j'apperçus d'une fenêtre mon palais des troupes répan- es dans la campagne voisine; drapeaux noirs qui flotoient milieu d'elles, m'apprirent ntôt que ces soldats servoient Abbassides : n'ayant aucune ce à leur opposer, je pris le ti de me dérober à leur re- erche. Après avoir précipi-

---

les Abbassides, arriva l'an 132 de l'hé- sous le Califat de Mervan second, der- rince des Ommiades en Orient. Les Ab- es firent périr tous les parens de Mer- il y eut cependant un Prince de cette n, qui, après s'être réfugié en Afrique, en Espagne, où il se fit proclamer Ca- & devint le Chef d'une nouvelle bran- Ommiades dans ce royaume, qu'il dé- des états des Califes d'Orient.

» tamment changé d'habits, j'en-
» tre tout éperdu dans le palais
» d'un homme que je ſavois être
» l'ennemi de ma maiſon ; je lui
» demande un aſyle ſans me nom-
» mer. Il me reçoit avec bonté,
» me loge dans un appartement
» ſecret, où je trouvai pendant
» pluſieurs jours toutes les dou-
» ceurs & toutes les commodités
» de la vie : m'étant apperçu que
» ce généreux hôte ſortoit tous
» les jours à cheval, & faiſoit des
» perquiſitions, pour trouver un
» ennemi, je lui témoignai avec
» reconnoiſſance, que cet ennemi
» étoit devenu le mien, & que je
» le vengerois moi-même volon-
» tiers, ſi je pouvois ſavoir de qui
» il avoit à ſe plaindre. L'homme
» que je cherche, me dit-il, eſt
» Ibrahim, un Tyran qui a tué

» mon pere : depuis que ſa maiſon
» n'eſt plus ſur le trône, il eſt li-
» vré à mon reſſentiment ; que ne
» puis-je lui rendre tout le mal
» qu'il m'a fait ! Je répondis à mon
» hôte, que j'étois moi-même l'en-
» nemi qu'il cherchoit, que, quoi-
» que je me reprochaſſe d'avoir fait
» mourir ſon pere, je ne voulois
» pas me dérober à ſa vengeance,
» & que ſa généroſité envers moi,
» me forçoit à cette ſincérité. A
» Dieu ne plaiſe que j'en abuſe,
» me répond Oſman, ſi je vous
» rencontre hors de chez moi, je
» ſais ce que me preſcrit la ven-
» geance ; mais je ſais encore
» mieux quels ſont les droits de
» l'hoſpitalité. A ces mots, il me
» fit donner mille ſequins par ce-
» lui de ſes domeſtiques qui avoit
» l'intendance de ſa maiſon ; il

» ordonna en même-tems qu'on
» me conduisît hors de Coufa, sur
» des chevaux que ses gens m'a-
» bandonnèrent pour me mettre
» en lieu de sûreté. On peut juger
» combien cette action me péné-
» tra d'admiration, de honte & de
» reconnoissance. »

LE SANTON AMOLLI *par les délices de la Cour.*

Sadi. N° 300. UN Santon vivoit auprès de Damas dans une forêt épaisse; les arbres lui fournissoient des fruits sauvages, pour sa nourriture; un ruisseau le désalteroit, & une caverne lui servoit de demeure. Le bruit de ses austérités avoit rempli d'admiration la ville de Damas. Le Calife, instruit des vertus du pieux Solitaire

Solitaire, voulut l'engager à vivre parmi les hommes, afin qu'il leur donnât l'exemple de ses vertus.

Le Santon séduit par ce prétexte, céda, comme l'auroient fait tant d'autres, au plaisir d'être admiré. Introduit dans le monde, il en prit bientôt les mœurs; la générosité du Calife avoit versé sur l'homme saint des bienfaits, qui en firent bientôt un homme tout ordinaire. Les délices de la table, l'usage des meubles précieux, le commerce des Beautés qui s'offroient à sa vue, tout le séduisit; & ne tarda pas à le corrompre : le Santon jouissoit de la réputation, qu'il avoit autrefois acquise, comme ces hommes qui vivent sur leur crédit, après avoir dissipé leurs richesses; mais ceux qui savoient

penſer, ne tardèrent pas à le mépriſer.

Le premier Viſir, témoin de tous ſes déſordres, ne voulut pas les laiſſer ignorer à ſon Maître : « Grand Prince, lui dit-il, en lui » parlant de ce Santon ſi reſpecté, » vous avez fait un mauvais riche » d'un pieux Solitaire ; il eſt de la » bonté d'un Monarque de verſer » ſes bienfaits ſur ceux qui le ſer» vent ; mais ces mêmes bienfaits » ne peuvent que corrompre celui » dont le devoir eſt de renoncer » au monde, & ſur-tout aux dou» ceurs de la vie. »

AVENTURE SINGULIÈRE arrivée au Calife Mahadi.

Le Calife (a) Mahadi, eſt un de ces premiers Commandeurs des Croyans, qui s'endormirent ſur le trône, abandonnant les rênes du

Adja Mouaſ N° 1

(a) Mahadi, fils d'Abougi Afar Almanſor, auquel il ſuccéda, fut le troiſiéme Calife de la race des Abbaſſides; il fut auſſi libéral & prodigue, que ſon pere avoit été avare; & diſſipa, en peu de tems, les tréſors immenſes que ce Calife avoit amaſſés. On en peut juger par ce ſeul trait. Ayant réſolu, à l'exemple de ſes prédéceſſeurs, de faire le pélérinage de la Mecque; il dépenſa dans ce voyage ſix millions d'écus d'or, ce qui fait environ ſoixante millions de notre monnoie. Ce Prince mourut à la chaſſe, en pourſuivant une gazelle qui s'étoit réfugiée dans une mazure; il voulut l'y forcer, ſon cheval l'engagea ſous une porte trop baſſe, où il ſe rompit les reins, & expira ſur le champ.

gouvernement à des mains mal-adroites & avides. Un jour qu'il pourſuivoit une gazelle, l'ardeur de la chaſſe l'emporta trop loin, & la nuit le ſurprit ſéparé de ſa ſuite, mourant de ſoif & de fatigue. Après avoir marché long-tems, il apperçut dans une campagne déſerte une tente iſolée. Il y pouſſa ſon cheval. Arrivé dans ce lieu, où il eſpéroit un hoſpice, il y vit un homme qui l'accueillit avec beaucoup d'humanité, à la manière des Arabes : le Prince cacha qui il étoit, ſoit de peur d'embarraſſer ſon hôte, ſoit pour jouir une fois dans ſa vie des douceurs de l'égalité.

Tandis que ce bon homme s'empreſſoit de lui rendre tous les devoirs de l'hoſpitalité, le Calife lui demanda pourquoi il habitoit dans

ces déserts. Ce que vous appellez avec raison un désert, lui répondit le Bédouin, étoit autrefois une vaste peuplade d'Arabes & de Turcomans, que le commerce & la culture des terres nourrissoient abondamment, & qui payoient gaiement au Calife Abou-Giafer-Almansor, des impôts modérés. Ce bon Prince s'occupoit du gouvernement de ses Etats, & vouloit que son peuple fût heureux; mais l'oisiveté de son Successeur actuel abandonne ses peuples aux Gouverneurs des Provinces de l'Empire : ceux qui habitoient cette campagne ont été dispersés par l'avidité de ces Gouverneurs.

Le Calife qui entendoit, pour la première fois, la vérité, n'en fut point choqué, comme l'auroit été un mauvais Prince. Il résolut au

contraire de s'occuper à l'avenir du bien de ses sujets; mais il ne fit aucune part à son hôte, qui ne le connoissoit pas, des réflexions qui l'occupoient : l'Arabe qui desiroit de le fêter, & qui craignoit en même-tems de scandaliser un étranger, fut long-tems à lui faire entendre qu'il possédoit une cruche de vin, dont il lui feroit boire volontiers, s'il n'en avoit point de scrupule.

Le Calife peu fait à cette liqueur, saisit l'occasion de goûter d'un plaisir que la défense rendoit plus vif, & que le secret devoit couvrir; après avoir bu le premier verre, il dit au bon homme avec gaieté & douceur. « Ami, vous » voyez en moi l'un des premiers » Officiers du Calife, & vous ne » vous repentirez pas du service

» que vous m'avez rendu. » L'Arabe, enchanté de ce discours, remercia celui qu'il n'avoit pas connu, & affecta de le traiter avec plus de respect.

Le prétendu Officier du Calife retourna bientôt à la cruche ; le plaisir & la familiarité augmentant à chaque verre : « Mon hôte, dit-il » au Bédouin, je vous ai fait un » mystère que je me reproche, » vous voyez en moi le favori du » Calife, son ami particulier ; je » ne veux jouir de l'amitié dont » m'honore ce Prince, que pour » l'engager à verser sur vous ses » bienfaits. »

A ces mots l'Arabe crut ne pouvoir marquer trop de respect à son nouveau protecteur ; il se leva, baisa le bas de sa veste, & le conjura de ne pas épargner cette li-

queur qui lui procuroit tant de gaieté. Mahadi, qui prenoit du goût au vin, ne se fit pas presser plus long-tems : « Je m'apperçois » que le vin provoque la vérité, » dit-il à son hôte, je ne suis ni » un Officier, ni un Favori du Ca- » life, mais bien le Calife moi- » même ; & je te réitère toutes les » promesses que je t'ai faites. » A ces mots l'Arabe saisit la cruche en silence, & comme il la rebouchoit & s'apprêtoit à la resserrer : « Que faites-vous? » dit le Prince, qui s'attendoit à des témoignages d'adoration & de reconnoissance. « Oh ! qui que vous soyez, ré- » pondit le bon Arabe, je veux » vous empêcher de boire davan- » tage ; au premier coup, vous » vous êtes dit un grand Seigneur, » & je n'ai pas eu de peine à vous

» croire ; au second coup, vous
» avez été le Favori du Calife, &
» ce titre m'a inspiré du respect ;
» au troisiéme, vous vous êtes dé-
» claré le Calife même, je veux
» le croire encore ; au quatriéme
» vous serez sans doute notre grand
» Prophéte, & au cinquiéme, le
» Dieu tout-puissant. Je sens que
» je ne pourrois ajouter foi à tout
» cela. »

Mahadi ne put s'empêcher de rire de cette naïveté ; & comme il sentit que le vin commençoit à embarrasser sa tête, il reposa sur les tapis que son hôte lui avoit préparés. Le lendemain, les fumées du vin étant dissipées, il remonta sur son cheval, & il prit pour guide l'Arabe qui ne savoit que penser de tout ce qu'il avoit entendu. Il le convainquit en arri-

vant à Bagdad, qu'il étoit vraiment le Calife, & lui prodigua des richeſſes, pour le mettre en état de rappeller dans le déſert où il demeuroit, les habitans que les malheurs des tems en avoient chaſſés.

PRESENS MAL REÇUS.

olladja- UN Roi des Indes, envoyant
309. un tribut au Calife, lui fit offrir par ſon Ambaſſadeur trois fioles, qu'il annonçoit comme précieuſes. « Commandeur des Croyans, dit » l'Ambaſſadeur, la première de » ces fioles contient une liqueur » qui déguiſe la vieilleſſe, en noir- » ciſſant la barbe & les ſourcils : » la ſeconde renferme un opiat » merveilleux qui prévient toutes

» les maladies, que peuvent cau-
» ser les excès de la table : dans la
» troisiéme, est le plus parfait de
» tous ces élixirs, dont on fait tant
» d'usage dans nos sérails. Rem-
» porte tes présens, dit le Calife;
» quel cas puis-je faire de ta pre-
» mière fiole? La vieillesse est le
» tems de la raison, de la sagesse
» & de la maturité; malheur aux
» insensés, qui n'en connoissent pas
» le prix, & qui en dissimulent les
» marques. A l'égard de ta seconde
» fiole, quelle utilité peut en tirer
» celui qui sait que l'homme est
» venu au monde pour penser, non
» pour brouter, comme les ani-
» maux? Pour la troisiéme, j'en
» méprise l'usage, comme des deux
» autres; la nature est ma loi pre-
» mière, je lui obéirai toujours sans
» prétendre jamais la forcer. »

LE DERVICH ROI.

Un Roi des Indes voyoit terminer ses jours, avec la douleur de ne point laisser d'héritiers de son trône. Il aimoit son peuple, & connoissoit l'ambition des Grands; pour prévenir les troubles qu'ils auroient pu exciter, il désigna pour son successeur celui qui, le lendemain de sa mort, se présenteroit le premier aux portes de la Ville. Ce Prince mourut quelques instans après avoir ainsi disposé de sa couronne.

Les habitans de la Capitale, impatiens de connoître celui que le sort devoit leur donner pour Roi, accoururent le lendemain à l'ouverture des portes : un Dervich qui parcouroit le monde, fut

le premier qui parut à leurs yeux; il est aussitôt proclamé Roi, & ses nouveaux sujets lui rendent leurs hommages, en lui apprenant les dernières volontés du Sultan son prédécesseur.

Le passage rapide d'un état obscur à une dignité si éminente, étonna d'abord le Santon qui s'y accoutuma insensiblement; les commencemens de son regne furent même assez heureux; mais la suite lui apprit qu'un trône n'est pas un rempart assuré contre les chagrins & les adversités. Les Grands conspirèrent contre lui: un ennemi puissant lui déclara la guerre, & s'empara de plusieurs villes de son royaume: le trouble, l'agitation, où il étoit, lui faisoient regretter son premier état, lorsqu'un Dervich, son ancien ami & le fidele

compagnon de ses courses, qui avoit appris son élévation, accourut pour le féliciter.

« Graces soient rendues à l'immortel, s'écria le Santon, qui » fait éclore, quand il veut, les » roses du sein des épines, & fait » d'un humble Dervich un Roi » puissant. Vous vous trompez, » lui dit le Sultan, si vos yeux » éblouis de la pompe qui m'environne, ne percent pas jusqu'aux chagrins qui me dévorent : je suis aujourd'hui moins » heureux que quand je parcourois le monde avec vous. Le » bonheur n'est pas dans les grandeurs, il ne se trouve que dans » la médiocrité. »

REPONSE HARDIE
d'un Dervich à un Sultan.

UN Roi de Perse, déteſté par ſes tyrannies, demandoit à un Dervich quelle étoit la prière la plus touchante qu'il pût adreſſer à Dieu. « Dormez l'après-midi, lui dit le » Dervich, votre ſommeil ſera plus » agréable au Seigneur, que toutes » les oraiſons que vous pourriez » dire. » Le Sultan étonné lui demanda l'explication de ces paroles myſtérieuſes : « C'eſt que votre » ſommeil, repartit hardiment le » Santon, ſuſpendra du moins » pendant quelques momens le » cours de vos cruautés, & pro- » curera un peu de tranquillité à » vos malheureux ſujets. »

Sadi. N° 30

VANITÉ DES MAUSOLÉES.

Idem. Le fils d'un homme riche, étant allé visiter le tombeau qu'il avoit fait élever à son pere, prioit Dieu auprès de ce monument; un Dervich, qui avoit rendu les mêmes devoirs au sien sans nulle magnificence, feignit d'admirer tout le marbre, le porphyre, les riches sculptures & la belle architecture, qui décoroient le tombeau du voisin; ce fils qui s'enorgueillissoit de tant de faste, demanda au Dervich, pourquoi une simple brique distinguoit le lieu où son pere avoit été enterré? Le Santon lui répondit: « Au dernier jour mon » pere échappera bientôt de dessous » cette piéce légere, comment le » vôtre pourra-t-il percer un édi» fice si pesant? »

ONSE DE NOUCHIREVAN
à un Courtisan.

Courtiſan, croyant faire ſa à Nouchirevan, lui annonça air empreſſé, que la mort vede le délivrer d'un ennemi ant. « Si j'étois immortel, dit uchirevan au Courtiſan, l'énement que vous m'apprenez urroit me flatter : comment omme en ſanté peut-il ſe réuir de la mort de ſon enne-, tandis qu'il eſt aſſuré luiême de ſubir bientôt le même rt ? »

Idem.

AUTRE REPONS
d'un Roi d'Arabie.

Idem.

UN Roi d'Arabie ſe mou lorſqu'on lui fit part d'une vić ſignalée que ſes troupes ven de remporter ſur les ennemis. « » te cette heureuſe nouvelle à » ſucceſſeur, dit le Prince, en » ſant un profond ſoupir ; ell » téreſſe plus que moi. »

HARDIESS
d'un Dervich.

Idem.

HADJADJ, ce ſanguinaire G ral des armées du Calife Ab melik, voulut engager un De qui paſſoit pour ſaint, à prier pour lui : « Seigneur, dit le

» personnage, en levant les mains
» au ciel, si jamais vous daignates
» exaucer les foibles voeux de vo-
» tre serviteur, ne rejettez pas ce-
» lui qu'il forme aujourd'hui ; il
» ose vous conjurer de ne pas pro-
» longer davantage les coupables
» jours d'Hadjadj. Quelle prière
» adressez-vous là, pour moi, au
» Tout-puissant, dit le Général
» tout interdit au Santon ? La plus
» favorable, repartit le Dervich,
» que je puisse faire pour vous,
» & pour tous les Musulmans. »

BELLE REPON

d'un Arabe du désert à Asm

Megmoua Hikaïal. N° 149.

CEUX qui ont osé écrire que homet excluoit les femmes des compenses de l'autre vie, ont a cé une grande imposture. Ce s qu'on appelle en Occident le dévot, ne l'est pas moins chez Orientaux ; & les femmes qui moins heureuses en Orient qu leurs, en ont d'autant plus le d'espérer les biens de l'autre v

Le Poëte Asmai, allant de I dad à la Mecque, passa proch camp des Arabes du désert ; vit une femme d'une rare bea qui, selon la loi de l'hospita l'invita à venir se reposer da tente. Comme il s'entretenoit

a belle hôtesse, un Negre d'une
igure rebutante vint se mêler de
a conversation : la femme se leva
ivec empressement, & s'appro-
chant d'un air tendre & respe-
tueux de cet homme hideux,
lle lui essuya le visage, & de-
neura en posture de suppliante
evant celui qui ne paroissoit pas
igne d'être son esclave. Cet im-
ortun s'étant retiré, (car les Ara-
es du désert sont bien moins ja-
oux que les autres) Asmai témoi-
na son étonnement & son indi-
nation à cette Belle : « Seigneur,
lui dit-elle; l'homme que vous
venez de voir est mon époux;
Dieu me l'a donné, pour le ser-
vir & pour lui plaire, & le Pro-
phéte nous ordonne de nous sou-
mettre aux devoirs de notre état :
mon mari n'est pas aussi agréable

» que j'aurois pu le désirer; m
» qui dans cette vie a obtenu tc
» ce qu'il desire? »

MANIERE INGENIEUS
d'un Cadi, pour faire sen
à un Calife l'injustice qu
commettoit.

Novairi. Nº 1145

UNE pauvre femme possédoi
Zehra, petit ville aux environs
Cordoue, une piéce de terre co
tigue aux jardins du Calife Ha
kam (*a*) : ce Prince, voulant a
grandir son palais, fit propose
cette femme de lui céder son t
rein. Celle-ci refusa toutes
offres qu'on lui fit, & ne vou

(*a*) Hakkam-Ben-Hacchiam, troisiéme
life de la Dynastie des Ommiades.

jamais se désaisir de l'héritage de ses peres : l'Intendant des bâtimens s'empara par force, de ce que l'on ne vouloit pas lui donner de bonne grace. La femme désolée alla à Cordoue implorer le secours de la Justice : Benbechir étoit alors Cadi ou Juge de cette ville : le cas étoit embarrassant, & quoique la loi fût formelle, il n'étoit pas aisé de la faire entendre à un Prince qui se croyoit, par son rang, au-dessus des loix.

Ibn Béchir monte aussitôt sur son âne, & prend avec lui un sac d'une énorme grandeur. Il se présente dans cet équipage devant Hakkam, qui pour lors étoit dans un pavillon, qu'il avoit fait construire sur le terrein même de cette femme. L'arrivée du Cadi, & plus encore le sac qu'il avoit sur ses

épaules, étonnent le Prince : Ibn Béchir, après s'être proſterné, lui demande en grace la permiſſion de remplir le ſac qu'il portoit, de la terre où il étoit. Hakkam y conſent ; quand le ſac fut plein, il conjure le Calife de lui aider à le charger ſur ſon âne. Une pareille propoſition étonna Hakkam encore plus que tout le reſte. Il dit au Cadi que le fardeau étoit trop lourd : « Prince, répondit Ibn » Béchir avec une noble hardieſſe, » ce ſac que vous trouvez trop » peſant, ne contient cependant » qu'une très-petite partie de la » terre que vous avez enlevée in» juſtement à une de vos ſujettes ; » comment pourrez-vous porter, » au jour du Jugement dernier, » cette terre toute entière que vous » avez ravie ? » Hakkam, loin d'être

d'être irrité contre le Cadi, reconnut généreusement sa faute, & rendit à la femme le terrein, dont il s'étoit emparé, avec tous les bâtimens qu'il avoit fait construire dessus.

L'ESCLAVE INFIDELE.

Megmoua Hikaiat. N° 149.

ZELIS jeune, aimable & coquette, étoit l'esclave d'un riche Négociant. Son Patron fut obligé de faire un voyage; il connoissoit le cœur tendre de Zélis, & combien le plaisir avoit d'attraits pour elle: une longue absence pouvoit devenir fatale à ses amours. Notre jaloux voulut du moins être instruit du sort qu'on lui préparoit. Zélis fut mise sous la garde d'un eunuque sévère & vigilant: le

Négociant en lui remettant un dépôt si fragile, revêtit l'argus d'une robe blanche de coton ; il lui donna en même-tems une bouteille remplie d'une liqueur bleue, & lui ordonna d'en verser une goutte sur sa robe toutes les fois que l'esclave seroit infidele. Cette robe, si par accident l'eunuque venoit à mourir, devoit être un témoin muet ; qui déposeroit en faveur ou contre Zélis.

Le Négociant quelque tems après son départ écrivit à l'eunuque, & lui demanda des nouvelles de celle qu'il lui avoit confiée : « Revenez » au plutôt, lui répondit l'eunu» que ; si vous différez plus long» tems votre retour, vous trouve» rez la robe que vous m'avez don» née, plus tachetée que la peau » d'un tigre. »

TRAIT EXTRAORDINAIRE *de générosité de la part d'un Esclave Turc.*

DES Turcs, esclaves sur une Galère Chrétienne mouillée dans le Port de Naples, formèrent une conjuration, & choisirent pour l'exécuter le jour d'un grande fête. Le signal donné, ils brisent leurs chaînes, massacrent le peu d'Officiers & de soldats qui étoient restés sur la Galère, coupent les cables & mettent à la voile. Un jeune Seigneur Napolitain, âgé seulement de dix ans, qui faisoit sa première campagne, étoit alors de garde. Un des esclaves (*a*) Turcs vole

(*a*) Ce fait est véritable, & est arrivé à Naples, sous le regne de Dom Carlos, aujour-

vers lui le poignard à la main, & feint de le lui plonger dans le sein; il prend ensuite cet enfant, le jette à la mer & se précipitant lui-même après le jeune Seigneur, il l'aide à nager. L'un & l'autre aborde heureusement à terre, le Turc embrasse en pleurant celui qu'il vient de sauver : « Je suis » toujours ton esclave, lui dit-il, » ou plutôt celui de ton pere, mon » bon Patron, qui m'a traité avec » tant d'humanité : je regrette peu » ma liberté, puisqu'elle est le prix

---

d'hui Roi d'Espagne. Ce Prince, si rempli lui-même d'humanité, ne laissa pas sans récompense une action aussi généreuse. Il rendit la liberté à l'esclave, & lui donna le choix de rester à Naples avec une pension honnête, ou de retourner dans sa patrie avec une somme considérable : le Turc préféra ce dernier parti.

» de ta vie ; tu périssois, si j'avois » voulu paroître t'épargner, & » j'aurois eu la douleur de te voir » massacrer par mes compagnons, » sans que je pusse t'arracher de » leurs mains. »

On trouva dans les papiers du Calife (a) *Abdoulrahman après sa mort, ces paroles qu'il avoit écrites de sa propre main.*

« Depuis l'instant que je regne » jusqu'à celui-ci, j'ai supputé exa» ctement les jours où j'ai goûté un

Novairi. N° 645.

(a) Abdoulrahman III du nom, huitiéme Calife de la famille des Ommiades en Espagne, regna près de soixante ans : ce fut le premier qui changea de nom, & qui prit la qualité d'Emir Almouménin, c'est à-dire, de Commandant des Fideles, d'où est venu notre mot de Miramolin. Il possédoit de grandes richesses, & étoit très-magnifique : ce fut lui qui bâtit la ville de Zéhra, à trois

» plaisir pur & véritable, & ces
» jours sont au nombre de qua-
» torze. Mortels, considérez ce
» que c'est que ce monde, & le
» fond que l'on doit faire sur les
» plaisirs qu'il nous présente : rien
» cependant ne paroît manquer à
» ma félicité ; richesses, honneurs,
» & pour tout dire souveraine puis-
» sance : craint & estimé des Prin-
» ces mes contemporains, ils en-
» vient mon bonheur, sont jaloux
» de ma gloire, & recherchent
» mon amitié. Cinquante années
» se sont déjà écoulées, depuis
» que je suis sur le trône ; & dans

---

milles de Cordoue. Zéhra étoit le nom d'une de ses esclaves qu'il aimoit éperduement : rien n'égaloit, dans ce tems-là, la beauté & la magnificence du palais & des jardins que ce Prince fit construire dans cette ville, qui est détruite aujourd'hui.

» un ſi long eſpace de tems, je
» compte à peine quatorze jours
» dont le cours n'ait pas été em-
» poiſonné par quelque chagrin. »

DIFFERENS TRAITS
de la vie de quelques Califes.

LE Calife (*a*) Aboulabbas diſoit: « Que ceux qui dans un Empire,

---

(*a*) (Aboulabbas) ſurnommé Seffah, mot qui ſignifie celui qui verſe le ſang, à cauſe que ce Prince n'obtint la poſſeſſion paiſible du Califat, qu'après une très-grande effuſion de ſang; car on fit en effet un maſſacre épouvantable des Ommiades, & de leurs adhérans dans toute l'étendue de l'Empire des Arabes, ſans compter celui qui fut répandu dans différentes batailles ſur l'Euphrate, près de Damas, & en Egypte.

Ce Prince eſt le premier Calife de la race des Abbaſſides: il commença à regner l'an

» rempliſſent les premières char-
» ges, ſont moins expoſés que le

---

132 de l'hégire, & mourut l'an 136, âgé ſeulement de trente-deux ans.

L'Auteur du livre intitulé, *Thécat raouat*, (les relations les plus fidèles) rapporte que ce Calife, ſe conſidérant un jour dans un miroir, & ſe voyant à la fleur de ſon âge, dit à Dieu ces paroles : « Seigneur, je ne vous » dirai pas ce que Soliman, fils d'Abdoulmélek, Calife de la race des Ommiades, avoit » coutume de dire ; *Ana al mélik alchab* : » Je ſuis le Roi & le Prince de la jeuneſſe ; » je vous prierai ſeulement, grand Dieu, de » me conſerver la vie, pour vous ſervir, & » je ne vous demanderai d'autre bien que la » ſanté. »

Il n'eut pas plutôt proféré ces paroles, qu'il entendit un des eſclaves de ſon antichambre, qui diſoit à ſon camarade : « A » ce que je vois la différence qu'il y a entre » ton âge & le mien, n'eſt que de cinq jours. » Ces paroles touchèrent auſſi vivement Giafer, que s'il eût entendu prononcer le décret de Dieu, qui lui ſignifiât le terme de ſa vie : en effet, il fut peu de tems après attaqué de

» reste des hommes à la fougue
» des passions, parce que leur feu
» est comme amorti par le tu-
» multe des affaires; & que la mê-
» me grandeur, qui semble les fa-
» voriser par la facilité de les sa-
» tisfaire, & par la séduction des
» objets qui nous environnent,
» les assoupit, & les endort en
» quelque sorte, par l'importance
» & par la variété des occupa-
» tions, qui en sont inséparables. »

Le Calife (*a*) Mansour, irrité

---

la petite vérole, & mourut deux mois & cinq jours après que ces paroles avoient été proférées.

(*a*) (Mansour) Abou-Giafer-Mansour, dit Almansor-Billah, second Calife de la maison des Abbassides, succéda à son frere Aboulabbas-Seffah l'an de l'hégire 136. Son oncle & son neveu voulurent lui disputer le Califat; mais il les vainquit l'un & l'autre, & ils furent obligés de renoncer au trône. Il fit la

K v

contre un de ses Courtisans, fit venir le bourreau pour lui trancher la tête : « Si la vengeance » dans un Prince offensé, dit le

---

conquête de l'Arménie, de la Cilicie, de la Cappadoce, & fut le Fondateur de la ville de Bagdad : ce Calife mourut l'an 158 de l'hégire d'une dyssenterie, dont il fut attaqué en faisant le pélérinage de la Mecque. Khondemir rapporte que quelques jours avant de tomber malade, il trouva quatre vers Arabes, écrits sur une muraille, qui le troublèrent fort : en voici le sens.

O Abou-Giafer ! le tems de ta mort est venu, tes jours sont terminés, & l'ordre de Dieu qui est irrévocable, est donné.

Fais venir maintenant autant d'Augures, de Devins & d'Astrologues que tu voudras ; tes derniers jours s'écouleront, par le genre de mort qui t'emportera.

Il est parlé d'Astrologues dans ces vers, parce que ce Prince étoit savant dans l'Astronomie, & qu'il étoit toujours avec des Philosophes & des Mathématiciens.

Althabari dans son histoire, dit que ce

» patient au Calife, eſt réputé » pour un acte de juſtice, la clé- » mence eſt un acte d'héroïſme; » votre choix eſt fait entre ces » deux vertus, & douter que vous » avez donné la préférence à la » dernière, feroit un crime plus » grand que celui dont je ſuis cou- » pable. » Le Calife ne put refuſer la grace à celui qui l'y forçoit, pour ainſi dire, par le tour ingé- nieux qu'il avoit pris.

Prince trouva écrit ſur la muraille d'un Cara- vanſerai, ces quatre vers Perſans :

Les empires & les richeſſes de ce monde, ne nous ſont pas données, mais ſeulement prêtées; il ne faut donc pas s'aſſurer de leur poſſeſſion, ni s'en glorifier : quiconque y attache ſon cœur, & y met ſa confiance, n'en retire que de la honte, lorſqu'il les faut rendre à celui de qui on les a reçu.

Les bonnes qualités de ce Califfe furent ternies par l'avarice qu'il pouſſoit à l'excès.

Le même Prince ayant rencontré un Arabe du désert, lui dit: « Rends graces à Dieu, qui a bien » voulu faire cesser la peste qui dé» soloit ton pays. Dieu est trop » bon, reprit le Bédouin, pour » réunir sur nos têtes deux fléaux » aussi terribles, que le sont la » peste & votre gouvernement. »

Le même Calife étant à Médine eut un procès avec un particulier. Ce Prince, pour donner aux peuples de son empire l'exemple de la soumission qui étoit due aux loix, voulut bien comparoître en Justice avec sa Partie : comme sa cause n'étoit pas la meilleure, le Cadi eut le courage de le condamner. Mansour, loin d'être irrité contre le Juge, lui fit donner dix mille sequins, somme immense pour ce Prince qui passoit pour être fort avare.

Le trait ſuivant eſt une preuve que ce n'étoit pas ſans fondement qu'on le taxoit de ce défaut.

Manſour ayant été élevé au Califat, Ziad, ſon proche parent, célébra cet événement par une épître en vers qu'il lui adreſſa. Le Poëte après avoir décrit les vertus du Héros qu'il chantoit, terminoit ſon épître par une peinture touchante du triſte état où il étoit réduit. Manſour répondit en ces termes à l'épître de Ziad : « L'homme seroit trop heureux, ſi aux » avantages d'un génie ſupérieur » il joignoit encore ceux d'une » fortune brillante. »

La réponſe que fit à Mamoun un habitant de la ville de Coufa, eſt des plus ingénieuſes ; & ce Califfe convenoit lui-même, que ne trouvant point de replique à y

faire, il fut, pour ainsi dire, obligé d'accorder la grace qu'on lui demandoit.

Ben-Ziad, Gouverneur de la Mecque, fier du pouvoir de sa charge, & de la confiance du Prince dont il étoit le favori, en abusoit pour fouler les peuples. Les habitans de la Mecque firent parvenir leurs plaintes au pied du trône par un de leurs concitoyens, & sollicitèrent la déposition de Ziad. Le Calife étoit trop prévenu pour être équitable : « Je connois, dit-il au Député, celui que » vous tentez inutilement de noircir dans mon esprit, & je n'ajoute point foi à des discours » dictés par la passion, & par la » calomnie. Ziad est le Seigneur » de ma Cour, le plus juste, & » le plus propre à rendre heureux

» les peuples que je lui ai con-
» fiés. »

« Prince des vrais Croyans, ré-
» pondit le Député, j'avoue mon
» erreur ; un nuage épais, formé
» par l'envie & par la haine de
» mes compatriotes, avoit dérobé
» jusqu'à présent à ma vue les ra-
» res qualités de Ziad : l'éloge que
» Votre Majesté en a fait, a dissi-
» pé ce nuage, & mes yeux sont
» enfin frappés de l'éclat de tant
» de vertus. Mais, Prince, un Mi-
» nistre aussi parfait doit faire suc-
» cessivement le bonheur de tous
» les peuples de votre empire ; ils
» se plaignent depuis long-tems du
» long séjour de Ziad à la Mecque ;
» faites cesser leurs murmures, &
» donnez-leur, pour Gouverneur,
» celui qu'ils desirent avec tant
» d'ardeur : il est juste qu'ils res-

» sentent à leur tour, les précieux
» avantages de son administra-
» tion. »

Le même Calife conversoit un jour avec les plus fameux Docteurs de son empire, lorsqu'une femme vint se présenter devant lui : « Prince des vrais Croyans,
» lui dit-elle, je reclame votre ju-
» stice contre d'avides héritiers.
» De six cens piéces d'or, que
» mon frere a laissé en mourant,
» ils ne m'en ont donné qu'une
» seule. Ils ne vous ont fait aucun
» tort, répondit le Calife à cette
» femme, & vous avez reçue la
» juste portion que la loi vous ad-
» juge. Les deux filles de votre
» frere ne sont-elles pas héritieres
» chacune du tiers de ses biens,
» ce qui fait quatre cens piéces
» d'or; il a fallu donner cent pié-

» ces à la veuve pour le ſixiéme
» qui lui revenoit de la ſucceſ-
» ſion, & cent ſoixante-quinze
» piéces pour le huitiéme à la
» mere du défunt : les vingt-cinq
» piéces reſtantes ont été parta-
» gées entre vos douze freres &
» vous ; mais le lot des garçons
» ſuivant la loi, étant le double
» de celui des filles, ils ont eu
» chacun deux piéces d'or, & vous
» une ſeule. »

Les Docteurs furent étonnés de trouver Mamoun auſſi & plus éclairé qu'eux-mêmes, ſur un objet qui faiſoit leur unique étude ; ils ne pouvoient comprendre comment ce Prince, accablé des détails immenſes du gouvernement, avoit pu acquérir une connoiſſance auſſi profonde des loix.

Ce Prince aimoit beaucoup les

échecs : « N'eſt-il pas extraordi-
» naire, dit-il un jour à un de ſes
» Favoris avec lequel il jouoit,
» que ſeize piéces placées ſur un
» plan auſſi petit que l'eſt l'échi-
» quier, me donnent plus de peine
» à bien conduire, que des millions
» d'hommes qui couvrent l'im-
» menſe ſurface de mon empire? »

Le même Calife avoit ſouvent ces paroles à la bouche : « Si les
» coupables ſavoient combien j'ai-
» me à pardonner, leur cœur au
» lieu d'être agité par la crainte,
» ſeroit tranſporté de la joie la
» plus vive, par l'aſſurance qu'ils
» auroient d'obtenir leur grace. »
Il diſoit auſſi :

« Si les coupables connoiſſoient
» toute la force de mon amour
» pour la clémence, ils s'empreſ-
» ſeroient bien davantage de ſe

!senter devant moi, pour me
ırnir l'occasion d'exercer une
rtu qui fait mes délices. »
) Vasikbillah ayant été élevé

Vasikbillah, neuviéme Calife de la race
ɔbassides, succéda à son frere l'an 227
égire. Ce Prince persécuta ceux qui re-
ınt de croire & d'assurer que l'Alcoran a
éé : c'étoit alors la question du tems, &
t répandre beaucoup de sang. Ce Prince
fort adonné à l'Astrologie, & ses maî-
ı cette science, ayant dressé son horos-
lui promirent cinquante années de vie ;
il mourut d'hydropisie dix jours après
prédiction, l'année 232 de l'hégire, à
le trente-six ans.

Prince buvoit & mangeoit avec excès,
ılus souvent sans appétit ; il étoit outre
ort adonné aux femmes, ce qui lui cau-
: hydropisie : son Médecin entreprit de
érir, & y réussit d'une manière singu-
il le fit mettre dans un four à chaux,
que la pierre en avoit été tirée, ne lui
ınt pour nourriture que les alimens
ınables à son mal. Le Médecin recom-
a au Calife, après qu'il eut recouvré la

au Califat, Amrou, Gouverneur de ce Prince, vint le féliciter sur sa nouvelle dignité. Dès que Vasik l'apperçut, il se leva de son trône, & fit quelques pas comme pour aller à sa rencontre. Ses Visirs lui représentèrent qu'il blessoit par une pareille démarche la majesté du Califat, & que le Commandant des Croyans devoit recevoir les hommages de tout le monde, sans en rendre d'aucune espéce à qui que ce fut : « Puis-je » trop honorer, leur répondit ce

santé, de ne plus s'abandonner aux mêmes excès qu'auparavant, parce que le remède qui avoit été employé si heureusement la première fois, deviendroit désormais inutile, & qu'une rechute seroit incurable : mais ce Prince ne suivit pas un avis si sage, & ne tarda pas à être la victime de son intempérance, ayant été attaqué une seconde fois de l'hydropisie dont il mourut.

Prince, celui qui a délié ma langue, & qui lui a fait proférer le grand nom de Dieu (*a*)? »

« Pourquoi vous livrer à la tristesse? » disoit un jour à Mutékul un de ses Courtisans, qui trouva ce Calife plongé dans une profonde mélancolie. « Est-il sur la terre un mortel plus favorisé du ciel que vous, & dont le bonheur égale le vôtre? Oui sans doute, répondit le Prince, celui qui a assez de bien pour vivre dans une honnête médiocrité, à qui le sort a donné en partage une femme aimable & vertueuse, & qui n'est ni obligé, ni curieux de me connoître, est mille fois plus heureux que moi. »

(*a*) Ce mot est assez semblable à celui de Henri IV.

GRANDEUR & MAGNIFICENCE *des Califes Abbaſſides.*

Idem.

IL y a eu peu d'Empires ſur la terre comparable à celui des Califes Abbaſſides ; ces Princes qui tenoient l'encenſoir d'une main, & le ſceptre de l'autre, réuniſſoient dans leur perſonne toute l'autorité du Souverain, & celle du Chef de la Religion : on ne les abordoit, que dans la poſture la plus humiliante, & on leur donnoit en leur parlant, les titres les plus relevés. Pour mieux imiter la Divinité, dont ils prétendoient être l'ombre ſur la terre, ils ſe montroient rarement à leurs ſujets. Ils daignoient à peine recevoir les hommages des plus grands Rois de l'Aſie, & pluſieurs de ces

Princes avoient la confusion, après avoir resté long-tems à Bagdad, de s'en retourner dans leurs Etats sans avoir pu voir le Calife.

Les Historiens Ibneldjouzi & Miranchahi, pour donner une idée de la magnificence & du faste de ces Despotes, racontent la réception qui fut faite aux Ambassadeurs de l'Empereur de Constantinople, l'année 304 de l'hégire, sous le regne de Moktader Billah.

Le jour marqué pour l'audience, les Ambassadeurs se rendirent au palais du Calife, accompagnés du grand Visir. Trente-huit mille tapis de Perse décoroient les rues par où ils passerent. La première porte du palais étoit gardée par huit mille Portiers rangés en haie, chacun d'eux avoit la tête ornée

d'un casque d'or, & tenoit à la main un bâton couvert du même métal : leur habillement n'étoit ni moins riche, ni moins superbe. L'on avoit tendu la première cour qui étoit immense, de tapis magnifiques. Les Ambassadeurs y virent avec étonnement cent soixante mille hommes rangés en bataille : ils la traversèrent & arrivèrent à la porte de la seconde cour, qui étoit gardée par mille Pages revêtus de drap d'or.

L'on voyoit à la porte de la troisiéme cour, cent Portiers qui l'emportoient sur tous les autres par la richesse & par la magnificence de leurs habillemens. Au-dessus de cette porte étoit suspendu ce fameux rideau de velours noir tout couvert de diamans & de perles, que les plus grands Seigneurs

Seigneurs de l'Empire, & que les Rois même étoient obligés de baiser. Le grand Visir & les Ambassadeurs satisfirent à cet usage avec les marques du plus grand respect : parvenus à l'appartement du Calife, ils passèrent au milieu d'une double haie de quatre mille Eunuques blancs, & de trois mille Eunuques noirs. Il falloit avant d'entrer dans la salle d'audience, traverser la salle d'armes ; on y voyoit dix mille cuirasses d'or enrichies de pierreries, & trente mille armures d'acier dorées & ciselées : cent lions avec leurs chaînes d'or étoient les gardiens de cet arsenal.

Les Ambassadeurs furent enfin introduits dans la salle du trône ; il étoit de bois d'ébene revêtu de toute sorte de pierres précieuses,

& d'un grand nombre de perles : il y avoit dans cette salle un baſſin de marbre, du milieu duquel ſortoit un grand arbre d'argent. Dix-ſept branches partoient du corps de cet arbre, dont les fruits & les feuilles étoient d'or de différentes couleurs qui imitoient parfaitement le naturel : ces branches étoient couvertes d'oiſeaux de différentes eſpéces, qui formoient un concert admirable.

Les Ambaſſadeurs ſe proſternèrent devant le Calife ; ils reſtèrent éloignés de ſon trône de plus de deux cens pieds ; telle étoit l'orgueil de ces Deſpotes Pontifes, qu'il n'étoit pas permis d'en approcher de plus près que de cette diſtance.

LETTRE D'ALEXANDRE
à sa mere Olympias.

ALEXANDRE (*a*), touchant à sa dernière heure, fit approcher son

(*a*) (Alexandre.) Ce Conquérant n'est pas moins célèbre chez les Orientaux que chez nous : les Arabes, les Turcs & les Persans ont écrit la vie & les conquêtes de ce Prince, d'une manière, à la vérité, qui tient plus du Roman que de l'Histoire. Il y a eu suivant eux, deux Alexandres, tous les deux surnommés Dhoulcarnéin, c'est-à-dire, aux deux cornes ; c'est ainsi qu'ils désignent l'Orient & l'Occident que ces deux Princes ont conquis.

Le premier & le plus ancien de ces deux Alexandres, est celui qui passe pour avoir construit la muraille qui renferme les Nations septentrionales dans les confins du Nord, & qui les empêche de faire irruption dans les pays plus méridionaux de l'Asie ; c'est cette muraille qui est ordinairement nommée le rempart de Gog & de Magog.

» aujourd'hui va être renfermé dans
» ses entrailles, à Olympias, la

---

obligé de se reposer dans la route à cause des maux qu'il souffroit, ses soldats mirent une cuirasse de fer sur deux planches, pour qu'il put s'asseoir, & l'un d'eux tint son bouclier qui étoit doré au-dessus de la tête de ce Monarque, pour le défendre de l'ardeur du soleil. Alexandre se rappella alors de la prédiction qui avoit été faite par les Astrologues au moment de sa naissance; sa mere l'en avoit instruit. Cet horoscope portoit, qu'il devoit mourir lorsqu'il se trouveroit dans un pays dont le ciel seroit d'or & la terre de fer.

Les Orientaux citent en plusieurs endroits de leurs ouvrages, des actions & des paroles mémorables de ce Monarque.

Le Nighiaristan rapporte, qu'on lui présenta un Chef de rebelles pieds & mains liées, comme un homme destiné au dernier supplice; Alexandre, au grand étonnement de tous ceux qui étoient présent, lui fit grace. « Si j'avois été en votre place, lui dit un de » ses Généraux, je l'aurois fait périr. Et c'est » parce que je ne suis pas en la vôtre, lui re-

» plus tendre des meres, qu'il a si
» peu vue, & qu'il ne reverra ja-
» mais : salut.

» partit ce Prince, que je lui ai pardonné. »
Et il ajouta ces paroles : « Je pardonne volon-
» tiers à mes ennemis, parce que je trouve
» plus de plaisir dans la clémence que dans la
» vengeance. »

Khondémir rapporte dans la vie d'Alexandre, qu'un homme savant, mais dont les habits étoient délabrés & en très-mauvais ordre, lui ayant présenté une requête parfaitement bien écrite, & conçue en des termes fort choisis, ce Prince comparant cet écrit avec l'habit & l'état du Suppliant, lui dit : « Si
» vous aviez eu autant de soin de vous pré-
» senter devant moi en un état décent &
» honnête, que vous en avez pris à écrire vo-
» tre requête, j'aurois été plus satisfait. » Le Suppliant lui répondit aussitôt : « Votre es-
» clave a reçu de la nature quelque avantage
» pour écrire; mais vous, grand Prince, qui
» êtes si célèbre par votre magnificence & par
» votre libéralité, vous en avez un très-grand
» au-dessus de moi, en ce qui regarde la di-
» stribution & la qualité des habits. » Ale-

» Mes ancêtres m'ont fra
» chemin où je ſuis, & je v

---

xandre fut ſi content de cette repart
nieuſe, qu'il lui fit auſſitôt donner ı
de grand prix.

Le même Auteur dit encore, que c
voyant ſa dernière heure venue, éc
deux vers à ſa mere pour la conſoler

Votre fils, après avoir conté quelque
de vie, eſt livré à la mort.

Il a paſſé comme un éclair, & lai
ment après lui, la matière de beau
courir.

L'Auteur du Rabialakiar, rapp
actions & les paroles ſuivantes d'Al
Ce Prince, interrogé pourquoi il
plus ſon maître que ſon pere, r
« Mon pere m'a fait deſcendre du
» terre, & mon maître m'a fait mo
» terre au ciel. »

Alexandre étoit ſujet à la colèı
avertiſſoit ſes amis du péril qu'il y a
cher les Princes lorſqu'ils ſont irrité
» ſi la mer, diſoit-il, eſt dangereu
» dans le calme, que ſera-ce quand
» l'agitent & ſoulevent ſes flots ? »

» frayer à ceux qui viendront après » moi ; vous-même , mere infor- » tunée , vous marchez sur mes » pas : il en est des hommes ce qu'il » en est des jours ; ils se succédent » rapidement les uns aux autres, » & vont se perdre dans l'abîme de » l'éternité : ne vous laissez donc » pas séduire par les attraits de ce » monde trompeur ; plus ses fa- » veurs sont grandes, moins elles » sont durables. La fin tragique du » Roi Philippe mon pere, en est

---

Le même Prince dit à un de ses Ministres qui l'avoit long-tems servi : « Je ne suis » point satisfait de vous ; car je suis homme, » & par conséquent sujet à l'erreur & à l'ou- » bli ; cependant vous ne m'avertissez jamais » d'aucun de mes défauts : si vous ne vous » appercevez pas plus que moi de mes fautes, » c'est ignorance ; si vous vous en appercevez » & que vous me les cachiez, c'est trahison. » Voyez D'Herbelot, au mot *Eskender*.

» un exemple bien frappant : ses
» vertus, ses triomphes, vos vœux,
» votre amour, rien n'a pu le sou-
» straire au coup mortel qui vous
» l'a enlevé, & quoique je meure
» dans la force de l'âge, il n'a pu
» me survivre : supportez ma perte
» avec courage, & ne laissez pas
» échapper des larmes également
» indignes de vous & de moi : pas-
» sez dans la retraite les jours qui
» vous restent à couler ; ou si la
» solitude vous effraie, n'admettez
» dans votre compagnie que ceux
» qui n'auront point ressenti les
» épreuves de l'adversité ; leur pe-
» tit nombre, (si cependant il est
» quelqu'un sur la terre de con-
» stamment heureux) sera pour
» vous un motif de consolation.

» Quant à moi je parts ; les
» lieux qui m'attendent, m'offrent

» une tranquillité que je n'ai pu » goûter ici bas. Au nom des ten- » dres liens qui nous unissent, ne » vous laissez pas abattre par le » chagrin ; c'est la dernière preuve » qu'exige de votre amour un fils » respectueux. Puisse cette lettre, » que je date du dernier jour de » ce monde, & du premier de l'au- » tre, adoucir vos peines & soula- » ger vos maux. Je le desire & je » m'en flatte ; ne trompez pas un » espoir si consolant pour moi, & » ne contristez point mon ame par » une douleur immodérée. Adieu. »

Olympias, après avoir lue la lettre d'Alexandre, fit préparer un festin, & y invita indifféremment tous les habitans de la ville où elle étoit : elle ordonna seulement à son Maître des Cérémonies de ne laisser entrer que ceux qui l'as-

ſureroient de n'avoir reſſenti, *dans* le cours de leur vie, aucune affliction. L'Officier annonça à tous ceux qui ſe préſentoient la condition que la Reine avoit impoſée : la retraite de tous les conviés apprit à Olympias, que l'adverſité eſt commune à tous les hommes, & elle tacha de ſe conſoler de la mort de ſon fils.

Le corps de ce Prince fut enfermé dans un cercueil d'or, que Philémon, l'un de ſes Généraux, conduiſit à Alexandrie. Lorſque la pompe funèbre fut arrivée dans cette capitale de l'Egypte, le cercueil fut dépoſé au milieu de la place publique ; elle étoit remplie d'une foule de peuple, qu'un ſpectacle auſſi extraordinaire y avoit attiré.

Le Général Macédonien, pour

honorer les obſeques du Conquérant de l'univers, ordonna aux Philoſophes & aux Sages de célébrer ſes vertus, & de faire ſon éloge, de manière cependant que leurs diſcours dans cette triſte circonſtance, renfermât des choſes conſolantes pour les amis d'Alexandre, & inſtructives pour tout le monde.

Philémon lui-même, s'avançant le premier & s'approchant du cercueil dit : « Nous avons ſous les » yeux un exemple bien frappant » du néant des grandeurs humai» nes. L'adverſité, ô Alexandre! » qui comme une eſclave, mar» choit derrière toi, précède main» tenant tes pas, & le bonheur, » ton fidele compagnon, a quitté » tes côtés pour prendre la place » de l'adverſité. Rois de la terre,

» que ce Héros a vaincus ; déplo-
» rez votre sort, si vous l'osez
» en voyant le sien ! »

Platon dit : « O toi, qui trompé par une vaine gloire vouloit tout envahir, d'autres vont recueillir le fruit de tes travaux & de tes fatigues. De tant de conquêtes, il ne te reste que le compte terrible, que tu es obligé de rendre au souverain Juge. »

Aristote dit : « Nous tendons tous au même terme où est arrivé Alexandre ; ayons donc pour ce qui doit durer éternellement, le même attachement que nous avons pour ce qui est passager. »

Philotas dit : « Ne soyons pas étonnés de ce qu'Alexandre ne nous a donné aucune instruction durant sa vie : il prévoyoit que

» ſa mort ſeroit pour nous une le-
» çon ſuffiſante. »

Métron dit : « Hier l'univers en » ſilence, écoutoit tes paroles; » entends-tu maintenant celles que » nous t'adreſſons ? »

Sis dit : « Alexandre dans la » crainte de mourir a fait périr des » millions d'hommes ; comment » n'a-t-il pu repouſſer la mort par » la mort? »

Démétrius dit : « O toi! dont » la colère étoit ſi terrible, pour- » quoi ne t'es-tu pas mis en colère » contre la mort, pour la forcer à » ſe retirer? »

Philopater dit : « Hier ta voix » ébranloit les empires, & l'om- » bre de ton trône couvroit toute » la terre; aujourd'hui ton trône » eſt renverſé, & ta voix s'eſt » éteinte. »

Solon dit : « Jamais les discours » d'Alexandre n'ont été si élo- » quens, que le silence qu'il gar- » de maintenant. »

Xénophon dit : « L'approche de » la mort ne devroit pas surprendre » les hommes ; mais ils ferment les » yeux & se bouchent les oreilles » de peur de la voir & de l'en- » tendre. »

Phison dit : « Mortels, ne pleu- » rez pas celui qui a cessé de pleu- » rer ; versez plutôt des larmes sur » vous-même. »

Philacton dit : « O toi ! qui » trouvas l'univers un champ trop » borné pour ton ambition, com- » ment te contenteras-tu d'un lieu » aussi étroit qu'un tombeau ? »

Lorsque les Philosophes eurent cessé de parler, Roxane, la plus chérie des épouses d'Alexandre,

s'avança au milieu de l'assemblée, & embrassant le cercueil : « Grand » Roi ! s'écria-t-elle, je ne m'étois » pas imaginé, lorsque tu vain- » quis mon pere Darius, que ton » regne dût être sitôt détruit. » Se tournant ensuite avec un air d'indignation du côté des Philosophes : « Lâches adulateurs d'Ale- » xandre pendant sa vie, vous » osez, leur dit-elle, devenir ses » censeurs après sa mort ; si au » lieu de faire l'éloge de ce Hé- » ros, vous avez prétendu insul- » ter ses mânes, ressouvez-vous » que vous êtes mortels comme » lui, & qu'obligés par votre pro- » fession à une vertu plus austè- » re, on vous fera un jour, avec » plus de justice, les mêmes re- » proches que vous lui faites à » présent. »

Olympias, qui pendant
trifte cérémonie s'étoit tenı
chée fur le cercueil de for
fe leva, & lui adreffant la p:
« O fils trop ambitieux! ce
» t'avois prédit t'eft enfin a:
« trop avide de conquêtes,
» fait celle de l'univers, &
» vers n'eft plus rien pour tc

SUR LE DANGER QUE *courent les Princes en accordant leur confiance à ceux qui en ſont indignes.*

DANS les empires de l'Orient, les Princes, accoutumés à la plus groſſière flatterie, n'écoutent preſque jamais la vérité que ſous l'emblême de la fable : perſonne n'oſe donner des conſeils à celui qui peut ôter la vie ; les ames les plus nobles & les plus honnêtes, ſont en quelque façon comprimées par les mœurs générales, & celui qui veut le bien craint de le montrer en face.

Hum
Nam
N°

Un jeune Prince parvenu au trône dans un âge où les hommes ſont à peine capables de demêler

la vérité, demandoit à ſon Viſir, à qui le nombre des années avoit donné une profonde expérience, « Quels hommes ſont dignes d'ap- » procher les Rois? Hélas! lui ré- » pondit ſon Miniſtre, ils ne de- » vroient ſe fier qu'à ceux qui ſem- » blent le moins empreſſés à leur » plaire. La connoiſſance des hom- » mes difficile à tous, eſt preſque » impoſſible aux Monarques. Un » Sultan d'Alep, qui avoit eu le » malheur de s'y tromper, fut » heureuſement deſabuſé par des » animaux. »

Ruſtem, c'étoit ſon nom, plongé dans la molleſſe, abandonnoit à ſes Viſirs les ſoins pénibles du gouvernement dont il ſe ſentoit incapable. Les objets du luxe rempliſſoient ſon cœur, il aimoit mieux un jouaillier qui lui fourniſſoit des bijoux bien

›isis, qu'un Général qui lui ga›it des batailles : l'emploi le plus ›ortant de la Cour étoit celui jouaillier.

Jn fils étoit né de la Sultane orite : Rustem, qui avoit conà son jouaillier le soin de ce il avoit de plus cher, c'est-à›, ses pierreries, crut ne pouir mieux faire que de lui confier si l'héritier du trône.

Le nouveau Gouverneur mit ıs l'ame du jeune Prince tous vices qui étoient dans la sien, ou plutôt il cultiva les gers de ces vices que tous les mmes portent avec eux, qu'une ıcation sage & de bonnes rétions peuvent seuls étouffer.

Le jeune Béhadirchah, à qui n n'avoit jamais résisté, & dont flatteurs avoient corrompu

l'enfance, étoit impétueux, injuſte, avide, ne regardant les hommes qu'il devoit gouverner un jour, que comme un bien qui lui appartenoit, & dont il avoit droit de diſpoſer ſuivant ſon caprice.

Le métier que ſon Gouverneur avoit fait, avant d'arriver à la Cour, lui avoit laiſſé un grand amour pour les pierreries, & cet amour étoit paſſé dans le cœur de l'élève, comme toutes ſes autres inclinations. Sadi, c'étoit le nom du Gouverneur, apprit qu'un Juif étoit arrivé à Alep avec une riche partie de pierreries; il voulut en faire acheter au jeune Prince, & profiter pour lui-même de la circonſtance favorable.

Le Juif arrivé au ſérail, vit qu'on s'emparoit de ſes pierreries, & que

e prix qu'on lui en laiſſoit ne ré-
ondoit pas à ſes eſpérances ; il ſe
laignit de la violence, & recla-
na ſes diamans. Béhadirchah, peu
ait aux contradictions, ordonna
ue le Juif fût mis hors du ſérail.
Ce malheureux, pénétré de l'in-
uſtice, ſe plaignit amérement &
n termes trop peu meſurés : le
Prince, irrité par ſon barbare Gou-
verneur, fit charger de coups le
pauvre Juif, avec tant de cruau-
té, qu'il expira ſur la place.

Le bruit de cette action indiſ-
poſa Ruſtem contre ſon fils, &
contre ſon Gouverneur : le jeune
Prince fut relégué dans un châ-
teau éloigné de la Cour ; Sadi,
chaſſé du palais, voulut ſe pré-
ſenter devant ſon éleve ; mais il
n'en reçut que des reproches, &
un ordre de s'écarter pour jamais

de ſa vue, de peur qu'il ne voulut lui perſuader de nouveaux crimes.

Le malheureux ſe retira tout confus : s'étant engagé la nuit dans une forêt épaiſſe, une de ces foſſes, que l'on couvre d'une mouſſe légère pour ſervir de piege aux bêtes féroces, trop communes en Orient, ſe rencontra ſous ſes pieds. Il y tomba entre trois animaux qui augmentèrent ſon effroi ; un lion, un ſinge & un ſerpent : notre homme en fut quitte pour la peur que ces terribles hôtes lui firent. L'animal le plus cruel devient doux lorſqu'il ſe ſent priſonnier ; le jour ſurprit Sadi au milieu des réflexions les plus triſtes : il s'attendoit à perdre par la faim la vie que ces animaux lui laiſſoient, lorſ-

qu'il

qu'il apperçut au haut du précipice un homme qui lui paroissoit touché de son sort. Cette vue lui ayant rendu l'espérance, les cris du malheureux déterminèrent le voyageur à lui jetter une corde, au moyen de laquelle il pourroit se tirer de cet horrible séjour.

Le singe, plus adroit que l'homme, saisit cet instrument favorable, & parut sur le bord de la fosse au lieu de celui que le voyageur attendoit : « Vous ne serez peut-» être pas fâché un jour, lui dit le » singe, de m'avoir conservé la » vie ; les animaux savent recon-» noître & chérir leur bienfaiteur : » vous voulez sauver cet homme » qui partageoit ma disgrace ; fasse » le ciel que cet ingrat ne vous » fasse pas repentir de votre gé-» nérosité ! Ma demeure est au

» pied de cette montagne que vous
» voyez d'ici ; puiſſai-je vous y
» rencontrer & vous y être utile. »

Le voyageur, qui comptoit médiocrement ſur les promeſſes du ſinge, acheva de le tirer par un mouvement de pitié ; preſſé de rejetter la corde dans l'eſpérance où il étoit de délivrer ſon ſemblable : à cette ſeconde opération, comme il ſentoit un poids plus conſidérable, il ne douta point que ce ne fût l'homme, qui avoit enfin ſaiſi la corde ; mais la crinière monſtrueuſe, les dents & les griffes du roi des animaux, l'effrayèrent ſi fort qu'il penſa laiſſer tomber ce terrible fardeau. « Raſſure-toi,
» lui dit le lion, d'une voix douce
» & fière ; que ta frayeur ne nous
» ſoit pas funeſte à tous deux ; tu
» acquiers un défenſeur qui n'eſt

» pas à dédaigner ; je puis te con» server la vie que tu m'as ren» due ; ton camarade qui eſt dans » le piège, ne te fera jamais autant » de bien. » Le voyageur, perſuadé par cette éloquente harangue, redoubla ſes efforts, & réuſſit enfin à tirer le lion hors de la foſſe. « Ami, lui dit alors le lion avec » un air de protection, ma tanière » eſt dans cette forêt voiſine de la » capitale ; j'eſpère que nous nous » y verrons quelque jour. »

Il reſtoit encore deux priſonniers à délivrer : la corde retombée au fond du puits, fut entortillée par le ſerpent. « Généreux » libérateur, dit-il à celui de qui » il tenoit la vie, je vas te don» ner un conſeil que tu ne ſuivras » pas ; les ſerpens ont la prudence » en partage, & les hommes en

» manquent quelquefois : j'ai laissé
» au fond de la fosse le plus grand
» des ingrats ; je me connois en
» phisionomie ; il faut que ce mal-
» heureux ait commis quelque cri-
» me dont la Providence a voulu
» le punir. Abandonne-le à sa de-
» stinée, si tu ne veux pas te re-
» pentir de tes bienfaits : tu m'as
» l'air d'être un peu facile, je te
» promets, foi de serpent, de te
» tirer du premier embarras où ta
» trop grande bonté t'aura fait
» tomber. Adieu, mon domicile
» est le long des murs de la ville.
» Profite de mon avis, & compte
» sur la reconnoissance d'un ani-
» mal trop éclairé pour être in-
» grat. »

Le voyageur étoit trop humain pour suivre un conseil peut-être utile ; il jetta la corde pour la qua-

triéme fois, & le malheureux Sadi l'ayant enfin ſaiſie, ſe vit ſauvé contre toute eſpérance. Il eſt inutile de peindre les tranſports de joie, l'effuſion de reconnoiſſance, qu'il montra à ſon libérateur ; il promit beaucoup plus que n'avoient fait ceux qui avoient été délivrés avant lui : en embraſſant le voyageur avec des larmes de tendreſſe, il commença, (pour prix d'un ſi important ſervice) par le tromper.

L'hiſtoire de Sadi étoit en effet trop humiliante, pour qu'il oſât la raconter dans l'exacte vérité ; il ſe dit bien diſgracié de la Cour, & déchu du faîte de la fortune ; mais il ſe garda bien d'en expliquer les motifs : Sadi ne parla que de l'ingratitude des Gran[illegible] l'injuſtice dont ils ſe ren[illegible]

ceſſe coupables ; il répéta au voyageur qu'il étoit un de ces exemples fait pour apprendre aux hommes qu'il ne faut pas s'attacher aux Princes, & il mit dans ſes diſcours un appareil de moral & de vertu, qui fit que le bon voyageur crut avoir ſauvé un ſage. « Je demeure » dans le fauxbourg de la ville, » lui dit Sadi ; je vous offre un » aſyle dans ma pauvre retraite. »

Le voyageur s'étoit propoſé un autre but ; il alloit aux Indes pour y employer quelque argent à l'achat de pluſieurs marchandiſes. Il continua ſa route avec la ſatisfaction intérieure que cauſe toujours une bonne action. Arrivé aux Indes, tout lui fut favorable, ſon argent bien employé tripla en peu de tems ; devenu riche plutôt qu'il ne l'avoit eſpéré, il eut envie de

revoir sa patrie, il reprend la même route, & traversant la forêt dans laquelle il avoit sauvé, peu d'années auparavant, ces malheureux pris dans le piège, il se rappella avec plaisir les beaux discours du reconnoissant Sadi. Les trois animaux n'avoient fait que peu d'impression sur lui : il leur savoit gré seulement de n'avoir pas dévoré le bienfaiteur auquel ils devoient la vie. Comme il étoit tout plein de ces réflexions, d'autres animaux beaucoup plus féroces l'environnent, c'étoit des voleurs; ils saisissent le malheureux Négociant, le font descendre de son cheval, le dépouillent, & ils se préparoient à lui ôter la vie, lorsque l'un d'eux représenta aux autres, que ce crime étoit tout-à-fait inutile. On garotte au pied

d'un arbre l'infortuné voyageur ; qui demeure expoſé aux injures de l'air : les brigands s'enfoncent dans la forêt, & ne lui laiſſent d'autre reſſource que la mort, qu'il ne voyoit pas aſſez prochaine.

Les cris plaintifs que la douleur lui arrachoit, frappèrent les oreilles du grand ſinge qui vivoit à quelque diſtance de ce lieu ; l'animal accourt, & reconnoît ſon libérateur dans un état auſſi triſte que celui dont il l'avoit autrefois tiré. D'abord il déchire avec ſes mains & ſes dents les liens qui attachoient Ahmed, c'étoit le nom du voyageur : il le réchauffe par ſes embraſſades, & ayant appris ſon malheur, il le conduit dans une grotte, où quelques fruits ſauvages appaiſèrent la faim d'Ahmed, qui n'avoit pas mangé de-

puis long-tems. Le récit de sa triste aventure attendrit le cœur de l'animal reconnoissant : l'habitude qu'il avoit dans cette forêt, lui avoit fait découvrir plusieurs jours auparavant le repaire de ces brigands qui avoient dépouillé son ami. Il vole vers eux avec l'adresse & la légereté dont cet animal est capable, il les surprend endormis dans la sécurité des coupables, qui croient n'avoir point de châtiment à craindre.

Notre singe apperçoit des sacs, & leur pesanteur lui apprend qu'ils sont pleins d'or ; il se charge avec plaisir d'un fardeau que la reconnoissance lui rendoit léger ; il traîne des habits qu'il crut être ceux de son hôte, & il arrive à la grotte avec la joie qu'inspire une action généreuse. Ahmed,

ayant récouvré ſa fortune, remercia le ſinge, & voulut continuer ſon chemin.

Il s'étonnoit en lui-même d'avoir trouvé un ſinge ſi bienfaiſant, & ſe reprochoit de très-bonne foi le peu de cas qu'il avoit toujours fait de cette eſpéce, lorſqu'un lion terrible parut à ſa vue; il étoit déjà glacé de crainte, mais au lieu de rugiſſemens, il entendit ces douces paroles ſortir de la redoutable gueule du roi des animaux: « Viens, » mon ami, viens mon libérateur; » c'eſt toi qui m'as ſauvé la vie, » je veux toujours t'en marquer » ma reconnoiſſance; allons dans » mon antre, tu t'y repoſera avec » moi. »

Les procédés du ſinge avoient un peu raccommodé Ahmed avec les bêtes; quelque effroi que put

ui causer la société d'un lion, il espéra que le roi des animaux ne seroit pas moins généreux qu'un singe; &, tant pour amuser sa majesté, que pour lui fournir un bon exemple, il lui raconta naïvement la manière noble dont le singe en avoit agi avec lui. Le lion trouva l'action très-belle; il réfléchit à part lui, qu'il ne lui convenoit pas d'être moins généreux, qu'un de ses plus foibles sujets, & ayant fait donner parole à son hôte, qu'il ne sortiroit pas du lieu de sa demeure avant son retour, il se mit en quête.

Le château dans lequel le Roi d'Alep avoit relegué Béhadirchah son fils, n'étoit pas éloigné de cette forêt; ce Prince infortuné, qui n'avoit qu'un fort petit nombre de domestiques, se promenoit

ſouvent ſeul dans un parc environné de murs très-bas. Son goût pour les pierreries n'étoit pas diminué, il portoit ſans ceſſe un turban orné d'aigrettes; c'étoit la ſeule choſe qui lui reſtoit de ſon ancienne proſpérité. Le lion ayant apperçu cette magnificence, vit deux profits à faire en croquant le fils du Potentat, un fort bon déjeuné pour lui, & un préſent conſidérable pour l'hôte qui l'attendoit dans ſon antre. Le Prince des animaux s'étant élancé ſur le Prince des hommes, la victoire ne fut pas long-tems douteuſe: la Providence qui vengeoit la mort injuſte du Juif par les griffes du lion, deſtinoit au pauvre voyageur la belle aigrette du fils du Roi, que le lion apporta à ſon ami avec joie.

Ahmed, comblé des bienfaits

de celui qui lui avoit fait tant de peur, dirige ſes pas vers la ville, où il eſpéroit trouver ſon ami Sadi, dont il attendoit au moins de bons conſeils. En effet, puiſque les animaux payoient ſi magnifiquement les ſervices, que devoient faire les hommes ?

Il entre dans la ville vers la pointe du jour; la nouvelle de la mort du Prince y étoit déjà parvenue ; on avoit trouvé dans le parc du lieu de ſon exil, du ſang & les reſtes d'un corps humain déchiré. Le malheureux Béhadirchah avoit-il été la proie des bêtes féroces ou des brigands, qui auroient ſouſtrait une partie de ſon corps, pour déguiſer leur crime? Voilà ce qui occupoit toute la ville, ce qui étoit le ſujet de toutes les converſations, & ſur quoi

chacun prenoit parti, fans qu'on put foupçonner le vrai, encore moins le connoître.

Auffitôt qu'Ahmed fut arrivé dans le logis de fon ami, après le témoignage de fes premiers tranfports, le voyageur raconta fes étonnantes aventures : un finge lui a rendu fes biens ravis par des brigands; un lion plus magnifique que tous les Potentats, lui a donné une aigrette digne d'orner le turban du Commandeur des vrais Croyans. L'infortuné voyageur ne prévoyoit pas les maux que devoit lui caufer cette fatale aigrette ; il ignoroit qu'elle eut appartenu au fils du Roi, & qu'elle avoit été la caufe de la fin tragique de ce Prince : comme ce préfent ineftimable étoit de difficile défaite; Ahmed confulte fon ami pour favoir ce

qu'il fera de tant de richesses ; il le conjure de lui faire trouver le prix de ses pierreries qu'il veut partager avec lui.

Sadi reconnut facilement les diamans que lui-même avoit montés : voilà l'aigrette du Prince dont on pleure la perte, dit-il en lui-même ; quelle récompense à espérer pour le dénonciateur qui donnera des nouvelles au Monarque & qui servira sa vengeance contre le meurtrier, ou tout au moins contre le complice du meurtre de son fils. Après avoir embrassé tendrement son libérateur, & avoir rempli à son égard les premiers devoirs de l'hospitalité, comme le voyageur se livroit au sommeil dans le sein de la confiance, le perfide jouaillier se prépare à exécuter l'affreux dessein qu'il a con-

çu. Il n'eſt pas effrayé de l'atrocité du crime dont il va ſe rendre coupable ; il compte pour rien de ſacrifier celui qui l'a ſauvé, pourvu qu'il puiſſe recouvrer ſa première faveur : il accourt au ſérail du Sultan, pour lui annoncer qu'il croit tenir le meurtrier de ſon fils. « Voilà, dit-il, la dépouille de ce- » lui que vous avez ſi rigoureuſe- » ment châtié, & que vous pleu- » rez maintenant. Cette aigrette » appartenoit au Prince, je la con- » nois, c'eſt moi qui l'ai montée ; » celui qui me l'a confié, & que je » tiens dans ma puiſſance, eſt ſans » doute le meurtrier du Prince ou » le complice de ceux qui l'ont » aſſaſſiné. »

Le Sultan ſe fit auſſitôt amener le prétendu coupable : l'infortuné voyageur, qui ignoroit le crime

dont on l'accufoit, parut devant le Prince, le trouble & la confufion peinte fur le vifage. Il apperçut fon perfide ami, & foupçonna qu'il étoit la caufe de fon malheur : reconnoiffant alors, mais trop tard, la fageffe des confeils du finge, du lion & du ferpent : « Je mérite, s'écria-t-il, le fort qui » m'eft préparé. »

Le Sultan qui ignoroit le véritable fens de ces paroles, les prit pour un aveu du coupable à qui la vérité échappoit malgré lui. Il le condamna à être promené fur un âne par toute la ville, & a être renfermé enfuite dans une affreufe prifon. Son exécution fut différée jufqu'à ce qu'on eût terminé les obfeques de Béhadirchah.

L'infortuné voyageur, après avoir été donné en fpectacle à

tout le peuple, fut jetté dans un noir cachot, où il eut tout le tems de réfléchir sur son malheur, & sur ce qui l'avoit entraîné. Le serpent qui avoit veillé attentivement sur le sort de son libérateur, qui avoit été témoin de son ignominie, qui connoissoit le traitre qui en étoit la cause, & qui avoit autant d'envie de le punir, que de sauver Ahmed, pénétra facilement dans sa prison : « Ne t'avois-» je pas prévenu, lui dit-il, que » l'homme est le plus ingrat de » tous les animaux, & qu'il rend » le mal pour le bien : je m'étois » bien douté que l'ingrat que tu » sauvois malgré moi, seroit un » jour la cause de ta perte, & j'a-» vois prévu dès-lors une partie » des maux auxquels tu es main-» tenant en proie, pour n'avoir

» pas écouté des conſeils dictés
» par la ſageſſe & par l'amitié. »

« Cruel ami, s'écria l'infortuné
» Ahmed, qui reconnut la voix
» du ſerpent, mon malheur n'eſt-il
» pas aſſez grand, ſans chercher
» encore à l'augmenter par tes
» reproches amers; ſonge plutôt à
» faire éclater mon innocence, &
» à me tirer, s'il eſt poſſible, de
» l'état affreux où je ſuis. »

« Je t'ai promis, lui repartit le
» ſerpent, de réparer tes impru-
» dences, je ſuis fidele à mes en-
» gagemens : tu n'as pas voulu me
» croire; mais il eſt tems que tu
» me donne toute ta confiance, je
» ſerai peut-être plus adroit que
» le ſcélérat qui a voulu te per-
» dre; prends cette herbe, elle
» ſeule a la vertu de guérir le poi-
» ſon que je viens d'inſinuer dans

» les veines de la Sultane favorite.
» Le Monarque eſt en proie à la
» plus vive douleur, toi ſeul peut
» maintenant l'appaiſer : on oublie-
» ra bientôt tes prétendus crimes;
» chez vous autres hommes, celui
» qui ſait être utile, eſt toujours
» innocent; vante toi bien fort de
» tes talens, c'eſt le moyen de
» réuſſir, applique ton herbe & tu
» verras bientôt des miracles. »

Il étoit tems d'être docile, & Ahmed profita volontiers des conſeils & du remède : auſſitôt qu'on eut appris cela à la Cour, qu'un priſonnier connoiſſoit des herbes efficaces contre le venin des ſerpens, ce priſonnier fut conduit dans l'appartement de la Reine. Le premier appareil appliqué ſur la plaie, la guérit preſque à l'inſtant : « Seigneur, dit alors Ahmed au

» Sultan ; la Princesse ne se ressen-
» tira plus des maux cruels qu'elle
» a soufferts, & sa vie est désor-
» mais en sûreté ; mais je suis à la
» veille de terminer la mienne dans
» des supplices affreux, que je n'ai
» point mérités : vous êtes trop
» équitable pour faire périr un in-
» nocent. Je ne suis point le meur-
» trier de votre fils ; le monstre
» Sadi a empoisonné son enfance ;
» c'est lui qui a entraîné le jeune
» Prince dans votre disgrace par
» les pernicieux conseils qu'il lui
» a donnés. Vous connoîtrez le
» cœur de ce scélérat, lorsque je
» vous aurai prouvé qu'il est le
» plus ingrat de tous les humains. »
Alors il raconta au Sultan l'aventure de la fosse & tout ce qui avoit suivi.

Le Sultan, convaincu par le ré-

» mier, ne peut lui faire prévoir
» ni éviter les maux qui l'envi-
» ronnent; & le second, malgré
» son imprudence, jouit d'un bon-
» heur constant. Sire, répondit le
» Visir, Dieu seul est le souve-
» rain dispensateur des biens & des
» maux; les hommes doivent su-
» bir leur destinée, telle qu'elle est
» écrite avec la plume (*a*) divine,
sur

(*a*) (La Plume divine.) Voici la description que fait de cette plume Algazel, un des plus estimés Commentateurs de l'Alcoran, dans son exposition de la profession de foi des Musulmans Sonnites, c'est-à-dire, Orthodoxes.

« C'est un article de foi de croire à la » plume divine créée par le doigt de Dieu; » la matière de cette plume est de perles; un » cavalier courant à toutes brides, parcoure- » roit à peine sa longueur en cinq cens ans; » cette plume a la vertu d'écrire d'elle-même » & sans le secours d'une main étrangère, le » passé, le présent & l'avenir : l'encre qui est

» ſur la (*a*) Tablette ſacrée des dé- » crets éternels ; rien ne peut dé-

---

» dans cette plume, eſt une lumière ſubtile : » l'Ange Séraphaël eſt le ſeul qui puiſſe lire » les caractères tracés par cette plume mer- » veilleuſe : elle a quatre-vingt becs, qui ne » ceſſeront de marquer juſqu'au jour du Ju- » gement tout ce qui doit arriver dans le » monde. »

Le chapitre ſoixante-huitiéme de l'Alcoran, a pour titre, *la Plume*; parce que Mahomet commence ce chapitre par ces paroles : *Je jure par la Plume divine*, &c.

(*a*) (La Tablette ſacrée.) Les Muſulmans la nomment *Ellouh el mahfoud* : *la Planche bien gardée.* Voici les propres paroles de Gélaleddin, autre Commentateur de l'Alcoran, très-ſuivi.

« Cette Tablette eſt ſuſpendue au milieu du » ſeptiéme ciel, & eſt gardée ſoigneuſement » par les Anges, de peur que les démons ne » veuillent changer ce qui eſt écrit deſſus : ſa » longueur eſt égale à l'eſpace qui eſt entre le » ciel & la terre, & ſa largeur eſt comme de » l'Orient à l'Occident. Cette Tablette, ou » plutôt cette Planche merveilleuſe, eſt d'une » ſeule perle d'une blancheur ébiouiſſante. »

» ranger l'ordre des événemens
» tracés sur cette Tablette mer-
» veilleuse, qui est suspendue au
» milieu du septiéme ciel.

» L'histoire que je vas raconter
» à Votre Hautesse, servira de preu-
» ve à ce que j'avance. »

Asfendiar, fils puîné d'un Roi de Gréce, montra dès sa plus tendre jeunesse un caractère réfléchi, & un esprit méditatif, qui fit craindre à son pere que ce Prince, né à côté du trône, ne voulût s'y placer au préjudice de l'héritier présomptif.

Ce Roi n'étoit pas assez cruel pour faire mourir son fils qui n'étoit coupable d'aucun crime; mais comme il ne se sentoit aucune inclination pour lui, dans la crainte qu'Asfendiar ne devint un usurpateur, il l'éloigna, non-seulement de son palais, mais même de ses

états ; il poussa la dureté jusqu'à ne lui donner aucun secours pour sa subsistance, l'abandonnant aux soins de la Providence qui veille sur les malheureux.

Une disgrace si peu méritée, loin d'abattre le jeune Prince, ne l'étonna même pas. Persuadé par l'étude profonde qu'il avoit fait de la loi de Mahomet, de cette fatalité (*a*), à laquelle rien ne peut

(*a*) (Fatalité.) J'ai déjà parlé du dogme de la fatalité qu'ont embrassé les Mahométans, dans une autre note, j'ajouterai ici quelque chose à ce sujet.

Voici les propres paroles d'Algazel que je viens de citer plus haut, dans son exposition de la Foi Mahométane, en parlant de la volonté de Dieu.

« Oui, le grand Etre veut ce qui existe ; » c'est lui-même qui régit & dispose les res- » sorts secrets de ce que nous voyons pa- » roître de nouveau : tout dans le ciel & sur

résister, & qui entraîne les événemens, sans que la prudence hu-

---

» la terre est soumis à l'économie de sa pro-
» vidence. Ce qui est borné, étendu, petit,
» grand, le bien, le mal, l'utile, le nuisible,
» la foi, l'incrédulité, le salut, la réproba-
» tion, l'augmentation, le manque de joies
» spirituelles, l'obéissance, la rébellion, tout
» se meut par le ressort de la céleste Puissance,
» & se soutient par le secours de la volonté
» divine : or, tout ce que veut l'Etre suprême
» arrivera infailliblement ; & jamais ce qu'il
» ne veut pas n'aura d'effet ; que dis-je, il ne
» se fait pas un coup d'œil contre sa volonté,
» pas même un mouvement de l'ame ; Dieu
» est lui même le principe des êtres, il en est
» le Créateur, & leur donnera un nouvel or-
» dre après leur destruction : il fait ce qu'il
» lui plaît, sa sentence est irrévocable & ses
» décrets sont immuables : davantage, l'hom-
» me est nécessairement rebelle, s'il n'a le
» concours immédiat de la grace & de la mi-
» séricorde divine. Homme petit & vain, les
» forces te manquent pour obéir à l'Etre des
» êtres, si tu n'es l'objet de ses complaisan-
» ces, & si tu ne reçois, pour te déterminer,
» l'influence de la volonté suprême. »

maine puiſſe en déranger le cours, il réſolut de s'y ſoumettre.

Le treiziéme verſet du dix-ſeptiéme chapitre de l'Alcoran établit le dogme de la Fatalité d'une façon plus forte. Mahomet fait ainſi parler Dieu : *Et nous avons ſuſpendu au col de chaque homme un oiſeau.* Les Interprêtes les plus ſuivis de l'Alcoran, entendent par le mot d'*oiſeau*, la deſtinée heureuſe ou malheureuſe ; de même que les Latins par le mot de *bona*, *mala avis*, de bon ou de mauvais oiſeau, entendoient le bon ou le mauvais augure.

Mogiahed, Commentateur de l'Alcoran, ajoute ces paroles au ſujet du verſet que je viens de citer : *Tous les hommes en naiſſant ont un papier ſuſpendu à leur col, ſur lequel eſt écrit leur ſalut ou leur réprobation.*

L'onziéme chapitre de l'Alcoran renferme pluſieurs paſſages qui établiſſent ce même dogme : Houd, qui eſt le Prophéte Heber, dit dans ce chapitre, en parlant au peuple, vers lequel il avoit été envoyé : *J'ai mis toute ma confiance en Dieu, qui eſt mon Seigneur & le vôtre ; car il n'y a aucune créature ſur la terre qu'il ne tienne entre ſes mains par la*

Il marchoit ſans deſſein, rêvant à ſon malheur, lorſqu'il rencon-

---

touffe des cheveux de ſon front, pour les conduire par le droit chemin où il lui plaît.

Les Interprêtes de ce paſſage diſent que cette façon de parler, tenir quelqu'un par les cheveux du devant de ſa tête, ſignifie que l'on eſt maître abſolu de ſa perſonne; en ſorte qu'il ne puiſſe rien faire que ce qu'il plaît à celui qui le tient par cet endroit.

Dans le même chapitre, il eſt dit de ceux qui ſeront préſentés au jugement de Dieu, *qu'il y a parmi eux des heureux ou des malheureux*; c'eſt-à dire, ſelon le langage des Muſulmans, des élus & des réprouvés.

Abouſaïd Karras, autre Commentateur de l'Alcoran, dit que ce chapitre nous déclare deux grandes choſes; la première eſt la punition de tous les pécheurs qui étoient ſur la terre au tems du déluge: la ſeconde eſt le ſecret de la prédeſtination des hommes; c'eſt-à-dire, de ce décret éternel qui deſtine les uns au bonheur, & les autres au malheur éternel, ſans que rien puiſſe en empêcher l'exécution. Ce qui a fait dire à Mahomet même ces paroles: *Le Chapitre de Houd m'a fait venir les cheveux gris avant le tems.*

tra un jeune homme d'une rare beauté, & dont la politesse égaloit

---

Un Auteur Persien dit à ce sujet : « De » toute éternité, il y a une planche préparée » à celui-ci pour le sauver du naufrage & le » conduire au port ; & cet autre a le front » marqué d'un bouton de feu pour l'éternité ; » la justice divine pousse l'un à gauche du » côté des reprouvés, & sa bonté appelle l'au» tre à sa droite avec ses élus. »

Le Cheih Aleslam dit à ce propos : « Tout » dépend du souffle du vent des décrets di» vins : si ce vent souffle du côté des graces, » il fait de la ceinture de Baharam le Mage, » une lisière d'enfant, avec laquelle il le » conduit dans le chemin de la foi ; s'il souffle » du côté de la justice, il ôte au Prophète » Balaam, la foi du vrai Dieu, & le rend » aussi méprisable qu'un chien : comment est» ce qu'un esprit aussi foible que le nôtre » pourra comprendre la cause de ceci ? C'est » qu'étant de vous-même, le souverain Maî» tre & l'Indépendant, vous déterminez » toutes choses comme il vous plaît. »

Dans le même chapitre de Houd, Noé dit dit de la part de Dieu aux peuples qu'il in-

la bonne mine ; cet inconnu, prévenu lui-même par l'extérieur du

---

ſtruiſoit : *Dieu m'a fait part de ſa miſéricorde par le don de prophétie dont il m'a favoriſé ; mais elle vous eſt cachée, & je ne veux pas vous contraindre de la connoître, puiſque vous ne voulez pas la recevoir.* Cotadah dit ſur ce paſſage : « Noé auroit pu contraindre ces » peuples incrédules d'ajouter foi à ces pa- » roles, & d'embraſſer la loi de Dieu. Il l'au- » roit fait ſans doute ; mais les rênes du franc » arbitre de l'homme ſont entre les mains de » Dieu, qui les gouverne ſelon ſa volonté : » l'Huiſſier de ſa juſtice chaſſe & repouſſe » de ſa porte celui qu'il veut, & l'Introdu- » cteur de ſa miſéricorde fait entrer qui bon » lui ſemble. Vous dites, Seigneur : *Appellez-* » *moi celui-ci, parce que je veux le recevoir ;* » *chaſſez-moi celui-là, parce que je l'aban-* » *donne.* Le méchant & le bon ſont égale- » ment dépendans de vos ordres ; & tous » deux doivent être pareillement ſoumis aux » ordres de votre ſageſſe éternelle. »

On lit dans le chapitre de l'Alcoran, intitulé, *Anfal*, que *Dieu accomplit ſon ouvrage, tel qu'il l'a deſtiné & ordonné, en ſorte que*

Prince, lui demanda la permission de voyager avec lui.

La nécessité, l'occasion, la conformité de fortune, unirent tellement ces deux jeunes Aventuriers, qu'en moins d'un jour ils prirent

---

celui qui doit périr, périsse ; & que celui qui doit vivre, vive ; & cela par des signes manifestes. On lit dans le verset suivant : *Dieu laisse errer plusieurs hors de la voie, & adresse plusieurs dans le bon chemin.*

Abdoulrahman, Auteur du Roman de Joseph, & de Zélikha en langue Turque, s'exprime sur la prédestination d'une manière fort dure, car il dit : « Que c'est le décret de Dieu » qui prédestine les hommes positivement ou » à la gloire ou à la peine. » Le Cheih Sadi » s'explique à peu près de la même façon : « Celui à qui on a donné une oreille sourde, » dit ce Poëte, comment fera-t-il pour entendre ? Et celui qui est tiré par de forts » liens, pourra-t-il ne pas suivre celui qui » le tire ? » D'Herbelot ; Bibliot. Orient. au mot *Cadha*, pag. 226. Maraccio prodom. ad refut. Alcor. part. terr. p. 88.

l'un pour l'autre une entière confiance ; un troisiéme voyageur se joignit à eux le lendemain : c'étoit le fils d'un Négociant qui paroissoit bien instruit dans la profession de son pere ; la conversation du nouveau venu plut à nos voyageurs, qui l'associèrent volontiers à leur fortune.

Un homme de la campagne, fort & vigoureux, qu'ils rencontrèrent le troisiéme jour, leur ayant dit qu'il alloit chercher du travail dans la ville de Laodicée, dont ils commençoient à s'approcher ; les trois pélérins l'admirent dans leur société, qui jusqu'à ce moment n'étoit pas bien pécunieuse, le peu d'argent que cette petite troupe avoit pu rassembler, ayant été bientôt épuisé par ses besoins.

« Voici l'instant, dit le Paysan

» à ſes compagnons, d'employer » le talent que le ciel a departi à » chacun de nous, ſi nous ne vou- » lons pas devenir les triſtes vi- » ctimes de la miſère. »

« Mes amis, repartit Asfendiar, » pourquoi nous inquiéter d'un » avenir que nous ne pouvons ni » prévoir, ni changer; notre ſort » eſt tracé ſur la Tablette divine, » qui eſt ſuſpendue au milieu du » ſeptiéme ciel. Si la Providence » nous a deſtiné quelque bien, » nous en deviendrons les tran- » quilles poſſeſſeurs, ſans aucune » peine ni ſans aucun travail; mais » ſi elle a décidé que l'indigence » ſeroit notre partage, tous nos » efforts ſeront impuiſſans, & rien » ne pourra lui faire révoquer ſes » décrets. »

Le jeune homme prenant la pa-

role, combattit le ſentiment du Prince, & ſoutint qu'une figure aimable, étoit un des moyens le plus avantageux pour réuſſir dans le monde. « Vous nous faites-là » l'éloge d'un avantage bien fra- » gile, repartit le Négociant ; la » beauté eſt un capital qui échap- » pe promptement des mains de » celui qui le poſſéde, & dont le » revenu eſt fort incertain ; mais » le génie eſt la véritable ſource » des richeſſes : celui-là ſeul peut » fixer l'inconſtance de la fortune » qui réunit la prudence & l'activi- » te, avec une profonde connoiſ- » ſance des affaires. »

« Et moi, je prétens, dit l'hom- » me de la campagne, que qui- » conque a des bras, & veut en » faire uſage, eſt ſûr de ne point » mourir de faim ; le travail eſt la

» ressource la plus assurée contre
» l'indigence ; toutes les autres
» sont incertaines. »

Asfendiar vit avec chagrin que ses compagnons se reposoient sur leurs talens plutôt que sur la Providence ; il n'oublia rien pour les faire revenir de cette erreur, & leur cita à ce sujet plusieurs passages de l'Alcoran. Le Paysan entendoit peu des matières aussi sublimes ; il avoit faim, & il savoit que celui qui parloit si bien n'avoit pas de quoi dîner.

Pendant le beau discours du fils du Roi, notre rustre alla dans une forêt voisine recueillir des bois morts qu'il voyoit en assez grande abondance ; le vigoureux Paysan ramassa de ses mains, & lia plusieurs fagots, & les porte sur son échine à la ville dont il étoit fort

près ; il en fit quelque argent avec lequel il acheta des vivres qui réjouirent fort la petite troupe philosophique, & notre homme eut l'avantage de nourrir ceux qui croyoient avoir bien plus d'esprit que lui.

Le jeune homme si bienfait voulut à son tour être utile à ses camarades ; il alla à la ville, & comme il rêvoit aux moyens de mettre à profit ce qu'il pouvoit avoir de talens, une vieille l'appella, & lui dit qu'une femme riche, qui l'avoit apperçu d'une jalousie, desiroit beaucoup de s'entretenir avec lui. Notre jeune Indigent n'étoit pas dans une position à se refuser à une aventure : il se laisse conduire ; il plaît, il enchante, & comblé des bienfaits de son Amante, il revole vers ses

compagnons, avec des provisions plus abondantes que celles fournies par le Pâtre.

Le fils du Négociant qui avoit entretenu la société des grandes vues de commerce, & des moyens les plus efficaces pour faire fortune, étoit honteux dans le fond de son cœur, d'avoir été jusqu'alors si peu utile; résolu de servir ses camarades à sa manière, il emprunte quelques piéces de monnoie du jeune homme.

Avec ce foible secours notre Négociant fut s'en procurer de plus grands. Arrivé droit au port de Laodicée, il apperçoit un vaisseau qui venoit de jetter l'ancre; il s'étoit informé quelles marchandises étoient devenues les plus rares: il avoit appris que les oliviers étant presque tous morts cette an-

née, l'huile étoit prête à manquer; ce vaiſſeau, heureuſement chargé de cette denrée, étoit attendu avec la plus grande impatience.

Notre jeune Homme ſe preſſe de parler au Patron ; il n'étoit pas connu, mais ſon induſtrie ſuppléa au crédit : « Je ſuis, lui dit-il, l'aſ-
» ſocié d'Ibrahim, le plus fameux
» Négociant de cette ville ; il
» m'envoie vous dire qu'il faut
» que vous nous abandonniez tou-
» tes vos huiles, pour faire un
» nouveau chargement. Il eſt juſte
» que vous profitiez de la rareté de
» cette denrée; nous vous en don-
» nerons par meſure deux drachmes
» d'or de plus que l'année paſſée.
» Voilà des arrhes, écrivez le nom
» d'Ibrahim & le mien. »

Le marché conclu, l'Aventurier court chez Ibrahim : « Seigneur,

» lui dit-il en l'abordant, un hom-
» me que vous ne connoissez pas
» vient vous offrir plus de bien
» que vos meilleurs amis n'ont ja-
» mais pu vous en faire ; j'ai su
» que vous n'aviez plus d'huile
» dans vos magasins, & j'ai cru
» vous servir, en arrêtant à un
» prix modique sous votre nom,
» toutes celles qui viennent d'arri-
» ver. » Ibrahim enchanté ratifie le marché conclu, ils vont ensemble au port, & montent sur le vaisseau, qu'une foule de Marchands entouroient, & qui virent avec douleur qu'on les avoit prévenu.

Ibrahim paya fidélement le Patron, & récompensa l'industrieux Courtier, qui, bien content d'une telle aubeine, courut porter à ses camarades le fruit précieux de son industrie.

« Amis, dit le fils du Roi, vous
» avez été tous trois fort heureux,
» chacun dans votre genre ; mais
» vous vous trompez bien fort,
» si vous croyez avoir fait autre
» chose qu'exécuter les décrets de
» la Providence qui conduit tout
» ceci. Nous sommes des instru-
» mens aveugles : j'ai moins de ta-
» lens que vous trois ; mais qui
» sait ce que le grand Ouvrier veut
» faire de moi ; j'irai demain à la
» ville, résigné entiérement au sort
» qui m'y attend. »

Dès le lendemain, après avoir fait une ardente prière à celui qui gouverne tout si sagement, le fils du Monarque se met en marche sous la conduite de son étoile. Il entre dans Laodicée, & le premier mot qu'il entend est : « Notre Sul-
» tan vient de mourir, & nous n'a-

» vons aucun rejetton d'un si bon » Maître : Qui nous gouverne- » ra sagement comme lui? » Le deuil paroissoit aussi sincère que général ; chacun pleuroit, s'arrachoit les cheveux, déchiroit ses vêtemens à la manière de l'Orient.

Asfendiar écoutoit avec avidité, & comme il n'étoit pas affligé, il ne se croyoit pas obligé de verser des larmes : l'air froid & curieux de cet Etranger déplut aux serviteurs du bon Monarque, & rendit bientôt Asfendiar suspect. La douleur est injuste : il fut pris pour un espion ; on le chargea de fers au moment où le corps du Sultan étoit porté vers sa sépulture. La Providence que l'Etranger réclamoit toujours, le conduisit vers le plus noir des ca-

chots, où il fut oublié plus de deux jours sans qu'on lui apportât de nourriture.

Le pauvre Prince se disoit en lui-même, que Dieu qui emploie si utilement les instrumens qu'il veut choisir, brise souvent ceux qu'il juge inutile : il supportoit son malheur avec un reste de courage philosophique, que son estomac souffrant étoit prêt à démentir, lorsqu'il entendit marcher vers sa prison des hommes qui lui ordonnèrent de paroître au Divan.

Asfendiar suivoit ses gardes résigné à la mort qu'il avoit déjà vu de près. Les Grands d'Antioche, assemblés dans la chambre du trône, n'étoient pas d'accord sur le choix de celui qui devoit le remplir : l'un d'eux, effrayé des suites

d'une guerre civile, leur avoit repréſenté que l'ennemi entretenoit des eſpions dans la ville ; qu'un de ces eſpions étoit dans les fers, que pluſieurs autres pouvoient être échappés à la vigilance des Miniſtres, & que les nouvelles qu'ils feroient paſſer à leur Maître, deviendroient ſans doute funeſtes à la Patrie. Les Grands, intimidés par ce récit, avoient voulu interroger l'eſpion arrêté, & voilà pourquoi Asfendiar étoit introduit dans l'aſſemblée.

Ce Prince ne déguiſa, ni ſon nom, ni ſa naiſſance, ni les raiſons qui l'avoient fait ſortir de ſa Patrie, ni ſes aventures, ni les réflexions qui les avoient occaſionnées. Asfendiar s'énonçoit avec beaucoup de nobleſſe & d'éloquence : la naïveté de ſon récit,

ſa conſtance, ſa confiance dans l'Etre ſuprême, la ſageſſe de ſes diſcours, la rigueur de ſon ſort, & la pureté de ſa conduite, émurent tous les aſſiſtans. Pluſieurs reconnurent ſes traits qu'ils avoient vus à la Cour de ſon pere : dans l'embarras où tous étoient de choiſir un de leurs égaux pour leur Maître, ils convinrent preſque unanimement d'élire Asfendiar. « Le » ciel ſans doute, s'écrièrent-ils, » nous a envoyé cet étranger pour » terminer nos différens : celui-là » ſeul eſt digne de régner ſur nous, » qui, iſſu d'un ſang royal, a les » vertus de ſes ancêtres à imiter, » & leurs traces à ſuivre. Les mal» heurs qu'a eſſuyés ce jeune Prin» ce, l'expérience qu'ils lui ont » donné, ſon air noble & maje» ſtueux, tout nous préſage qu'il

» ſera un grand Roi, uniquement » occupé du bonheur & de la gloi» re de ſes ſujets. »

Toute l'aſſemblée à ce diſcours le reconnut pour Souverain, & il paſſa dans un inſtant de la priſon ſur le trône. On prépara précipitamment le couronnement d'Asfendiar : on le revêtit d'une robe précieuſe, & l'ayant fait monter ſur un éléphant blanc, ſuivant l'uſage conſacré, on promena le nouveau Monarque dans les principales rues de la ville, pour l'expoſer au reſpect, preſque à l'adoration de ſes nouveaux ſujets.

Trois jours s'étoient paſſés depuis qu'Asfendiar avoit quitté ſes compagnons d'infortune : ceux-ci qui aimoient le fils du Monarque, & qui craignirent pour

un Etranger ſans reſſource les traitemens que leur camarade avoit effectivement eſſuyés d'abord, s'étoient tranſportés à la ville, pleins de la plus vive inquiétude.

Ils apprirent à leur arrivée qu'on avoit proclamé un nouveau Sultan : ils eſpéroient qu'un jour de couronnement, ſeroit un jour de grace pour tous les malheureux. Comme Asfendiar parcouroit ſur l'éléphant blanc la principale rue d'Antioche, les trois Etrangers oſèrent attacher ſur lui leurs regards.

Leur camarade, tout Monarque qu'il étoit devenu, daigna les reconnoître ; il les fit approcher avant qu'ils fuſſent revenus de leur extrême ſurpriſe : « Voïci mes » amis, leur dit-il, au milieu de » tout

» tout le peuple, un des plus » grands effets de la Providence. » Croyez-vous que ce soit moi, » qui me soit fait Sultan de Laodicée, & quand je verserai sur » vous les bienfaits que vous doit » ma reconnoissance, croyez-vous » tenir de moi ce que le Tout-puissant vous a réservé ? Nous » sommes tous les esclaves de » l'Etre Suprême ; mais aucun de » nous ne sait le sort qui lui est » réservé. » En effet, ce Prince laissa agir en lui la Providence, qui avoit résolu d'en faire un des meilleurs Monarques du monde entier : il combla de biens ses compagnons de misère, & il fit le bonheur de son peuple par un gouvernement sage & éclairé.

« Seigneur, poursuivit le vieux » Visir, en adressant la parole au

» jeune Sultan, cette hiſtoire doit » diſſiper vos doutes, & vous con» vaincre que perſonne ne peut » éviter ſa deſtinée. »

Fin du Tome premier.

TABLE

De ce qui est contenu dans le Tome premier.

Trait extraordinaire de générosité d'un Arabe, & fidélité singulière d'un autre à garder sa parole, pag. 1

La Pantoufle du Sultan. 8

Le Visir sellé & bridé. 16

Le Philosophe amoureux. 22

Justification ingénieuse d'un Visir. 29

Trait singuli[illegible]sité d'un homme qui avoit acheté une esclave. 32

La Femme justifiée. 39

Trait extraordinaire de justice de la part du Sultan Sandjar. 49

Justice d'un Calife, ou la Femme coupée en morceaux, & trouvée dans l'Euphrate. 55

Le Dépositaire infidèle. 61

Hardiesse d'un Ambassadeur Grec à la table d'un Calife. 64
Allégorie. 68
Allégorie sur l'amitié. 76
Réponse ingénieuse d'un Dervich à un Roi. 87
Autre bon mot d'un Dervich. 89
Trait extraordinaire de générosité d'un Egyptien. 90
Jalousie cruelle d'un Arabe du désert. 92
Les deux Pantoufles. 95
Reconnoissance singulière, & sentimens de générosité entre deux Seigneurs Arabes. 104
Le Glouton. 117
Le Médecin honteux. 119
Répartie d'un Poëte à un autre. 120
Justice d'un Sultan. 121
Constance singulière d'un Visir de Cosroës. 124
Quelles sont les vertus qui rendent un Monarque heureux. 126

Qu'il n'y a point de lien plus fort que celui des bienfaits. 127
Sur l'éducation. 130
Le Dépositaire fidèle. 132
Manière ingénieuse d'un Philosophe pour consoler un Prince sur la mort de son fils. 136
Trait singulier de libéralité. 140
Un Monarque doit réunir dans sa personne toutes les vertus. 143
Sur le danger d'attacher trop de considération aux richesses. 146
Prérogative des droits de l'hospitalité parmi les Arabes. 149
Manière ingénieuse de se justifier. 151
Quelles sont les trois choses dans la vie que l'on doit le plus estimer. 154
Repartie ingenieuse d'un Vieillard à un Calife. 156
Trait singulier de la vie de Behram. 160
Différens traits de générosité d'Hatem-Tai, Prince Arabe. 163

TABLE.

Repartie ingénieuse d'un Courtisan à Alexandre. 180
Réponse hardie d'Alexandre à Darius. 181
Réponse du même Monarque à ses Courtisans. 182
Guérison extraordinaire d'un Poëte. 183
Les souhaits du Dévot. 185
Le Charlatan dupé. 186
Droits sacrés de l'hospitalité. 188
Le Santon amolli par les délices de la Cour. 192
Aventure singulière arrivée au Calife Mahadi. 195
Présens mal reçus. 202
Le Dervich Roi. 204
Réponse hardie d'un Dervich à un Sultan. 207
Vanité des Mausolées. 208
Réponse de Nouchirevan à un Courtisan. 209
Autre réponse d'un Roi d'Arabie. 210

Hardiesse d'un Dervich. 211

Belle réponse d'un Arabe du désert à Asmai. 213

Manière ingénieuse d'un Cadi pour faire sentir à un Calife l'injustice qu'il commettoit. 215

L'Esclave infidéle. 217

Trait extraordinaire de générosité de la part d'un Turc. 219

Sur le peu de bonheur dont l'on jouit dans ce monde. 221

Différens traits de la vie de quelques Califes. 223

Grandeur & magnificence des Califes Abbassides. 239

Lettres d'Alexandre à sa mere Olympias. 243

Sur le danger que courent les Princes en accordant leur confiance à ceux qui en sont indignes. 259

Sur la différence de la destinée des hommes. 287

Fin de la Table du Tome I.

ERRATA.

Pag. 39, *lig.* 10. fiécle, *lisez* fexe.
Pag. 95, *lig.* 4. tambourifort, *lisez* tambouri, fort.
Pag. 98, *lig.* 10. épargnerent, *lisez* épargnoient.
Pag. 114, *lig.* 20. parlez, *lisez* parle,
Pag. 127, *lig.* 5. Khuvier, *lisez* Khufter.
Pag. 220, *lig.* 7. aborde, *lisez* abordés,
Pag. 272, *lig.* 9. du, *lisez* d'un.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier un Manuſcrit qui a pour titre : *Mêlanges de Littérature Orientale*, *&c.* Je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. Fait à Paris, ce 29 Avril 1769.

Signé DEGUIGNES.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE; A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres, nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé JEAN-THOMAS HERISSANT, Fils, Libraire, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public : *Le Manuel du jeune Chirurgien, par M. Nicolas; Eſſais Hiſtoriques ſur l'Inde, vrécédés d'un Journal de Voyages & d'une Deſcription Géographique de la Côte de Coromandel, par M. De la Flotte; Mêlanges de Littérature*